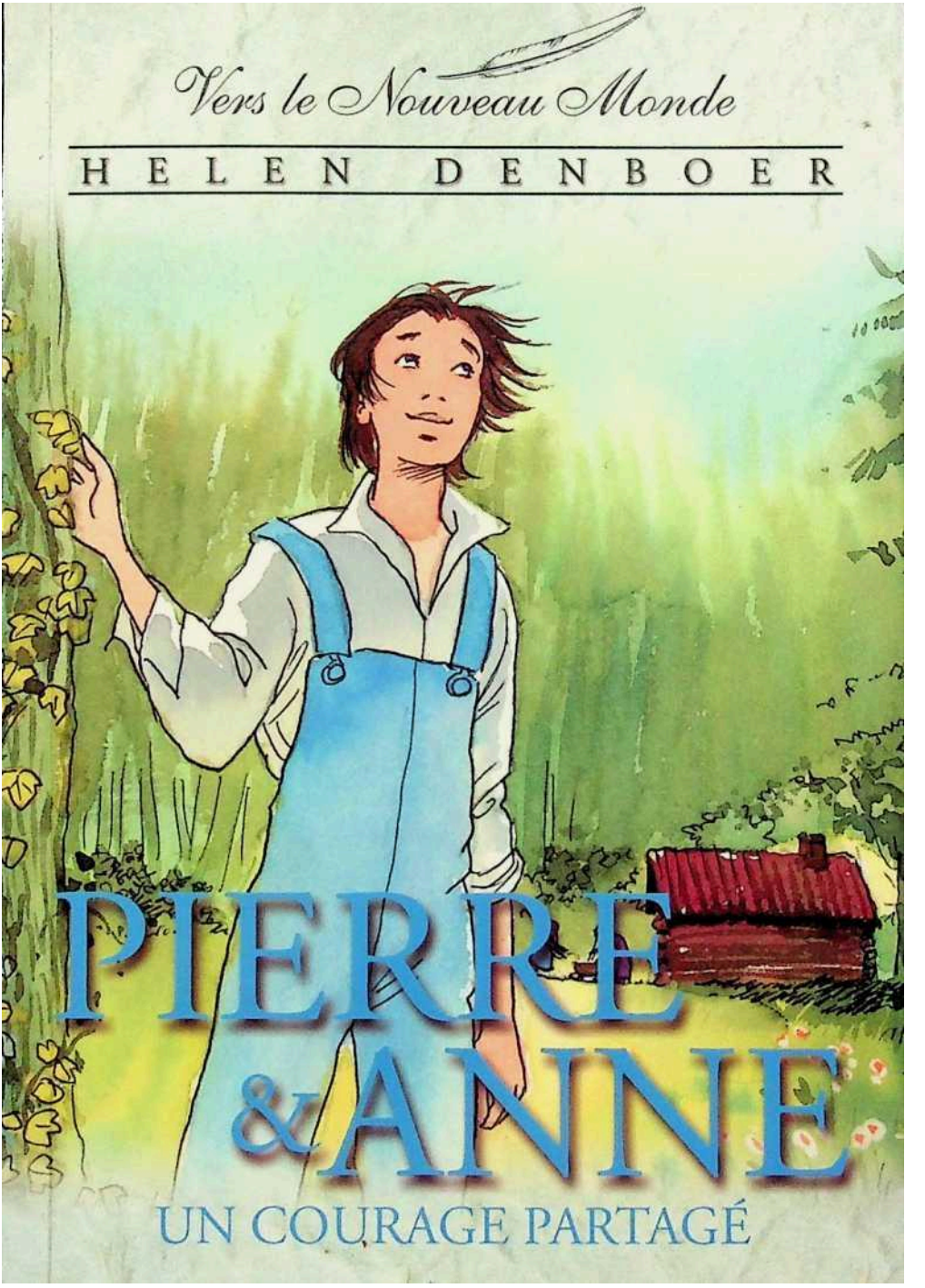
Vers le Nouveau Monde

HELEN DENBOER



PIERRE & ANNE

UN COURAGE PARTAGÉ

Vers le Nouveau Monde

PIERRE &ANNE

Un courage partagé

HELEN DENBOER

Éditions LLB-France

Les Éditions de la Ligue pour la Lecture de la Bible (L.L.B.) souhaitent encourager et stimuler la réflexion spirituelle chrétienne. Elles publient des ouvrages pour tous les âges, et tiennent gra tuitement à votre disposition leur catalogue général :

Éditions L.L.B.
51 Boulevard Gustave André - B.P. 728
26007 VALENCE Cedex

Consultez sur Internet : unvw.LLBFrance.com

Également disponible en Belgique, au Canada et en Suisse :

Éditions L.L.B. Avenue Giele, 23 - B1090 BRUXELLES
Éditions L.L.B. 1701, rue Belleville, VILLE LEMOYNE J4P 3M2 QUÉBEC
Éditions L.L.B. Chemin de Bérée, 70 - CH 1010 LAUSANNE

© Édition originale : *The joumey of Pieter drAnna.* Série : *The immigrants' Chronicles*
Chariot Victor Publishing (Cook Communications) - 1999

© Édition française : *Pierre & Anne, un courage partagé*
(2004) Ligue pour la Lecture de la Bible - France

ISBN : 2-85031-509-5
Traduction : Jacqueline Weill
Couverture : Dessin d'Isabelle Timmermans
Infographie : Filigrane -Nîmes — France
Impression : IMEAF, 26160 La Bégude de Mazenc - France
Dépôt légal : 3* trim. 2004 - N* d'impression : 40475

(pZn souvenir de mes parents et de mes grands-parents qui parlaient encore un peu le hollandais, et de tous mes courageux ancêtres qui traversèrent l'Océan après avoir quitté leur lointaine petite province de Zeelande aux Pays-Bas.

Cs ierre Dekker finit sa soupe et repoussa son bol en avalant avec difficulté. L'Amérique. Papa disait qu'ils partaient pour l'Amérique. Pierre dut faire un effort pour ne pas tenir compte du martèlement qui résonnait dans sa tête.

— Je ne veux pas partir, Papa, dit-il soudain.

Il savait pertinemment qu'il n'avait pas le droit de couper la parole à son père. Sa sœur Élizabeth lui donna un coup de coude tandis que la louche de Maman restait suspendue, laissant dégouliner l'épaisse soupe de pois sur la nappe en dentelle. Papa posa la lettre qu'il était en train de lire :

— Personne ne t'a demandé ton avis, Pierre, le reprit-il.

Ce dernier soupira. Papa ne l'écoutait jamais. N'osant lever les yeux vers son père il fixa la lettre avec des yeux furibonds. De son écriture soignée Willem avait écrit en haut de celle-ci : « De l'État du Michigan » suivi de la date : « Janvier 1848 ».

Le Michigan. Quel genre d'endroit pouvait porter un nom pareil ? « Il y fait sombre à cause de milliers d'arbres » écrivait Willem, là-bas depuis l'été précédent; et maintenant Papa disait qu'ils y allaient tous. À ses pieds, sous la table, Sep remua la queue en gémissant doucement. Pierre tendit la main pour caresser la grosse tête soyeuse et éviter de regarder son père.

- Mais je ne veux pas quitter la Zeelande! ajouta-t-il pour se défendre. On a pensé à l'école et à mes leçons de dessin ? Et à Dirk, mon meilleur ami ? Je ne le reverrai plus !

Il se mordit la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler et se pencha pour embrasser le museau de Sep. Il ne deviendrait jamais un peintre célèbre, si loin de tout. Y avait-il seulement une école? Un temple? Des endroits où Sep et lui pourraient courir et s'ébattre ?

— Sep non plus n'aimera pas l'Amérique, lâcha-t-il.

Il se fit un profond silence. En entendant son nom Sep se leva pour poser son museau sur les genoux de Pierre qui caressa les douces oreilles brunes. Son estomac se souleva. Pourquoi ce silence ?

- Sep n'ira pas en Amérique, dit Papa. Il faut des mois pour aller jusqu'au Michigan et il devrait être enfermé dans une caisse. Ce serait cruel. Il faudra que tu lui trouves un foyer ici, Pierre.

Pierre se leva si brusquement qu'il renversa sa chaise avec fracas.

- On ne peut pas laisser Sep! C'est pas possible! cria-t-il, et ses yeux se remplirent de larmes. Je ne partirai pas. Vous pouvez fous y aller, mais sans moi. J'irai chez Grand-papa et Grand-maman à Goes. Je n'irai pas en Amérique ! Jamais !

— Pierre! dit Papa d'une voix glaciale. Rassieds-toi immédiatement!

Pierre releva sa chaise et se rassit. Il n'osait pas désobéir. Il enfouit son visage dans la douce fourrure de Sep en essayant de ne pas pleurer.

— Ne fais pas le bébé, dit son frère Neil en lui décochant un coup de pied sous la table. C'est la plus belle chose qui puisse nous arriver.

— Je ne suis pas un bébé. J'aurai douze ans à l'automne.

Pierre s'essuya les yeux avec sa manche en lançant des regards furibonds à son frère. Il savait que Neil estimait qu'il était temps, pour Pierre, de quitter l'école pour participer aux travaux de la ferme. Neil n'aimait pas l'école et il l'avait quittée depuis longtemps. Élizabeth, qui avait treize ans, n'y allait plus depuis

deux ans. Mais Maman avait persuadé Papa de laisser Pierre continuer ses études. Il rendit le coup de pied à son frère mais le manqua, ajoutant à la gaieté de Neil.

— Tu te conduis en vrai bébé. Tout ce que tu sais faire c'est rester assis à lire ou à dessiner. Tu n'aides même pas Maman et Élizabeth. Ça te fera le plus grand bien de couper des arbres. Tu es trop pâle et trop maigre à force de rester à l'intérieur.

— Ça suffit les garçons !

Papa reprit la lettre de Willem. Maman remplit à nouveau le bol de Neil et demanda celui de Pierre qui refusa en secouant la tête, souhaitant que Maman vienne à son secours. Elle savait combien il aimait Sep. Son doux visage rond était pâle et Pierre vit les jointures de ses doigts blanchir à force de serrer la louche. Ses cheveux bruns étaient soigneusement coiffés en arrière sous les ailes de sa coiffe blanche. Les boucles en or qui en ornaient les deux côtés brillaient dans la lumière du soir. Mais elle ne disait rien. Pierre renifla et avala sa salive, la gorge nouée.

Le dos raide, comme d'habitude, Papa continua sa lecture. Son long visage était sombre et sa barbe montait et descendait tandis qu'il lisait :

> *Il y a déjà ici une importante colonie de Hollandais. J'ai acheté quarante hectares de terres au sud-ouest de cette colonie. Ils sont pour l'instant couverts d'arbres mais la terre est bonne pour l'agriculture. J'ai travaillé tout l'hiver pour un Américain, un M. Carter, pour gagner un peu plus d'argent. Apportez-en le plus possible pour acheter des outils et des semences. Il est difficile de se procurer de la nourriture et des médicaments; beaucoup d'entre nous ont été malades et sont morts. On devrait s'en sortir si vous arrivez vers le mois de juin. Il nous faut déblayer la clairière, construire une cabane et planter ce dont nous aurons besoin pour passer l'hiver.*

Nous sommes privilégiés, les bois foisonnent de cerf et de lapins, entre autres. J'ai acheté un fusil.

— Oh là là! cria Neil, tout excité, et renversa son verre en se penchant en avant tandis qu'Élizabeth saisissait un torchon pour réparer les dégâts. Je vais apprendre à chasser ! Tu sais que j'en suis capable! Papa. J'ai la main la plus sûre et la vue la plus aiguisée de tous.

— Nous devrons tous travailler très dur, répliqua Papa en tirant sur sa barbe. Ce ne sera facile pour aucun d'entre nous, mais au moins en Amérique personne ne nous empêchera de fréquenter l'église de notre choix.

Pierre faisait tourner en rond les miettes dans son assiette. Comment Papa pouvait-il leur faire une chose pareille ? Pierre savait que Papa et d'autres « Réformés » estimaient que la *Herwormde Kerk,* l'Église Réformée, était trop moderne. Ils s'en étaient séparés pour revenir à leurs anciennes coutumes, avant même sa naissance.

Depuis lors on essayait de les en empêcher. Certains pasteurs avaient été condamnés à des peines de prison ou à des amendes. De nombreux « Dissidents » avaient décidé de partir et Willem s'était joint à d'autres Hollandais pour découvrir ce que l'Amérique avait à leur offrir. Pierre n'avait jamais douté que son frère reviendrait bientôt et que tout serait comme avant.

Il suivit du doigt le contour du saule bleu qui ornait son assiette, essayant de dissimuler à Neil les larmes qui menaçaient de déborder. Que ferait-il en Amérique sans Sep ?

— Je ferai les démarches nécessaires dès demain et nous essaierons de partir dans trois semaines, poursuivit Papa. Maintenant nous allons prier pour demander à Dieu de nous guider et de nous accorder un voyage sans encombre.

Pierre joignit les mains et baissa la tête mais il n'entendit pas un seul mot de la longue prière. Il pensait : *« Papa s en*

fiche de l'école et de mes leçons de dessin ! Ça lui est même égal que je ne revoie plus jamais Sep! »

Papa et Neil sortirent pour aller à la grange et Élizabeth partit nourrir les poules. Pierre regardait Maman débarrasser la table.

— On est vraiment obligés d'aller en Amérique, Maman ? supplia-t-il.

Maman se retourna lentement, prit la lourde soupière et la posa sur le buffet sous la fenêtre. Elle caressa du doigt les saules bleus peints sur l'un des côtés avant de s'installer dans le fauteuil à bascule de la cuisine. Pierre s'assit sur un tabouret à côté d'elle et s'appuya contre ses genoux.

Ici c'était tout son univers : le pays plat qu'il voyait par la fenêtre, la ferme de Dirk dans le lointain, le soleil couchant dorant le ciel, le fauteuil à bascule de Maman, les faïences bleues autour de la cheminée, ses dessins, ses livres... Comment Papa pouvait-il envisager de tout quitter pour aller vivre dans un pays étranger couvert d'arbres ? Ils étaient fermiers. Papa n'était pas fait pour couper des arbres et construire des cabanes — il n'y connaissait rien.

— Et si nous mourons comme les gens dont Willem nous parle dans sa lettre ? demanda-t-il.

Il essayait de ne pas faire le bébé mais ses yeux se remplirent de larmes.

— Pierre, Dieu prendra soin de nous.

Maman prit la tête de son fils entre ses mains et le regarda droit dans les yeux. Elle poursuivit :

— Papa ne reviendra pas sur sa décision. Tu sais que les gens nous en veulent encore beaucoup d'avoir quitté l'église officielle. Il fait ce qu'il pense être pour le mieux.

Pierre hocha la tête. Dieu avait toujours pris soin d'eux, il le croyait. Mais tous ces gens du Michigan qui étaient morts ? Dieu n'avait peut-être pas voulu qu'ils y aillent. Tout cela le troublait. Pourquoi ne fréquentaient-ils plus la même église

que Grand-maman et Grand-papa? Papa disait que cette église avait cessé de proclamer la vérité et avait adopté des façons de faire modernes, chantant des cantiques au lieu de s'en tenir aux Psaumes. Mais Pierre savait que ses grands-parents aimaient toujours Dieu...

— Pourquoi on est devenus des Dissidents, nous ? voulut-il savoir. Si on n'avait pas fait ça on ne serait pas obligés maintenant de partir...

D'habitude, Maman ne faisait aucun cas de ses plaintes mais cette fois-ci elle fronça les sourcils.

— Je suis d'accord avec ton père, reprit-elle. On ne devrait pas être persécutés pour notre foi. Lorsque la récolte de pommes de terre a été mauvaise personne n'a offert de travail, ni à Willem, ni à ton père, ni aux autres Dissidents. Papa a été obligé d'emprunter beaucoup d'argent. En Amérique il y a du travail pour tout le monde.

— Grand-papa et Grand-maman ne peuvent pas nous aider? Ils sont riches !

Prenant le mouchoir que Maman lui tendait il se moucha. Maman se leva.

— Mon père nous a déjà prêté l'argent nécessaire pour l'achat des terres de Willem dans le Michigan. Nous sommes bien plus privilégiés que beaucoup de Dissidents. Elle montra le jardin de la main.

- Au moins Papa peut vendre la ferme et liquider nos dettes. Nous aurons même assez d'argent pour recommencer à zéro en Amérique. Et puis, tu n'as pas envie de revoir Willem ?

— Si, mais j'aurais préféré qu'il revienne ici ; alors je ne serais pas obligé de laisser Sep. Je suis le seul à devoir abandonner quelque chose. Neil s'en fiche, Élizabeth a quitté l'école et toi tu peux emporter ta vaisselle et tes meubles.

- Arrête de pleurnicher, dit Maman en soupirant. Neil a sans doute raison. Je t'ai peut-être trop gâté. D'ailleurs on laisse tout ici.

Ses yeux se remplirent de larmes quelle refoula vite.

— Tout ? s'enquit Pierre. Maman toussota et rentra une mèche vagabonde sous sa coiffe, faisant trembloter ses ornements d'or.

— Nous allons vendre la maison, les meubles, les vaches, les cochons et toute ma belle vaisselle. Nous n'emporterons que quelques vêtements de rechange, nos couvertures, la Bible et le Psautier, notre nourriture et de quoi faire la cuisine et manger. Nous laissons tout le reste.

— Sep aussi ? demanda-t-il, la gorge serrée.

- Tu sais que Dirk aime Sep autant que toi ; tu peux le lui laisser. Il sera bien plus heureux dans un endroit qu'il connaît. Et elle tendit la main pour caresser les cheveux noirs et raides de son fils.

— Ce sera très dur de le laisser, je sais, mais nous aurons une belle vie dans le Michigan, tu verras.

Pierre regarda fixement le tableau du moulin sur le mur derrière Maman. Il était impossible que la vie soit à nouveau belle. Jamais il ne le pardonnerait à Papa. Jamais !

Cy ierre continua à aller à l'école jusqu'à la fin du mois de mars. Il passait toutes ses après-midi à suivre des cours de dessin avec son maître, M. Buteijn. Il devait profiter au maximum de ses cours tant qu'il en avait l'occasion. Le mercredi de la première semaine d'avril Papa annonça :

— Nous partons samedi. Nous passerons la journée de dimanche chez Grand-papa et Grand-maman à Goes, en route pour Rotterdam le lendemain. Si tout va bien nous devrions arriver au Michigan bien à temps pour affronter l'hiver.

Pierre frissonna. *« Et si nous riarrivons pas à temps? »* pensa-t-il. Il les voyait déjà tous pelotonnés sous les arbres tandis que la neige s'amoncelait autour d'eux et qu'au-dessus le vent hurlait dans les branches.

— Est-ce que c'est à Rotterdam qu'on va embarquer? demanda-t-il pour se changer les idées.

— Oui, répondit Papa. Le pasteur Van Wyck a pris les billets pour de nombreux Dissidents venus de tous les Pays-Bas.

Le cœur de Pierre bondit dans sa poitrine à cette perspective. Ce serait amusant d'être sur un bateau. Tout ce qu'il connaissait de la navigation se limitait à une balade en canoë. Mais lorsqu'il se souvint de Sep, il s'interdit de se réjouir et son visage redevint de marbre. Papa ne devait pas s'imaginer que l'idée de ce voyage lui procurait un quelconque plaisir...

Ce vendredi-là, le dernier jour d'école pour Pierre, M. Buteijn montra du doigt la grande carte du monde sur le mur de la salle de classe.

— Approchez-vous, ordonna-t-il aux enfants. Nous allons avoir une leçon de géographie.

Pierre se fraya un chemin pour être devant. Son instituteur avait dessiné la carte lui-même, il avait peint les océans en bleu pâle et les continents en vert.

— Dirk, montre-nous où se trouvent les Pays-Bas.

— Très bien. Pierre, peux-tu nous montrer où tu vas aller ?

Pierre traça la route jusqu'en Amérique du Nord, en passant par l'Océan Atlantique.

— Où se trouve le Michigan ? demanda Nellie.

- Ici, à l'est de ce grand lac.

M. Buteijn mit le doigt sur un des grands lacs, au centre du continent. Pierre pensa que le dessinateur de cette carte avait dû se tromper. Le lac était presque aussi grand que la Hollande.

— Maman a dit qu'on arriverait dans une ville appelée New York, ajouta Pierre en montrant un point minuscule sur la côte Est. Willem a écrit que c'est une ville bruyante, sale et pleine de voleurs et de pickpockets.

— Alors pourquoi vous y allez ? s'enquit Hetty.

— Parce que mon père a dit qu'il le fallait.

Pierre posa l'index sur le bord du lac.

— Le Michigan n'est pas une ville. Il n'y a que des arbres. Il n'y a pas de voleurs mais peut-être des ours et des chats sauvages.

Angoissé, il se tourna vers son maître :

— Comment y va-t-on, à partir de New York ?

- Il y a des trains mais on peut aussi emprunter le Canal Érié qui va aux Lacs, le rassura son maître.

Il y avait donc des canaux en Amérique ? Sa poitrine se desserra d'un coup. Et de l'eau? Alors ils seraient constamment sur l'eau. Il pourrait admirer les formes des nuages dans le ciel

bleu ; il y aurait des rivières et des canaux. Il se pourrait bien que la ferme de Papa se trouve au bord de ce grand lac — le lac Michigan. Tout n'était donc pas négatif en Amérique!

Toute la journée Pierre fut au centre d'un groupe d'enfants surexcités. À la fin des cours Hetty lui apporta un petit cahier. Confectionné à la main il était relié avec une cordelette rouge finement tressée.

— C'est pour que tu ne nous oublies pas, lui dit-elle, alors que Pierre l'ouvrait.

À la première page, M. Buteijn avait dessiné l'école. À la page suivante les paroles « Que Dieu te bénisse » étaient entourées de petits portraits de tous ses amis. Chaque élève avait signé le cahier dont les autres pages étaient blanches.

— Ce ne serait pas complet sans ceci, lui dit l'instituteur en lui tendant un petit paquet enveloppé de papier brun. Il contenait deux fusains.

— C'est pour que tu dessines tous les endroits que tu verras en route, pour ne pas oublier tes leçons, ajouta Jacoba. Ils se tournèrent tous vers le mur couvert des portraits que Pierre avait faits de ses amis.

« Est-ce que je les reverrai un jour? » se demanda-t-il. Trop ému pour parler, il les remercia d'un sourire. Ils n'auraient pu lui offrir plus beau cadeau. Le cahier était assez petit pour tenir dans la poche profonde de son pantalon bouffant. Il ne s'en séparerait jamais.

Après l'école, il se mit en route pour la maison avec Dirk. Les paroles de bénédiction de ses amis résonnaient encore à ses oreilles. À mi-chemin, Sep vint à leur rencontre, aboyant en guise de bonjour et sautant tour à tour sur les deux garçons.

— Il ne sait pas ce qui l'attend, dit Pierre, la gorge nouée. Tu peux nous laisser seuls un instant ? Je te rattraperai.

Dirk se dirigea vers la ferme tandis que Pierre se laissait glisser sur l'herbe d'un talus pour aller s'asseoir sous un petit arbre.

Sep aboya pour l'inviter à jouer. Pierre lui lança un bâton et le regarda courir pour le rapporter. Il ne s'arrêta que lorsque, hors d'haleine, Sep s'effondra aux pieds de son maître.

Pierre sortit alors le petit cahier de dessin offert par ses amis et commença à dessiner en s'appliquant de son mieux, comme M. Bunteijn le lui avait appris.

Il fit d'abord les contours de la tête de Sep. Il la connaissait si bien, les yeux sombres et pleins d'intelligence, la gueule qui semblait sourire, les oreilles sans cesse en mouvement, puis le corps bien bâti, les pattes larges et plates, le poitrail imposant et, pour finir, la queue qui battait l'herbe.

En dessinant il oublia l'Amérique, il oublia le noir chagrin qui l'étreignait depuis quelques semaines, il oublia le poids qui lui serrait la poitrine chaque fois qu'il se rappelait qu'il fallait abandonner Sep.

Ils étaient seuls, tous les deux, sous la voûte des cieux, un soleil radieux et le doux murmure des branches. Il mettait les dernières touches pour ombrer les longs poils de Sep lorsqu'un petit nuage passa devant le soleil. Sep s'assit et aboya, pressé de se mettre en route. Le charme était rompu.

Pierre se leva et enfonça le cahier dans sa poche. Au moins il avait un portrait de Sep à emporter. Il pourrait le ressortir et le contempler lorsque tout irait mal. Il voulut siffler pour appeler Sep mais ses lèvres tremblaient trop et il les serrait fort en se dirigeant vers la ferme de Dirk. Sep courait à ses côtés et ne le devança que lorsqu'il vit Dirk qui les attendait, une corde à la main.

Les garçons restaient silencieux lorsque enfin Dirk rompit le silence :

— Tu sais, je prendrai bien soin de lui !

Pierre hocha la tête, incapable de parler.

- Dès que tu arriveras dans le Michigan, écris et je te répondrai. Je te dirai tout ce qu'a fait Sep, combien de lapins il a attrapés et comment il se débrouille avec les vaches. Tout, quoi!

Pierre hocha à nouveau la tête. Sep finit par se calmer et s'assit comme s'il savait qu'il se passait quelque chose de bizarre. Pierre s'agenouilla et entoura le chien de ses bras, cachant ses larmes dans sa douce fourrure. Il aurait voulu prendre Dirk aussi dans ses bras, les serrer tous les deux pour que son monde ne s'effondre pas. Mais les garçons ne font pas ce genre de choses...

Sep se dégagea de son étreinte et s'assit. Il tendit une patte comme s'il voulait savoir ce qui n'allait pas. Pierre tendit la main, prit la corde et l'attacha au cou de Sep. Il se pencha une dernière fois pour appuyer sa joue contre la tête de Sep qui lui lécha le cou. Puis, se redressant brusquement, il rendit la corde à Dirk.

— Tout ira bien, le rassura Dirk en lui serrant la main.

— Oui, au revoir. Les mots avaient du mal à franchir ses lèvres serrées. Il leur tourna le dos et se mit en route d'un pas rapide. Mais tout n'allait pas bien. « *J'ai tout perdu,* pensa-t-il, *mes amis, mon instituteur, mon école, mon chien. »* Il s'arrêta au bord du champ. Il ne voulait pas se retourner mais c'était plus fort que lui.

Dirk était toujours au même endroit, serrant la corde dans ses mains. Sep tirait dessus, son grand corps se tendait vers Pierre. Ses aboiements lui parvenaient, puissants et clairs, comme s'il l'appelait « Reviens ! Ne me quitte pas ! ». Pierre leur tourna le dos et se mit à courir.

Soudain le voilier plongea dans une vague et l'estomac de Pierre en fit autant. Il se retourna, le visage au bord de la couchette. L'odeur de vomi envahissait la pièce. Il avait mal à la tête. Quelqu'un chantait des Psaumes de l'autre côté du bateau.

— Maman ! appela-t-il. Personne ne répondit. Il se roula en boule pour essayer de garder la gorgée d'eau qu'Élizabeth lui avait fait boire. Le grand voilier craquait et gémissait de toutes parts, mêlant sa voix aux gémissements des centaines de passagers en proie au mal de mer.

Entre la cale et le pont, dans le dortoir des passagers, des couchettes de bois superposées couraient le long des murs. Les familles étaient entassées à trois ou quatre personnes sur ces couchettes. La plupart des passagers étaient néerlandais et Pierre se demandait combien d'entre eux souhaitaient, comme lui, n'être jamais partis de chez eux...

Papa et les autres hommes répétaient qu'il était important de s'installer là où ils pourraient vivre librement. À Goes, Papa disait que les fermiers avaient de bien meilleures conditions de vie en Amérique et que Dieu les bénirait dans tout ce qu'ils entreprendraient.

Pierre n'avait pas l'impression d'être béni. Était-ce vraiment la volonté de Dieu qu'ils aillent au Michigan ? Et si la tempête

empirait et que le bateau coule ? Il ferma très fort les yeux car la tête lui tournait. Allait-il mourir *1 « Ce serait bien fait pour eux si je meurs,* pensa-t-il. *D'abord, je n'ai jamais voulu partir. Je hais ce bateau. Je veux mon lit à moi à la ferme. Je veux revoir le ciel. Je veux Sep. »*

Les larmes vinrent se mêler à la sueur qui inondait son visage.

— Comment te sens-tu, fiston? Il entendit la voix de son père, comme venant de très loin, et sentit qu'un bras entourait ses épaules.

— Assieds-toi, dit Papa. Il faut absolument que tu boives.

Les lèvres de Pierre étaient toutes craquelées. Il souleva la tête pour boire à petits coups de la tasse que tenait Papa.

— Maman, réclama-t-il d'une voix rauque.

— Ta mère aussi a le mal de mer, répondit Papa. La moitié des passagers est malade. Il recoucha Pierre avec douceur et lui posa un bout de tissu humide et frais sur les lèvres.

— Tu te sentiras mieux quand la tempête sera apaisée.

— Je veux Maman, répéta Pierre. Il roula sur lui-même et tourna le dos à son père. Le matelas de paille craqua lorsque Papa se releva et soudain Pierre voulut qu'il reste. Il s'essuya le visage en avalant péniblement sa salive. Papa resta un moment à côté de la couchette avant de s'éloigner. Pierre alors se retourna :

- Papa! appela-t-il, mais c'était trop tard. Papa avait déjà dépassé la rangée de tables au milieu du dortoir pour rejoindre la famille de l'autre côté.

Le voilier fit une nouvelle embardée et Pierre serra son estomac en se tournant vers le mur. C'était égal que Papa ne l'ait pas entendu ; d'ailleurs c'était de sa faute s'il était malade et si malheureux.

Le bateau roula et tangua pendant encore trois jours. Pierre était vaguement conscient que Papa et Élizabeth le faisaient boire, l'aidaient à aller sur le seau et lui essuyaient le visage. La nuit il dormait par à coups entre Papa et Neil. Y

Enfin, un.matin il se réveilla, conscient que le voilier ne bougeait plus et que son estomac gargouillait. Pour la première fois depuis des jours et des jours il avait envie de manger. Il enjamba Neil et se glissa jusqu'au plancher mais ses jambes refusèrent de le porter. Il resta assis où il était tombé, attendant que sa tête ne tourne plus et regardant les autres passagers autour de lui.

Ceux-ci se déplaçaient lentement, comme s'ils se réveillaient d'un long sommeil. La plupart étaient pâles et amaigris, les cheveux emmêlés et gras. Pendant quelques instants l'odeur des corps mal lavés lui souleva le cœur, mais celle du porridge prit le dessus.

— Maman ! appela-t-il en la voyant penchée sur une casserole. Je ne peux plus marcher!

— Si, tu peux ! dit fermement Élizabeth arrivant avec une pile de vêtements propres. Maman est beaucoup trop faible pour t'aider!

La honte monta au visage de Pierre. Maman était assise sur un petit tabouret. Son visage était gris et de petites rides entouraient ses lèvres. Il se força à se lever.

— Maman et toi, vous avez été les plus malades, dit Élizabeth. Elle lui soutint le coude et poursuivit : Tu es plus maigre que jamais! Plusieurs sont morts dont une femme, ce matin, ajouta-t-elle en se dirigeant vers Maman. On a dû les ensevelir en mer. Grâce à Dieu nous sommes en bonne santé.

Elle aida Pierre à s'asseoir par terre à côté de Maman. Pierre n'avait plus faim. Alors on avait abandonné des gens dans ces eaux glacées ? Les connaissait-il ?

— Papa nous a fait du porridge, dit Maman. Le cuisinier a rallumé les fourneaux.

Elle se baissa pour le serrer contre elle. Pierre se recula avec dégoût. Une tache verdâtre couvrait son tablier d'habitude impeccable et une odeur aigre émanait de sa robe. Sa coiffe grise et sale était collée à ses cheveux emmêlés.

Sa main tremblait en remuant le porridge...

« Qu'est-ce qui nous arrive? se demanda-t-il. *Maman devrait être dans sa cuisine en train de nous faire des crêpes au lieu d'être dans ce bateau infect. Elle a grandi entourée de belles choses. Les cadeaux, offerts par ses parents, lui ont permis de faire de notre maison un lieu coloré et beau. Maintenant tout a disparu. »*

À nouveau il fut rempli de colère contre son père qui leur avait fait quitter la maison ; et cette colère lui redonna des forces. Il se leva et prit la louche des mains de Maman.

— Je vais servir, dit-il. Reste assise et repose-toi.

Papa apporta un pot d'eau et le posa sur le plancher.

— Après avoir mangé on va essayer de faire un brin de toilette, dit-il en regardant Pierre verser le porridge dans les assiettes. Il posa la main sur l'épaule de Pierre :

- Heureux de te voir debout - et que tu te rendes utile ! La voix de Papa dénotait une certaine surprise et Pierre releva le menton.

- Maman est très faible, rétorqua-t-il plutôt durement. Nous devons tous l'aider!

— Tu as raison, Pierre, répondit Papa. Ses yeux se plissèrent soudain et un petit sourire desserra ses lèvres minces.

Maman tendit le bras et ébouriffa les cheveux de son fils.

— Il me semble entendre ton père, dit-elle, ce qui fit rire Élizabeth. Pierre se retourna brusquement pour la faire taire mais au lieu de cela il éclata de rire lui aussi.

S'étirant et bâillant Neil se joignit à eux, les cheveux blonds en bataille car il venait de se réveiller.

— Qu'est-ce qui vous fait rire? s'enquit-il.

- Toi, répondit Pierre en ricanant.

Et tous se mirent à rire, même Papa.

« On rit parce que la tempête a cessé, pensa Pierre. *On rit parce quon est tous ensemble, même si on est sale et qu'on sent mauvais. On rit parce que là-haut le soleil doit briller, même si on ne le voit pas. »*

Il riait tellement qu'il dut se rasseoir. Papa retrouva son sérieux le premier.

— Demandons à Dieu de bénir cette nourriture et le reste de la traversée, dit-il. La tempête nous a retardés de plusieurs jours. Il faudra qu'il fasse beau pour être dans le Michigan à temps. Il tendit la main à Maman et ils se tinrent tous par la main. Pierre retrouva son sérieux. Retrouveront-ils Willem une fois arrivés là-bas ? Ils n'avaient plus reçu de lettres après celle de janvier bien qu'il ait compris que Papa en attendait une. Pourquoi n'avait-il pas réécrit? Et que feraient-ils s'ils arrivaient trop tard pour construire une cabane avant l'hiver ? Il frissonna à l'idée de ce que serait le Michigan sans abri ni nourriture...

Il baissa la tête et ajouta une prière silencieuse à celle de Papa.

κ_γ lus tard, ce matin-là, l'estomac calé par le porridge, Pierre et Élizabeth regardaient ensemble les images de leur grosse Bible de famille. Leurs habits sales avaient été rangés et Maman, assise sur son tabouret, bavardait avec les autres femmes, les mains occupées par son tricot.

Neil avait disparu avec quelques garçons. Pierre supposa qu'ils s'étaient glissés sur le pont sans se faire remarquer, même si l'équipage se plaignait fréquemment que les passagers les gênaient dans leur travail. Les lits avaient été faits et quelqu'un avait ouvert l'écoutille ; une brise humide et salée traversait l'entrepont et chassait un peu les odeurs.

Papa se dirigeait vers Pierre et Élizabeth. Il avait mis son pardessus du dimanche, bien que ce soit jeudi. Il tenait son chapeau de feutre noir à la main. Quelques hommes et lui s'étaient réunis une demi-heure autour d'une table au milieu du dortoir.

— Je vais avoir besoin de la Bible, leur dit-il. Et j'aimerais que Pierre vienne avec moi. La bouche sèche, Pierre traversa le dortoir à la suite de son père. Le visage de Papa avait retrouvé les lignes austères qu'il arborait le plus souvent. Il ne riait plus. Pierre vit que tous les hommes autour de lui avaient eux aussi revêtu leur pardessus noir et tenaient leur Bible à la main.

— Nous montons sur le pont, l'informa Papa. Il s'arrêta au pied de l'échelle.

— Le capitaine nous a accordé une autorisation spéciale. Monte, ordonna-t-il en poussant Pierre. Tu as besoin de prendre l'air. On ne nous laissera pas monter ici très souvent.

Pierre escalada les barreaux en levant les yeux vers la lumière en haut de l'écoutille. Habitué à la pénombre de leur dortoir il fut aveuglé par cette clarté. Papa le suivait et le retint lorsque le voilier tangua. Il l'emmena sur le pont vers une structure en bois qui ressemblait à une petite maison. Deux canots de sauvetage étaient posés sur le toit.

— Reste ici, près du rouf et ne bouge pas ! lui intima-t-il. J'ai à faire. Il contourna le rouf et disparut.

Pierre respirait l'air à pleins poumons et contemplait, émerveillé, l'étendue d'eau grise tout autour de lui. De petites vagues rescapées de la tempête se soulevaient pour s'écraser en surface. Il s'enfonça un peu plus dans un rouleau de corde. Au-dessus de lui trois hauts mâts s'élevaient dans le ciel et leurs immenses voiles claquaient dans le vent qui poussait des nuages bas et gris vers l'est, découvrant des coins de ciel bleu vers l'ouest.

Un bruit de pas le rappela sur le pont. Il vit des hommes vêtus de noir passer un à un devant lui. Ils se dirigeaient vers l'arrière du bateau, portant leur Bible et leur Psautier. Une ou deux femmes, les yeux baissés, s'accrochaient au bras de leur mari.

Que se passait-il ? Le silence qui s'était abattu sur le dortoir après le petit déjeuner ne pouvait être attribué à la seule fatigue des passagers. Il se passait quelque chose, à l'arrière du bateau, quelque chose qui ne concernait ni les femmes, ni les enfants, quelque chose dont on ne parlait qu'à voix basse.

Pierre se dirigea furtivement vers un groupe de passagers qui, la tête baissée, entourait le Pasteur Van Wyck. Celui-ci, penché sur sa Bible, lisait à haute voix. Devant lui, sur le pont, se trouvait un long paquet enveloppé de noir. >•

Un frisson glacé lui descendit dans le dos. Élizabeth n avait-elle pas parlé d'une femme morte pendant la tempête ? Son corps était-il à l'intérieur de ce paquet ? Il ne pouvait détacher les yeux de l'affreux spectacle. Peu après, le pasteur ferma sa Bible et joignit les mains. Les hommes ôtèrent leur chapeau et prièrent si longtemps que les jambes de Pierre s'ankylosaient.

Le pasteur releva enfin la tête et six hommes s'avancèrent. Ils soulevèrent doucement le paquet et l'approchèrent du bastingage. Sous les yeux horrifiés de Pierre, ils le firent glisser dans l'océan. Son cœur battait à tout rompre et son corps était couvert d'une sueur froide. C'était bien ce qu'avait dit Élizabeth en parlant des gens qu'on ensevelissait en mer...

Alors que le groupe commençait à chanter le psaume 100, Pierre entendit des sanglots. Les jambes flageolantes, il se dirigea dans cette direction sur la pointe des pieds. Une petite fille, tapie derrière une pile de voiles regardait, comme lui, la cérémonie. Elle était plus petite que lui et plus maigre. De petites mèches blondes s'étaient échappées de sa coiffe. Les mains sur les lèvres elle essayait d'étouffer ses sanglots et tremblait de tous ses membres.

Pierre s'avança et posa la main sur son épaule.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-il. Je peux t'aider?

La fillette se retourna brusquement et dans sa panique le repoussa si fort qu'il perdit l'équilibre et tomba en arrière. Elle le dominait. À force de pleurer, sa peau blanche était striée de taches rouges.

— Laisse-moi tranquille! cria-t-elle. Elle est partie et personne n'y peut rien !

Toute tremblante, elle prit une profonde inspiration.

- Laisse-moi, c'est tout ce que je te demande, répéta-t-elle en l'enjambant ; et elle disparut par l'écoutille.

Pierre retourna à quatre pattes à sa place, près du rouf. Malgré le soleil qui commençait à percer les nuages, il tremblait toujours. Est-ce que la morte était la mère de la petite fille ? Il

savait exactement ce qu'il ressentirait si sa mère mourait. Qu'allait-il advenir d'elle maintenant ?

Lorsque Papa revint, Pierre ne dit rien avant d'être redescendu au dortoir. Il ne vit la fillette nulle part mais cela n'avait rien d'étrange. Il y avait plus de quatre cents passagers dans l'entrepont. Comment la retrouver ?

— Maman, murmura-t-il en s'asseyant tout près d'elle afin que personne ne l'entende. Il y avait une petite fille sur le pont et elle pleurait. C'est sa maman qui est morte ?

Maman caressa les cheveux de son fils :

— Ton père n'aurait pas dû t'emmener là-haut, lui dit-elle. Mais je suppose que je ne pourrai pas toujours te protéger. Ses yeux bruns étaient tristes.

— C'était sa maman ? répéta Pierre.

— Oui. Elle avait les poumons malades et elle toussait beaucoup avant même de monter à bord. Elle n'aurait jamais dû embarquer. J'ai entendu dire que sa petite fille est seule maintenant. Je ne sais pas où est son père.

— Qu'est-ce qui va lui arriver ? Pierre tendit la main et prit celle de sa mère.

— Je ne sais pas. Je crois qu'on sera obligés de la renvoyer aux Pays-Bas. Lorsque nous arriverons à New York, il y aura peut-être une famille qui y retournera... Le pasteur et les responsables trouveront une solution. On s'occupera d'elle, ne te fais pas de souci à son sujet.

Mais Pierre ne pouvait pas l'oublier. Il apercevait de temps en temps son visage pâle mais il ne la vit plus jamais pleurer; par contre son visage était comme figé, ses traits tirés et presque durs...

Chaque fois qu'il l'apercevait, il se souvenait du gros nœud qu'il avait gardé si longtemps dans le cœur en pensant à Sep. Ce devait être bien pire d'abandonner sa maman dans les eaux grises et glacées de l'océan ! Sep, lui, était toujours en vie et Dirk allait lui écrire et parler de lui.

Cette petite fille, elle, ne reverrait plus jamais sa mère...

Il sortit son cahier de sa poche et le feuilleta en contemplant les dessins qu'il avait faits de Sep. Il sourit en l'imaginant courant aux côtés de Dirk, mordillant les pattes des vaches, aboyant après les poulets. Lorsqu'il arriva à une page blanche, il prit son fusain et dessina le groupe qui entourait le paquet noir posé sur le pont.

Cette fois le chagrin qui l'étreignait ne concernait plus Sep mais une petite fille...

endant des journées entières Pierre revit constamment l'espace restreint entre la cale et le pont où avait eu lieu cet événement. De temps à autre les passagers avaient l'autorisation de prendre l'air. Pierre passait son temps à dessiner les gens. Il cherchait des yeux la petite fille qui avait perdu sa maman mais il la voyait rarement. Il essaya de dessiner son visage mais ce n'était pas ressemblant...

Un jour, il raconta à Élizabeth ce qui s'était passé et lui montra le dessin qu'il avait fait mais Élizabeth ne la reconnut pas non plus.

Le jour vint enfin où Neil et les autres garçons dégringolèrent l'échelle en criant que la côte de l'Amérique du Nord était en vue. Pierre se leva en hurlant sa joie, fourra son cahier et son fusain dans sa poche et rejoignit les hommes, les femmes et les enfants qui se bousculaient pour monter sur le pontée

Ce n'était pas une illusion. Au loin, une fine ligne noire délimitait l'horizon. L'Amérique! Enfin! Dans quelques jours ils quitteraient ce bateau en mouvement et fouleraient la terre ferme. Mais ce ne serait pas celle de la Zeelande. Malgré son bonheur l'appréhension lui noua la poitrine. L'Amérique. Ce serait comment? L'aimerait-il?

Deux jours plus tard il sut qu'il ne l'aimait pas! ou du moins qu'il n'aimait pas New York! La famille se tenait sur un quai

en bois, entourée de paquets et de malles. Pierre se serrait contre Élizabeth, pressé de toutes parts par la foule. Maman était assise sur une des malles, les mains autour des genoux, toute pâle.

Le vacarme était tel que Pierre en avait mal aux oreilles. Des hommes criaient dans une douzaine de langues differentes,* des bébés pleuraient, des chevaux hennissaient, des chariots qui passaient craquaient et, au-dessus d'eux, des mouettes criaient, descendant en piqué vers l'eau.

Une odeur de poisson pourri montait du port. Des douzaines de grands voiliers reposaient côté à côte, leurs mâts projetant de longues ombres sur le quai. Des hommes poussaient des chariots lourdement chargés ou portaient des tonneaux sur leurs épaules. Des chats sortaient de leur cachette sous les bâtiments pour saisir des morceaux de poisson et disparaître aussi vite.

— Je ne vois plus Papa, dit Pierre sur la pointe des pieds.

Il changea le panier de main — il contenait la vaisselle de Maman. Il était lourd mais Pierre était conscient de sa responsabilité. Entre autres il y avait le sucrier en argent que Grand-maman avait donné à sa fille à Goes. Le père de Grand-maman l'avait rapporté d'un pays lointain lorsqu'il voyageait encore. Ce sucrier était une antiquité rare.

« Si tu dois habiter une cabane en rondins, au moins que tu aies une belle pièce d'argenterie, comme les gens bien£» avait-elle dit en faisant les gros yeux à Papa. Celui-ci avait accepté le cadeau d'un signe de tête en guise de remerciement et confié le panier à Pierre. Pierre avait été surpris mais il en prenait le plus grand soin. Tous les jours il vérifiait la cachette pour s'assurer qu'il était en sécurité.

Il déposa le panier avec soin, serré entre ses jambes, tout en frottant son bras ankylosé. Papa avait disparu dans la foule à la recherche de quelqu'un qui pourrait les renseigner pour la suite de leur voyage. Il n'avait pas l'air à son aise. *« Comme s'il*

avait peur » pensa Pierre. Aucun d'entre eux n'avait pratiqué l'anglais à bord du bateau. La plupart des passagers étaient des Hollandais qui parlaient la même langue qu'eux.

La grande majorité ne ferait pas le même voyage qu'eux. Certains étaient attendus par des parents ; d'autres restaient à New York ou prenaient le train en direction des prairies du Sud-Ouest. D'autres encore ressemblaient à des brebis perdues attendant quelque chose. Soudain angoissé, Pierre se rendit compte que Papa ne savait pas que faire.

Un chariot à deux roues rempli de tonneaux brinquebala tout près et ses roues soulevèrent une poussière qui fit éternuer Pierre. La saleté et le bruit de la ville lui donnaient le tournis. Au moins, à Rotterdam, tout le monde était habillé de la même façon et parlait la même langue !X <r

Un homme à forte carrure et qui sentait l'oignon le bouscula. Pierre perdit l'équilibre et se redressa en s'accrochant à Élizabeth. Il voulut reprendre le panier mais celui-ci avait disparu, et avec lui l'argenterie !

— Neil! Papa! cria Pierre. Sans même réfléchir il plongea dans la foule à la poursuite de l'homme qui l'avait bousculé. Il voyait le panier au bout de son bras. L'homme ne donnait pas l'impression de se sauver mais se dirigeait d'un pas rapide vers une rue très encombrée. Il était sur le point de se perdre dans la foule.

— Arrêtez ! Au voleur ! criait Pierre. Il se faufila entre deux femmes, trébucha sur un chien qui aboya et tenta de le mordre. L'homme était toujours en vue. Pierre entendit des sabots résonner derrière lui ; c'était Neil qui l'avait rattrapé. Il cria à nouveau. Un homme sortit de derrière un entrepôt. Il semblait avoir saisi la situation au premier coup d'œil. Comme le voleur passait devant lui, cet homme le saisit par le bras, le fit se retourner et le coinça contre le mur de briques du bâtiment.

Hors d'haleine, Pierre arriva à leur hauteur, suivi de Neil qui criait toujours. Le voleur s'appuyait contre le mur, tenu

d'une main ferme par leur sauveteur. Pierre le vit sourire méchamment et se demanda comment il avait l'audace de se réjouir.

— Il a volé notre panier, dit Pierre en le montrant du doigt. Papa tendit la main et le lui arracha.

Le voleur haussa les épaules et l'homme qui le retenait se tourna vers Papa.

— New York est plein de voleurs, dit-il en hollandais. Pierre poussa un soupir de soulagement. Je m'appelle M. Van Hout et je suis heureux d'avoir été là au bon moment. Il interpella un homme en casquette bleue qui se trouvait au coin de la rue.

— Un policier, expliqua-t-il à Papa. Il emmènera cet homme en prison. Papa hocha la tête et le policier, un homme grand et maigre, attacha les mains du voleur derrière son dos.

Papa et Neil se penchèrent sur le panier pour en vérifier le contenu. Pierre leva les yeux pour remercier son sauveteur et il vit que les trois hommes se souriaient. Quelque chose clochait. Pierre était sûr d'avoir vu le voleur faire un clin d'œil à M. Van Hout, juste avant que le policier ne l'emmène. Pierre les regarda partir, l'esprit troublé. Était-ce un vrai policier? L'homme portait une casquette bleue et une matraque mais pas d'uniforme. Pierre se demandait à quoi pouvait ressembler un policier de New York.

— Papa, dit-il en tirant sur la manche de son père. Il se passe quelque chose de bizarre.

- Il n'y a rien de bizarre dans tout ça, répliqua Neil. Si tu avais mieux surveillé les affaires de Maman, rien de tout ça ne serait arrivé.

- Ça suffit, gronda Papa. Aucun de nous ne s'attendait à être volé. Le voleur a choisi Pierre parce qu'il est petit. Il regarda Pierre en fronçant les sourcils avant de lui tendre le panier.

- Prends-le, fiston, dit-il d'une voix rauque. Tu as fait preuve d'un grand courage en te lançant à la poursuite de cet homme, ajouta-t-il en se tournant à nouveau vers M. Van Hout.

— Mais Papa... insista-t-il, mais il n'alla pas plus loin. Papa faisait à nouveau confiance à cet homme et lui, il passerait pour un imbécile en disant à tout le monde que M. Van Hout était impliqué dans un complot quelconque à leur encontre.

Il serra l'anse du panier. Le méchant sourire et les clins d'œil étaient probablement le fruit de son imagination. Après tout M. Van Hout était bien venu à la rescousse. Comment pouvait-il être le complice d'un voleur? Pierre essaya d'oublier la voix intérieure qui lui murmurait que quelque chose clochait. Il suivit donc son père et M. Van Hout jusqu'au quai.

andis qu'ils allaient rejoindre Maman et Élizabeth, Pierre entendait Papa et M. Van Hout établir un plan de campagne. Maman était debout, la main sur le cœur et elle tendit tout de suite les bras vers Pierre pour le serrer contre elle. Élizabeth, tout excitée, sautait de joie en battant des mains. Neil jacassait comme si c'était lui qui avait attrapé le voleur. Pierre, immobile, observait M. Van Hout.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Élizabeth. Ce n'est pas ta faute si on a volé le panier. Le voleur aurait très bien pu le prendre à Neil ou même à moi!

— Ce n'est pas ça, avoua Pierre, bien qu'il ne pût s'empêcher de penser que c'était son air maladif qui avait dicté le choix du voleur. Il lui vint alors une autre idée : « *Pourquoi cet homme avait-il volé le panier? Il ne pouvait pas savoir quil contenait le sucrier en argent de Grand-maman. Il aurait pu n'y avoir que du pain et du fromage. Il se passait quelque chose d'aussi déplaisant que l'odeur de poisson montant de l'eau sale au pied du quai. Mais quoi ? »*

Papa et M. Van Hout semblaient plongés dans une discussion importante. Lorsque Pierre vit son père prendre son portefeuille et en sortir des pièces d'or, il fourra le panier dans les mains de sa sœur.

— Tiens ça, dit-il. Il faut que je parle à Papa.

- Non ! cria Élizabeth en essayant de le retenir par sa veste. Tu sais qu'on ne doit pas interrompre les grandes personnes quand elles parlent. Mais Pierre se dégagea et se planta à côté de Papa. Il se racla la gorge bruyamment.

- Papa, il faut que je te parle, osa-t-il lui dire. Seul à seul. Sa voix tremblait rien qu'à voir les yeux de son père.

— C'est une affaire qui ne concerne que les hommes, Pierre, répondit-il. Et tu ne dois pas nous interrompre. Où est le panier ?

- C'est Élizabeth qui l'a. S'il te plaît Papa... c'est important... Il jeta un coup d'œil à M. Van Hout et frissonna devant son regard glacial.

— Retourne vers ta mère, Pierre, dit Papa d'une voix sévère.

Les yeux de Pierre se remplirent de larmes et il partit en courant « *Il continue à me traiter en bébé,* pensa-t-il. *Je men fiche. Papa pense que M. Van Hout est un ami mais il se trompe, yen suis sûr. Il y a quelque chose de méchant en lui.* »X

Il reprit le panier des mains d'Élizabeth et s'assit sur le bord d'une malle en serrant les lèvres. Papa regretterait de ne pas l'avoir écouté. Ravalant sa colère, il regardait Papa compter les florins qu'il remettait à M. Van Hout avant de lui serrer la main. Papa revint vers eux en brandissant une liasse de papiers. Un garçon tirant une carriole à deux roues le suivait.

— Des billets pour tout le voyage jusqu'au Michigan, les informa-t-il. Ils ont coûté plus cher que je ne l'aurais pensé mais M. Van Hout m'a affirmé que je ne pourrais pas trouver mieux. Il enfouit les billets dans la poche intérieure de sa veste.

— On a eu de la chance de tomber si vite sur un Hollandais. Autrement, qui sait combien de temps il nous aurait fallu pour trouver notre chemin. Mettez les bagages dans la carriole. Nous partons pour Albany dans quelques heures. Papa avait l'air heureux et enthousiaste, assumant à nouveau la direction des choses.

— On y va sur un bateau à vapeur, cette fois-ci ? s'enquit Neil.

— Oui, d'ici jusqu'à Albany, répondit Papa. Nous passerons la nuit dans une auberge puis nous prendrons un chaland pour Buffalo en remontant le Canal Érié. De là nous embarquerons sur un autre bateau à vapeur pour traverser les Grands Lacs jusqu'au Michigan.

Papa sourit à Maman et à Pierre et déposa une malle dans la carriole.

— Pas de vagues, ni sur la rivière Hudson, ni sur le Canal Érié! les rassura-t-il. Pas de mal de mer. Seulement des eaux calmes et un beau soleil. Vous serez tous les deux complètement remis en un rien de temps. Suivez-moi.

Ils eurent du mal à se frayer un passage dans les rues encombrées avant d'atteindre la rivière à l'ouest de la ville. Pierre était certain que le garçon qui conduisait la carriole se débrouillerait pour filer avec toutes leurs affaires, mais il n'en fut rien. Il les emmena jusqu'au port et les aida à monter leurs bagages sur le pont d'un petit vapeur.

À l'embarquement, Pierre reconnut certaines familles qui avaient fait la traversée avec eux. Tout le monde était d'humeur joyeuse. Le soleil brillait dans la voûte bleue du ciel. La rivière Hudson, large et calme, s'étendait loin devant eux.

Lorsque Maman se fut installée sous le pont, buvant son café avec deux autres femmes, Pierre et Élizabeth escaladèrent l'échelle pour regarder le vapeur s'éloigner de la jetée. Le port grouillait de bateaux, de grands voiliers comme de petits esquifs maniés par un seul homme.

- Un jour, j'aurai un bateau à moi, dit Pierre à sa sœur. J'habiterai au bord de l'eau et je peindrai des tableaux du lac Michigan. Je ne veux pas chasser comme Neil, ni construire des cabanes comme Willem. Je vais être un artiste.

Il fit un effort pour ne plus penser à M. Van Hout et rit en voyant deux bateaux s'éviter de justesse tandis que leurs propriétaires s'insultaient en se menaçant de leurs rames.

- Et si nous vivons dans les bois ? proposa Élizabeth.

Elle se pencha sur le bastingage et salua de la main un petit bateau qui passait. Ils s'installèrent sur des caisses, regardant défiler les entrepôts de briques sales de NewYork.

— Willem a dit que notre propriété était dans les bois, dit-il, mais mon instituteur disait que la colonie hollandaise se trouvait au bord d'un lac appelé le lac Noir. Et ce n'est pas loin du lac Michigan. Je crois que Willem a acheté des terres au bord du lac.

Ses premières craintes d'un désastre imminent commençaient à s'estomper.

- Quand je ne serai pas à l'école ou en train de dessiner je construirai mon bateau. Il se redressa soudain en reconnaissant un certain visage.

— Regarde, dit-il en saisissant le bras d'Élizabeth. C'est la petite fille !

— Quelle petite fille ? fit-elle en étendant ses jambes pour s'installer confortablement contre une grosse malle.

— Celle dont la mère est morte sur le bateau. Une famille a dû la recueillir.

Il ne la quitta pas des yeux tandis quelle suivait une femme et trois petits enfants qui se dirigeaient de l'autre côté du bateau.

y- Pauvre petite, dit Élizabeth. Je me demande où ils vont. Peut-être a-t-elle de la famille à Albany qui va l'adopter. Elle sortit un nécessaire de couture de sa poche et enfila une aiguillée de fil jaune.

Les bateaux du port se firent de plus en plus petits alors que le vapeur s'éloignait de New York. Pierre bâilla. Le soleil brillait sur les eaux de la rivière qui s'écoulait, tranquille.

Il ferma les yeux et sommeilla en rêvant d'eaux calmes, d'un petit bateau et d'un filet plein de poissons...

- Pierre ! dit Élizabeth en le secouant. Tu dors depuis une heure! Viens, allons voir ce que font les autres...

Pierre se leva et s'étira. Il se retourna pour la suivre et resta figé devant le spectacle qui s'offrait à lui. /

arbres. Des arbres sombres et menaçants. De tous côtés, devant, à gauche, à droite, à perte de vue, rien que des arbres... Leurs branches pendaient le long des rives comme si elles s'apprêtaient à arracher Pierre du bateau. Ces arbres escaladaient les collines qui s'élevaient sur les deux rives. À l'ouest se dressaient d'autres collines, encore plus hautes et plus sombres, et toujours couvertes d'arbres. Les plus élevées s'obscurcissaient en disparaissant dans la brume.*/.

Dans ses pires cauchemars Pierre n'avait pas imaginé un seul instant que l'Amérique serait aussi étendue et les collines aussi élevées.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Élizabeth. Pierre respira profondément. Il aurait été incapable de décrire ce qu'il ressentait. Les arbres semblaient se moquer de lui, prêts à s'effondrer sur le pont, entraînant les collines dans leur chute. Leurs ombres avançaient sur l'eau brune comme des monstres géants glissant le long du bateau. Il s'efforça de regarder Élizabeth.

— Tout va bien, l'assura-t-il. Descendons. Il la devança sans se retourner.

Pendant le reste du voyage jusqu'à Albany, Pierre resta le plus possible à l'entrepont. Et lorsqu'il montait sur le pont ses yeux ne quittaient pas l'eau. Elle changeait de couleur

constamment avec le soleil qui jouait à cache-cache avec les nuages. D'abord d'un brun sale, elle devenait grise avant de se vêtir de reflets argentés qui volaient en éclats de feu lorsque la brise agitait l'eau. Les arbres étaient toujours là et le long des rives, l'eau devenait verte lorsqu'ils s'y miraient.

En vue d'Albany il respira plus aisément. La rivière était plus large et bordée d'entrepôts et de quais. Des coupes d'arbres avaient été faites dans les collines boisées pour construire des rues et des maisons. Plus loin, sur la droite, on apercevait encore des montagnes mais à gauche, des maisons en briques partaient à l'assaut d'une pente raide.

- Que c'est beau ! souffla Élizabeth. Ils suivirent leur père lorsque celui-ci quitta le bateau et se dirigea vers une auberge en haut de la colline. Papa en avait entendu parler en Zeelande.

Ce sont des amis de nos amis, avait-il expliqué. *« Pourvu que ce ne soit pas des amis du genre de M. Van Hout de New York ! »* pensa Pierre. Il soufflait en montant la pente avec le panier plein de vaisselle. V

Pierre aimait Albany. Les maisons lui rappelaient celles de Goes où vivaient ses grands-parents. La famille hollandaise qui les accueillit à l'auberge n'avait pas oublié leur langue bien quelle soit installée en Amérique depuis longtemps. Les grandes armoires des chambres et le long buffet de la salle à manger lui rappelaient aussi la maison.

Après le souper, Neil et Élizabeth découvrirent un vieux jeu d'échecs sur une table et s'installèrent pour jouer. Maman parlait à voix basse avec la femme de l'aubergiste. Pierre, lui, choisit un petit banc devant l'immense cheminée et sortit son cahier de dessin et ses fusains. Il n'avait pas eu envie de dessiner les collines menaçantes avec leurs arbres hautains. Il se mit à dessiner sa famille. Il se sentait presque en Zeelande.

Le feu crépitait, les pions avançaient bruyamment sur l'échiquier. Pierre dessina jusqu'à ce que la voix de Papa lui parvienne. Il parlait avec M. Geerlings, l'aubergiste.

— Ce n'est pas possible! disait Papa — sa voix dénotait presque de la panique. J'ai payé les billets jusqu'au Michigan! Je lui ai donné tout l'argent du voyage !

Pierre tourna les yeux vers son père assis à la table. Les papiers vendus par M. Van Hout étaient étalés devant lui. Son visage était décomposé.

L'aubergiste secoua la tête :

— Vous avez été trompés, dit-il. Je suis vraiment désolé. C'est devenu courant. Ces papiers ne valent rien. Les seuls billets] valables étaient ceux concernant le vapeur de New York à Albany. L'homme que vous avez rencontré à New York a fait - en sorte que vous soyez loin lorsque vous découvrirez qu'il est un voleur...

Pierre ne bougeait pas. Il ne s'était donc pas trompé au sujet de M. Van Hout!

— Il était si serviable, insista Papa dont les mains tremblaient. Il était hollandais !

Il raconta l'incident du panier.

— C'était sûrement un coup monté, avança M. Gerrlings. Les escrocs ont inventé toutes sortes de techniques pour voler les gens qui arrivent avec les bateaux. Je suis certain qu'ils étaient de mèche, le voleur, le policier et M. Van Hout. Il est plus que probable qu'ils ne savaient pas ce que contenait le panier. Ils se sont emparés de ce qui était à leur portée. M. Van Hout a fait semblant de vous venir en aide pour vous vendre de faux billets...

Pierre eut envie d'intervenir et de rappeler à son père qu'il avait essayé de le prévenir. Mais le regard tragique de Papa l'en dissuada. Papa triait les papiers dans un sens puis dans l'autre. Il passa les mains dans ses cheveux, désespéré :

— C'était tout l'argent dont nous disposions pour le voyage, murmura-t-il.

Neil et Élizabeth ne jouaient plus. Le tricot de Maman reposait sur ses genoux, sous ses doigts immobiles.

Pierre frissonna. Qu'allait-il leur arriver maintenant? S'ils ne pouvaient pas continuer leur route, seraient-ils obligés de retourner en Zeelande ?

— Nous avons encore l'argent mis de côté pour nos besoins dans le Michigan, dit Maman de sa voix douce. On peut l'utiliser pour payer notre voyage sur le Canal Érié et les Grands Lacs...

— Et après ? Papa semblait vraiment désespéré. On ne pourra pas nettoyer le terrain sans haches, ni planter sans semences, et si nous ne pouvons pas construire une maison ni récolter quoi que ce soit, on ne pourra pas passer l'hiver!

Devant le visage de Papa, Pierre oublia son désir de se vanter d'avoir eu raison. Avaient-ils abandonné leur maison, leur ferme pour rien ? Étaient-ils venus si loin pour mourir de faim ?

— Il y a Willem, Papa, laissa-t-il échapper. Il a travaillé tout l'hiver pour cet Américain, M. Carter, tu te souviens ? Il aura sa paye, alors on pourra acheter de la nourriture et des outils avec... Il ne savait pas pourquoi il encourageait ainsi son père. D'ailleurs, Willem se trouvait-il toujours dans le Michigan ? Une chose était sûre, il ne pouvait pas supporter l'expression du visage de Papa...

Neil se leva brusquement et repoussa sa chaise, renversant tous les pions.

— S'il le faut, on peut travailler pour gagner de l'argent, Papa! Willem et moi nous sommes costauds, le rassura-t-il. Il jeta un coup d'œil à Pierre comme pour dire que lui aussi en serait capable. Et revenant à son père il lui rappela que Willem avait écrit qu'il y avait toujours du travail pour les costauds. Ils se débrouilleraient !

On n'entendait plus que le crépitement du feu. La mâchoire serrée Papa se leva, ramassa tous les papiers inutiles, en fit une boule et la jeta dans le feu de la cheminée. Il se redressa :

- D'accord, déclara-t-il. On part pour le Michigan dès que possible.

— Hourra! Neil tapa Pierre dans le dos. Élizabeth étreignit Maman et Papa se rassit, l'air décidé tandis qu'il discutait des préparatifs avec l'aubergiste.

Pierre poussa un soupir de soulagement. Il était heureux de constater que Papa avait repris le dessus mais la peur était tapie au fond de lui. Une fois au Michigan il n'y aurait plus d'argent. Auraient-ils le temps de construire une maison avant l'hiver ? Et si rien ne poussait dans les bois ? Depuis leur départ ils avaient entendu tant de récits concernant les problèmes de la Colonie du Michigan, leur manque de nourriture et les maladies, le froid, la neige...

« Je t'en prie, Seigneur, supplia-t-il, aide-nous à nous rendre au Michigan sans encombre et à trouver un endroit où habiter avant l'hiver. » Il s'accroupit devant Pâtre et contempla les flammes sans bouger. Ils avaient atteint le point de non-retour. Comme son rêve de retourner en Zeelande, les étincelles s'élançaient vers le ciel pour disparaître dans la nuit noire de la cheminée.

— ^^^n pont tout devant ! cria le matelot. Tout le monde descend !

Dédaignant les échelles, Pierre et Élizabeth sautèrent du toit à l'avant du chaland. Trois enfants s'y trouvaient déjà. Les adultes préféraient rester dans la cabine plutôt que de se serrer sur ce pont minuscule.

— Je viens de la voir, souffla Pierre à sa sœur. La petite fille du bateau. Elle se cache sur le toit.

Le matin où ils avaient quitté Troy, il l'avait revue sur le chaland qui se rendait à Buffalo. Elle avait d'abord suivi une famille hollandaise avec de nombreux enfants mais par la suite elle les avait quittés. Elle portait un gros sac de voyage vert.

Chaque fois que Pierre l'apercevait elle semblait se cacher. À la tombée de la nuit, lorsque tout le monde s'entassait dans la cabine il ne la voyait jamais. Elle devait être derrière le rideau, pour s'occuper des jeunes enfants dans le quartier réservé aux femmes.

Pierre regardait Neil et les grands garçons. Suspendus par les mains au-dessus du bastingage, ils se balançaient pour poser les pieds sur la barre qui entourait la cabine, au-dessus du niveau de l'eau. D'autres restaient couchés à plat ventre parmi les tonneaux et les malles arrimés sur le toit de la cabine jusqu'à ce que le chaland soit passé sous le pont.

Le Canal Érié était large et bordé de fermes et de forêts. Le soleil de mai était chaud. Sur le chemin de halage les sabots des chevaux résonnaient comme des tambours.

Cinq jours auparavant ils avaient pris la diligence d'Albany à Troy. Là, ils avaient embarqué avec d'autres immigrants. Le quai fourmillait d'hommes qui vendaient des billets. Papa avait repris son rôle de chef de famille et déjà pris leurs billets à Buffalo, sur les conseils de M. Geerlings. Ils étaient valables pour la traversée des Grands Lacs.

Le chaland se dirigeait lentement vers l'ouest. Ils avaient traversé une immense vallée bordée de collines. Fasciné, Pierre avait regardé le chaland franchir les écluses de la Rivière Mohawk. De nombreux petits ponts enjambaient le canal qui traversait parfois le champ d'un fermier, des villes et des villages.

Un jour, ils traversèrent un petit village qui s'appelait Amsterdam. Pierre avait espéré voir des gens portant le costume hollandais et il les saluait d'un « goede morgen ». Ils lui rendaient son salut mais habillés comme les Américains, ils répondaient en anglais.

— Ils ont oublié leurs racines, avait expliqué Maman, en les regardant tristement. Beaucoup de gens ont quitté le vieux pays il y a plus de deux cents ans. Je pense que nous aussi nous changerons. Pierre avait remarqué quelle était restée appuyée au bastingage sans rien dire, longtemps après que le village d'Amsterdam eut disparu à ses yeux.

Pierre salua un garçon qui se penchait sur le parapet du pont et regardait en riant les enfants qui passaient en dessous. Un chien qui ressemblait à Sep se dressa sur ses pattes et se mit à aboyer de toutes ses forces. Dès que le bateau eut dépassé le pont, Pierre remonta pour chercher la petite fille.

- Viens, cria-t-il à l'intention d'Élizabeth. Je sais où elle se cache. On va lui parler.

Pierre la conduisit dans le labyrinthe de caisses et de tonneaux jusqu'à ce qu'ils la trouvent.

Elle était adossée à une malle et avait fermé les yeux.

— C'est bizarre, murmura Pierre à sa sœur. Elle porte toujours son sac de voyage.

— Les petits fouillent peut-être dans ses affaires, quand elle le laisse en bas, suggéra-t-elle.

En s'approchant de la petite fille, Pierre vit que les ailes de sa coiffe pendaient lamentablement et que sa robe, toute tachée, était déchirée sur le côté. Depuis quelque temps leurs propres vêtements portaient les marques de leur long voyage de plusieurs semaines, mais cette petite fille donnait l'impression que personne ne s'occupait d'elle. Ses genoux étaient repliés contre sa poitrine et de petites mèches échappées de sa coiffe, entourait son petit visage.

— Je m'appelle Pierre Dekker, dit-il en se laissant tomber à côté d'elle. Voici ma sœur Élizabeth. Je t'ai vue sur le bateau il y a quelques semaines, tu te rappelles ? Il n'osa mentionner l'ensevelissement car il se souvenait de la façon agressive dont elle l'avait repoussé. Mais maintenant elle donnait l'impression de n'avoir même pas la force de faire tomber un bébé.

- Comment t'appelles-tu? lui demanda Élizabeth.

La petite fille entoura ses genoux de ses bras en les serrant très fort, comme pour se faire encore plus petite.

— Anne De Jong, murmura-t-elle si bas que Pierre eut du mal à l'entendre.

— Nous venons de Zeelande, l'informa Élizabeth. Tu viens de quelle province ?

— Du sud de la Hollande, répondit-elle.

— Pourquoi es-tu ici toute seule ? demanda Pierre qui mourait d'envie d'en savoir plus. Quelle famille t'a recueillie?

Il se rappelait que Maman avait dit que la fillette était seule à la mort de sa mère. Comment était-elle arrivée jusque-là toute seule ? Avant qu'Anne ne réponde, son estomac gargouilla et elle se pencha en avant comme si elle avait mal.

-Tu as faim ? demanda Élizabeth en ouvrant de grands yeux étonnés.

- Il ne me reste plus rien, murmura Anne.

— Mais la nourriture est incluse dans le prix du billet! l'assura Pierre. Elle n'était certes pas aussi bonne que celle que Maman avait emballée dans leur panier à Albany mais c'était copieux. Anne n'aurait pas dû avoir faim...

— Je sais, répondit-elle, mais si je descends quelqu'un me remarquera...

Que voulait-elle dire ? Avant que Pierre ait pu poser la question Élizabeth lui fit un signe de la tête.

— Va demander des sandwichs à Maman. Vite, ordonna-t-elle. Et apporte aussi quelque chose à boire.

Pierre se leva sans un mot et descendit en courant. Maman était assise sur un banc, bavardant gaiement avec d'autres femmes. Ses aiguilles à tricoter brillaient dans la lumière qui rentrait à flots par la fenêtre.

— Maman, on peut avoir du pain et du fromage ? demanda-t-il.

— S'il te plaît! corrigea-t-elle automatiquement, mais elle ouvrit de suite le grand panier.

Je suis contente de te voir si heureux et que tu aies retrouvé de l'appétit. Elle sourit et sortit deux gros sandwichs au fromage.

— On peut en avoir un autre au jambon, s'il te plaît ? plaida-t-il en essayant de paraître affamé.

- D'accord, mais veille à le partager, lui rappela-t-elle.

— Oui, Maman. Merci.

Il saisit en passant une timbale de fer blanc et la remplit au tonneau placé sur le pont avant de remonter avec précaution. Pierre et Élizabeth se partagèrent un des sandwichs au fromage tandis qu'Anne mangeait les autres. Après avoir avalé une longue rasade d'eau fraîche elle étendit les jambes, s'appuya contre le sac de voyage et baissa la tête.

— Merci, dit-elle en fermant les yeux.

Elle dormait déjà. Élizabeth tira sur la manche de Pierre en lui faisant signe de reculer.

— Surveillons-la pendant quelque temps. Il y a là quelque chose de bizarre. Pourquoi ne veut-elle rien nous dire ?

Accroupis derrière les caisses et les malles ils restèrent là le reste de la journée. Elle dormit presque tout l'après-midi. Puis des femmes montèrent se promener sur le pont en bavardant et leurs voix aiguës la réveillèrent brutalement. Elle se recroquevilla pour se faire toute petite et posa la tête sur le sac vert.

— Il n'y a pas de doute, elle se cache ! murmura Élizabeth. Pourquoi ?

Pierre sortit de derrière une caisse de poulets qui piaillaient.

— J'en sais rien, mais je commence à en avoir marre, dit-il. Je vais demander à Maman si je peux quitter le bateau et marcher avec le conducteur des chevaux. Je remonterai au prochain pont.

- D'accord, répondit Élizabeth en sortant sa broderie de sa poche. Je vais rester ici et voir ce qu'Anne va faire.

Elle déroula le tissu et chercha son aiguille.

Au souper, après sa longue marche et seulement une moitié de sandwich à midi, Pierre mangea deux fois plus qu'à l'accoutumée.

— À ce train-là, tu vas vite reprendre des forces, se réjouit Maman. Elle aussi avait retrouvé des couleurs et ses cheveux brillaient sous la lampe. Neil éclata de rire.

— Pierre ne sera jamais fort, taquina-t-il en lançant une bourrade à son frère qui voulut la lui rendre mais Neil l'esquiva.

— Les garçons !

La voix sévère de Papa mit fin à leur escarmouche et Pierre alla s'asseoir à côté de sa sœur.

— Anne est avec quelle famille ? demanda-t-il en parcourant la cabine des yeux. Il y a moins de cent passagers sur ce chaland et il lui sera difficile de se cacher longtemps...

Les femmes rangeaient les restes du repas tandis que les hommes sortaient leur pipe pour aller fumer sur le pont. Les mamans couchaient les tout petits et les fillettes derrière le rideau, à l'autre bout de la cabine. Anne n'était nulle part.

— Je ne l'ai pas vue descendre, répondit Élizabeth. Quand je suis descendue elle se cachait toujours dans un coin derrière des caisses. Je n'ai pas quitté la porte des yeux toute la soirée. Elle doit toujours être sur le pont.

— Il doit faire froid là-haut. Pierre se leva d'un bond et s'exclama :

— Et elle n'a pas soupé ! La voix de Papa les interrompit :

— Élizabeth, c'est l'heure de te rendre dans le quartier des femmes. Lui-même était en train d'aider les autres hommes à sortir des coffres les étroites couchettes, rangées le long des murs. Ils les superposaient en les fixant à des crochets à l'intérieur de la cabine.

Élizabeth hésita un instant.

- Je vais vérifier le quartier des femmes avec soin, murmura-t-elle à Pierre et elle suivit Maman qui s'y rendait. On se retrouvera de bonne heure demain avant le petit déjeuner, au cas où elle serait encore là-haut. On doit l'aider!

— C'est l'heure de te coucher, Pierre, lui signifia Papa.

- Oui, Papa.

Il avala sa salive avec difficulté. Il pensait à Anne toute seule dans le froid. Oserait-il parler d'elle à Papa ? Serait-il prêt à lui venir en aide après tous ses soucis d'argent, aggravés par le fait que Willem n'avait plus écrit ? Peut-être qu'Anne ne souhaitait pas être secourue. Il se dirigea vers sa couchette en se demandant si elle était toujours sur le toit et si elle avait une couverture.^.

lendemain matin, lorsque Pierre se glissa hors de sa couchette, seuls quelques passagers commençaient à se réveiller. Il faisait à peine jour mais Élizabeth était déjà sur le pont, enveloppée dans son châle.

— Elle ne peut être qu'ici, murmura-t-elle. Je ne l'ai vue nulle part dans le quartier des femmes hier soir. Elle était sur la gauche derrière les caisses. Ne fais pas de bruit, il ne faut pas lui faire peur.

Ils contournèrent une grande caisse et découvrirent Anne tremblant de froid sous une mince couverture. Élizabeth saisit son châle et lui couvrit les épaules.

- Je t'ai gardé du pain et du beurre de hier soir, dit-elle - Pierre regretta de ne pas avoir pensé à elle, alors qu'il s'empiffrait au souper! Élizabeth pensait toujours aux autres!

Il s'assit à côté d'Anne et laissa sa sœur prendre la situation en mains.

— Pourquoi es-tu ici toute seule? Où est la famille avec qui tu étais ? s'enquit-elle.

Anne ne répondit pas. Penchée sur son sandwich, elle en arrachait d'énormes bouchées comme un petit animal affamé. Son visage était pâle et émacié, avec de petites taches de rousseur sur le nez. Des traînées sales maculaient ses joues comme si elle avait essuyé des larmes toute la nuit. Elle les regarda par-

dessous ses épais cils blonds. Ses yeux bleus allaient de Pierre à Élizabeth avant quelle ne se décide enfin à répondre.

— Je vais dans le Michigan, pour retrouver mon père, murmura-t-elle enfin.

— C'est là où nous allons aussi ! interrompit Pierre. La famille avec laquelle tu es montée sur le bateau y va aussi ?

- Je ne suis pas avec cette famille, dit Anne. Je ne suis avec personne. Son visage se contracta comme si elle s'efforçait de ne pas pleurer. Je les ai suivis, quand on a embarqué, pour que personne ne s'aperçoive que j'étais seule. On m'aurait renvoyée en Hollande.

Elle poussa un profond soupir.

— Maman est morte, ajouta-t-elle tout bas. On l'a ensevelie dans l'océan.

— Je m'en souviens, dit Pierre. Cette lugubre matinée sur le pont lui revint à l'esprit : ses jambes flageolantes, le bras solide de Papa, le groupe d'hommes silencieux qui entourait le paquet posé sur le pont, la voix forte du pasteur récitant « L'Éternel est mon berger, je ne manquerai de rien ».

Pierre se pencha vers elle et lui tapota timidement la main. Élizabeth lui tendit un mouchoir et attendit quelle se soit mouchée.

- Comment es-tu venue jusqu'ici ? lui demanda-t-elle. Pourquoi n'as-tu pas été renvoyée en Hollande en arrivant à New York ? Anne renifla.

— C'est ce qu'ils voulaient faire mais une femme a dit quelle veillerait à ce que j'arrive à Grand Haven. C'est là qu'habite mon père.

Pierre se souvint que c'était à Grand Haven qu'ils devaient quitter le chaland pour se rendre à la Colonie Hollandaise. Il se demanda si Anne ne pourrait pas continuer son voyage avec eux. Est-ce que Papa pourrait faire quelque chose ? Avaient-ils les moyens de venir en aide à une étrangère ?

— Cette femme de New York a menti, poursuivit Anne. Elle

a dit quelle allait à Grand Haven mais ce n était pas vrai. En arrivant à Albany elle voulait que je reste avec elle pour m'occuper de ses enfants. Alors je me suis sauvée. Elle s'essuya à nouveau les yeux. Il faut que je retrouve Papa. Je n'ai plus que lui !

- Tu as quel âge ? lui demanda Élizabeth.

- Dix ans.

« Plus jeune que moi, pensa Pierre, *et pourtant assez courageuse pour se sauver toute seule dans un pays étran-ger! Son père doit être exceptionnel pour lui donner tant de courage. »*

Il se demanda s'il aurait fait comme elle pour retrouver son propre père...

— Comment tu as pu payer ton billet ? voulut-il savoir.

— Maman avait de l'argent caché autour de la taille, dans une ceinture sous ses vêtements. Elle me l'a donné avant de mourir et m'a fait promettre de retrouver Papa. J'ai pris un billet pour Albany en prétendant qu'un adulte m'avait envoyée l'acheter. J'ai assez d'argent pour le voyage de Buffalo à Grand Haven et je peux payer la nourriture que vous m'avez donnée.

— Non, l'interrompit Élizabeth, en posant la main sur celle d'Anne. Nous avons bien de quoi manger. Mais il faut que nous en parlions avec Maman et Papa. Tu ne peux plus rester sur le toit, tu vas tomber malade...

Elle se leva, entraînant Anne par la main.

— Tu auras besoin qu'on t'aide à prendre ton billet à Buffalo pour t'embarquer sur le vapeur, ajouta-t-elle. Papa t'aidera.

Pierre observait les deux fillettes. Anne fixa longuement le visage d'Élizabeth et hocha la tête. Il ramassa alors le sac vert, le mit sur son épaule et suivit les fillettes qui se dirigeaient vers l'entrepont.

Papa et Maman étaient assis à l'une des longues tables.

- Maman, voici Anne De Jong, dit-elle en poussant celle-ci devant elle.

Papa leva les yeux de la Bible qu'il était en train de lire.

- C'est sa maman qui est morte sur le bateau, tu te souviens? Elle est toute seule maintenant.

- Elle veut aller dans le Michigan, ajouta Pierre dont la voix trahissait l'émotion. À Grand Haven où habite son père.

Papa ferma brusquement sa Bible. Il avait l'air abasourdi.

- Comment es-tu arrivée ici, fillette ? lui demanda-t-il.

Anne éclata en sanglots. Maman se pencha en avant pour la serrer dans ses bras.

— Tout va bien, Anne, la rassura-t-elle. Tu es en sécurité maintenant.

- Dites-moi ce qui s'est passé, s'enquit Papa qui écouta Élizabeth et Pierre lui raconter l'histoire d'Anne.

- Il faut qu'on l'aide, Papa, ajouta Pierre à la fin de leur récit. Il essuya ses mains moites sur son pantalon. On ne peut pas la confier à des étrangers.

— Nous allons l'aider, bien entendu, le rassura Papa. Pensiez-vous que nous ne le ferions pas? ajouta-t-il en fronçant les sourcils à l'intention de Pierre. La Bible ne nous enseigne-t-elle pas à secourir les malheureux? On vous a toujours appris cela!

- Oui, Papa.

Pierre eut honte d'avoir douté de lui. Lors des événements qui avaient secoué les Pays-Bas, Papa était toujours venu en aide aux autres. Une fois, Willem lui avait dit que Papa et Maman, plus fortunés que d'autres personnes, avaient souvent payé les cautions en faveur de personnes jetées en prison pour avoir tenu des cultes en dehors de l'église d'État. Et lorsque les récoltes avaient été mauvaises, ils s'étaient toujours débrouillés pour que des voisins, plus pauvres qu'eux, aient de quoi manger. Il redressa les épaules et regarda Papa droit dans les yeux :

- Je regrette, Papa.

Même si son père ne savait pas pourquoi, il s'excusait. Il se sentit mieux.

Papa sourit et se leva. Anne, toujours dans les bras de Maman, semblait toute petite à côté de lui.

— Tu es entre de bonnes mains maintenant, Anne, la rassura-t-il. Tu as bien fait de faire confiance à mes enfants. Il prit le menton d'Anne dans sa grande main et l'observa. Pierre vit la peur et la tension quitter le visage de la petite fille. Il soupira d'aise.

— Va vite chercher la brosse à cheveux, dit Maman à Élizabeth, et de l'eau pour quelle puisse faire un brin de toilette.

Elle enleva la coiffe sale et demanda à Anne si elle avait des vêtements propres. Celle-ci acquiesça et Pierre lui tendit son sac. Élizabeth revint tandis que Papa feuilletait sa Bible et se mit à lire à haute voix :

« Aime le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même. » Il se passa la main dans les cheveux et se racla la gorge :

— Pierre et Élizabeth, je suis fier et heureux que vous ayez mis ce verset en pratique aujourd'hui, conclut-il en fermant la j Bible.

Les joues de Pierre rougirent de plaisir. Tandis que Maman coiffait Anne et lui refaisait ses tresses, il se roula en boule sur l'un des coffres à bagages. *« La plus belle chose qui nous soit arrivée depuis notre départ de Zeelande,* pensa-t-il, *est bien celle d'être venus en aide à Anne... >^*

le vois ! Je vois Grand Haven ! hurla Pierre tout exciterdebout sur le pont avec Élizabeth et Anne et une foule de passagers qui parlaient tous à la fois. Vers l'est, le jour se levait, pâle lueur s'étirant au-dessus des arbres sombres. C'était leur dernier arrêt avant de s'embarquer sur une péniche qui les conduirait vers le sud, en longeant la côte du lac Michigan jusqu'au lac Noir et la Colonie Hollandaise.

Personne n'avait dormi cette nuit-là et tous étaient debout depuis l'aube. Qu'ils soient hollandais, allemands ou américains, pour tous le Michigan serait leur nouveau foyer. Certains resteraient à Grand Haven, d'autres remonteraient la Rivière Grand jusqu'à Grand Rapids.

Derrière Pierre quelqu'un récitait le *Notre Père* et quelques personnes se joignirent à lui. Alors qu'ils regardaient la côte se rapprocher, le soleil parut au-dessus des arbres et ses premiers rayons passèrent au-dessus de leur tête comme s'il les bénissait. Pierre fit monter une prière de reconnaissance vers Dieu qui les avait protégés jusque-là. X

Il aperçut devant eux un petit port dominé par de hautes falaises. Des dunes boisées s'étendaient à perte de vue, au nord comme au sud. Ses yeux ne quittaient pas la côte. Il cherchait à apercevoir Willem dans la foule qui attendait le vapeur. Papa avait écrit au père d'Anne et à Willem de Buffalo, espérant que l'un d'entre eux au moins les attendrait.

Silencieuse et tendue, Anne se tenait à côté de Pierre, scrutant la foule, les mains accrochées au bastingage. Pierre repensait à tout ce qu'ils avaient vécu, les immenses écluses du Canal Érié pour franchir la montagne, les longues journées durant lesquelles ils avaient tenté d'améliorer leur anglais avec les enfants américains qui se dirigeaient aussi vers l'ouest, le bruit et l'effervescence des grandes villes comme Buffalo et Détroit...

L'ordre de débarquer tardait à venir. Ni Willem ni M. De Jong n'étaient là. Ils montèrent leurs bagages jusqu'à une auberge délabrée. Après le petit déjeuner, Neil disparut pour chercher Willem. Papa regarda les plus jeunes.

— Allez-y aussi, dit-il. J'ai à faire.

- On va essayer de trouver le père d'Anne, déclara Pierre. Il sortit dans la rue en courant, suivi des deux filles et ils remontèrent la rue poussiéreuse jusqu'au coin suivant.

- Dépêchez-vous, cria-t-il. Il y a tant de choses à voir!

Comparée à Buffalo et à Détroit, Grand Haven était une petite ville mais la rue principale grouillait de monde. Des hommes discutaient en criant à tous les coins de rues, des femmes entraient dans un magasin et en ressortaient leur panier plein à ras bord, des enfants jouaient à chat perché, se faufilant entre les bœufs et leurs abreuvoirs...

Le tintement d'un marteau leur parvenait d'une forge. La poussière soulevée par Pierre en courant lui chatouilla le nez, le faisant éternuer. Il sauta sur l'une des souches, tout ce qui restait des arbres abattus pour laisser place à des magasins et à des maisons. Des arbres encore debout enserraient les bâtiments, projetant leur ombre jusque dans la rue.

À côté de la forge, la façade ajoutée au rez-de-chaussée d'un magasin, dépassait toutes les boutiques.

— Entrons, dit Pierre en sautant de la souche pour regarder par la fenêtre. C'est plein d'affaires. Peut-être quelqu'un là-dedans sait où se trouve le père d'Anne !

— On n'a pas d'argent ! protesta Élizabeth en essayant de le retenir par le bras.

Pierre se dégagea et entra sans se laisser démonter, déclenchant ainsi le tintement d'une clochette. Il suivit les allées bordées de fûts de biscuits et de farine. Une odeur de harengs qui flottait dans l'air lui rappela la maison. Sur les étagères, des rouleaux de tissu, des caisses de savon, des lanternes, des haches et des marteaux étaient empilés. Des gens bavardaient dans les allées étroites entre les caisses et les tonneaux et Pierre se rendit compte qu'il comprenait presque tout.

Derrière le comptoir, un homme, le plus grand qu'il ait jamais vu, était en train de verser un liquide noir dans une timbale.

— Je m'appelle Payne, dit-il en voyant que Pierre le dévisageait. On m'appelle La Girafe. Tu veux goûter? ajouta-t-il en lui tendant la tasse.

— Oui, répondit Pierre en ayant soin de ne pas répondre en hollandais. Il prit une gorgée du liquide foncé. C'était à la fois fort et sucré.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il toujours en anglais.

— De la bière végétale, répondit M. Payne.

— Merci.

Pierre vida la tasse et respira profondément. Il choisit avec soin les mots qu'il avait appris sur le chaland.

— Nous trouvons M. De Jong, finit-il par dire. Il s'arrêta et se corrigea : M. Hendrick de Jong. Il habite ici.

II se retourna pour montrer du doigt Élizabeth et Anne restées sur le pas de la porte.

- Trouver le père d'Anne.

M. Payne se dirigea vers la porte. Les fillettes redescendirent à reculons dans la rue. M. Payne regarda Anne longuement puis revint vers Pierre.

— M. De Jong est parti chercher du travail dans le Sud, l'informa-t-il en fronçant les sourcils. Je ne comprends pas

pourquoi il est parti, surtout s'il savait que sa famille devait le rejoindre ici. M. Payne donnait l'impression d'avoir une assez piètre opinion du père d'Anne.

Pierre lui expliqua que la mère d'Anne était morte sur le bateau et qu'ils avaient écrit. Il ajouta :

- Peut-être est-il parti avant de recevoir la lettre.

- Ça se peut. M. Payne sortit un carton de dessous le comptoir pour faire un écriteau, au cas où quelqu'un saurait où il était parti. Il écrivit en gros caractères et plaça le carton dans la vitrine pour les passants.

— Ainsi quelqu'un pourra lui dire que sa fille est ici. Ça ira? ajouta-t-il en lui tendant la main.

- C'est parfait, merci, répondit Pierre en lui serrant la main à son tour.

Il quitta le magasin, la tête haute et le dos bien droit. M. Payne lui avait parlé d'homme à homme; il n'était plus un enfant ; il venait de tenir sa première longue conversation en anglais dans un pays étranger !

Élizabeth et Anne, debout sur les marches, examinaient l'écriteau dans la vitrine.

— Pourquoi est-ce qu'il y a le nom de mon père ? demanda Anne. Tu l'as trouvé ?

— Non, mais ne t'en fais pas ! se dépêcha d'ajouter Pierre en voyant les lèvres d'Anne tremblotantes. Ton papa est parti vers le Sud. L'écriteau demande à ceux qui savent où il est de contacter M. Payne.

-Tu peux venir avec nous à la Colonie Hollandaise, la rassura Elizabeth.^

Pierre sauta des marches.

— Sans problème, ajouta-t-il. Peut-être, à notre arrivée là-bas, ton père y sera déjà. Et Willem aussi !

Tout irait bien, il en était sûr!

Élizabeth salua M. Payne de la main à travers la vitre.

— Peut-être. Rentrons, dit-elle. Elle redescendit la rue poussiéreuse en traînant les pieds. Ils passèrent la matinée à explorer la ville avant de retourner à l'auberge.

Neil était assis sur un banc dans la pièce de devant. Pierre était sur le point de demander ce qu'il y avait à manger quand son frère lui fit signe de se taire. Papa était assis à la table, la tête dans les mains.

Le cœur de Pierre fit un bond dans sa poitrine. Que s'était-il encore passé ? *y*

Pierre et les deux filles se glissèrent en silence sur le banc à côté de Neil.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura Pierre.

— Papa vient de parler avec une famille de la Colonie Hollandaise, répondit Neil. Ils repartent. Ils disent que presque toute la colonie est malade.

- Ils connaissent Willem ? s'enquit Pierre.

— Ils pensent avoir rencontré quelqu'un du nom de Willem Dekker. Ils l'ont vu sortir de la forêt titubant de fièvre et ne savent pas ce qu'il est devenu...

— Alors on doit partir tout de suite, dit Élizabeth en se levant brusquement. Il faut qu'on le trouve !

Pierre lui saisit le bras :

— On ne peut pas. Le propriétaire de la péniche qui se rend à la Colonie ne nous prendra pas tant qu'on n'aura pas payé. Et Papa a dépensé tout notre argent pour arriver jusqu'ici. Sans Willem on est coincés !

— Il faut que je trouve mon papa, dit Anne en suffoquant. Il est parti vers le sud.

Papa passa ses mains sur son visage :

— On veillera à ce que quelqu'un prenne soin de toi, Anne. On trouvera une famille avec qui tu pourras rester jusqu'à ce qu'on retrouve ton père.

— Non ! s'écria Pierre. *Anne doit rester avec nous!se* disait-il. *Comment Papa pouvait-il être aussi cruel ? Mais sans argent on riavait pas de quoi manger, pas de quoi cultiver la terre, aucun moyen de retrouver Willem, ni de garder Anne.. fi*

— Maman est au courant ? voulut-il savoir. Niel hocha la tête :

— Elle est en haut.

- Peut-être ai-je eu tort de venir ici, avoua soudain Papa. Son visage s'assombrit. Des rides profondes creusaient ses joues jusque dans sa barbe.

- Au moins en Zeelande on avait un toit et de quoi manger...

Pierre bouscula Élizabeth et Anne pour sortir. Il fallait qu'il trouve Maman. En haut de l'escalier il frappa à la porte de sa chambre.

— Entre, cria Maman.

Lorsqu'il ouvrit la porte, il trouva Maman assise sur une chaise basse sous la fenêtre. Devant elle, sur la table, se trouvaient les bijoux en or que les femmes portent sur leur coiffe le dimanche et les jours de fête. Ils brillaient dans le soleil qui rentrait par la fenêtre ouverte. Deux de ces ornements étaient de longs fils en or en forme de spirales d'environ six centimètres. À une extrémité le fil se terminait en pointes que Maman enfonçait de chaque côté de sa coiffe. Et derrière, d'autres longues épingles se terminaient par deux boules en or.

Maman prit une des épingles et la fit tourner dans le soleil.

- C'est ma grand-mère qui me les a données. Elle les tenait de sa mère. Les femmes de notre famille les portent depuis des générations.

Elle prit la main de Pierre dans la sienne en montrant du doigt la rue poussiéreuse que l'on apercevait de la fenêtre.

— Mais où pourrais-je les porter dans ce désert? lui demanda-t-elle. Elle les caressa du doigt en ajoutant : Elles ne servent à

rien ici. On a besoin de bœufs, d'outils et de semences, pas de bijoux...

— C'est de l'or ? demanda Pierre.

— Oui. Elles ont beaucoup de valeur. Je les vendrais si je le pouvais mais ton père ne le permettra jamais.

Sa main se serra sur le petit bijou qu'elle reposa immédiatement. Et Pierre vit une goutte de sang à l'endroit où l'épingle avait pénétré dans sa paume.

— Si seulement j'avais appris l'anglais à bord des bateaux, je les vendrais avant que ton père n'en sache rien, dit-elle, en essuyant le sang sur sa paume. Et je ne sais même pas à qui les vendre.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Je connais quelqu'un qui peut nous aider, dit Pierre d'une voix étranglée par l'émotion. Et je pourrai parler en anglais à ta place.

Il lui raconta la rencontre avec M. Payne qui lui avait fait goûter de la bière végétale. Pierre lui avait parlé en anglais et cet homme avait fait l'écriteau pour Anne.

— Je suis sûr qu'on peut lui faire confiance, Maman, affirma-t-il. Il n'est pas du tout comme M. Van Hout. Mais que va dire Papa ? Il sera fâchée

Pierre n'avait encore jamais rien fait à son insu et il était certain qu'il pouvait en dire autant de sa mère.

-J'ai toujours fait confiance à ton père en tout, dit Maman. Mais il est fier. L'or est à moi et il ne voudra pas le prendre ; mais Grand-maman, elle, comprendrait. Notre survie est plus importante que nos trésors de famille.

Elle serra très fort la main de Pierre, se leva brusquement et enveloppa ses bijoux.

- Allons-y, dit-elle en prenant son châle et en enfilant ses chaussures. Allons-y avant que ton père ne monte.

Une heure plus tard, Pierre franchissait la porte de l'auberge derrière Maman. On n'entendait que le bruit de ses sabots sur

le plancher tandis quelle se dirigeait vers Papa pour déposer devant lui des papiers et des pièces.

Papa la regarda intensément sans comprendre. Il prit les papiers, fronça les sourcils en disant :

— C'est en anglais ! Comment... ? Incrédule, Papa regardait Maman.

— J'ai vendu les bijoux de ma coiffe, expliqua-t-elle. Elle leva la main lorsque Papa fit mine de se lever.

— Assieds-toi, Jan. Je n'avais aucune raison de les garder. Vous aviez même oublié que je les avais emportés. Depuis notre départ j'ai parlé à de nombreuses femmes sur les bateaux et la plupart d'entre elles ont vendu les leur avant de partir.

Maman leva les bras et redressa sa coiffe en l'enfonçant résolument jusqu'aux oreilles.

- Pierre m'a aidée à les vendre, continua-t-elle en posant sa main sur l'épaule de son fils. Il m'a présentée à M. Payne et a parlé en anglais. Tu sais que les haches, les bœufs et la farine sont des nécessités alors qu'on peut très bien se passer de bijoux. Et si nous avons besoin de plus d'argent nous avons encore le sucrier de ma mère.

- Non, répliqua Papa en repoussant sa chaise et en se levant. Tu ne le vendras pas ; il appartenait à tes parents et tu auras besoin de quelque chose qui te rappelle ta maison.

Il regardait Maman et Pierre tour à tour comme s'ils étaient devenus des étrangers. A

- On le vendra s'il le faut, insista Maman d'une voix décidée. La maison, c'est ici maintenant.

Assise en face de Papa elle le regardait sereinement. Personne n'osait faire un geste.

Pierre retenait sa respiration. Tout était à l'envers dans ce nouveau monde. Sa mère si douce, qui n'élevait jamais la voix, avait pris les choses en main. Papa prit la lettre de crédit du magasin puis la reposa. Se passant la main sur les yeux il se leva pour rejoindre Maman dont il caressa l'épaule :

— Tu as raison, Maatje, finit-il par admettre. Ici c'est un monde différent. Merci. Merci à tous les deux.

Il redressa les épaules.

- Demain nous irons acheter les provisions et nous partirons dès que possible. Après un moment d'hésitation il se tourna à nouveau vers elle en disant :

— Il vaut mieux que tu viennes au magasin avec nous. Il y aura probablement des choses dont tu auras besoin et auxquelles nous ne pensons pas.

Maman hocha la tête puis regarda le reste de la famille.

- Allez faire un brin de toilette, leur conseilla-t-elle. C'est presque l'heure du souper.

Pierre poussa un soupir de soulagement et sortit avec Neil dans la cour pour se passer de l'eau sur le visage et se laver les mains. C'était bien un autre monde, une nouvelle façon de faire les choses. Papa laissait à d'autres le soin de prendre des décisions. Maman prenait de l'autorité dans des domaines où elle ne se serait jamais permis d'intervenir en Zeelande.

Pierre se débarbouilla sommairement avec l'eau du seau. Qu'en serait-il de son rêve de posséder un jour une cabane au bord du lac, de courir le long de la côte, d'y pêcher, de peindre de beaux tableaux ? Devrait-il changer de mentalité, lui aussi? /K

Il retourna à l'auberge et se mit à table avec sa famille. Il commençait à dire quelque chose à Anne mais il s'arrêta soudain quand il vit quelle faisait faire le tour de son assiette à ses haricots, la tête baissée.

- Papa, demanda-t-il. Qu'est-ce qui va se passer pour Anne?

Il leur parla alors de l'affiche que M. Payne avait mise dans sa vitrine. Papa hocha la tête :

— On va demander à tout le monde ici si quelqu'un peut nous dire où il est allé. Anne viendra avec nous. On écrira à toutes les villes de la région, demandant à tous de le chercher.

Il regarda Anne.

- Quelqu'un le trouvera. Maintenant qu'on a l'argent pour acheter des provisions et des outils tu peux rester avec nous jusqu'à ce qu'on le retrouve.

Anne hocha la tête, les yeux brillants de larmes. Pierre sourit à l'idée qu'ils resteraient tous ensemble. Ils trouveraient Willem et le père d'Anne reviendrait. Il achèterait des terres à côté des Dekker et ils resteraient voisins et amis. Il ne dit pas non à la généreuse portion de pommes de terre que lui servit Maman et prit sa fourchette. Il était impatient d'arriver à leur nouvelle maison.

^Zme semaine plus tard Pierre était enfoncé dans une boue si épaisse qu'on ne voyait plus ses sabots. Tout autour de lui quelques Néerlandais, embarqués avec eux à Grand Haven, étaient serrés les uns contre les autres. Papa était au centre, les lèvres serrées.

— Vous êtes sûrs que c'est ici ? demanda Pierre, sans obtenir de réponse. Il se demanda si tous pensaient la même chose que lui. Était-ce là l'endroit idyllique où Dieu les avait conduits ? La ville s'appelait Hollande d'après une province de leur vieux pays, mais c'était si loin de tout ce qu'il avait pu imaginer. Ils étaient comme écrasés par des arbres géants. Pierre n'en avait jamais vu de semblables.

Bien que ce ne fût que le milieu de l'après-midi la rue boueuse devant eux était sombre, bordée de chaque côté par des cabanes en rondins cachées par les arbres. Des centaines de troncs d'arbres étaient empilés le long de la route. Pierre pataugea dans la boue jusqu'à l'endroit où Maman était assise sur un tronc d'arbre avec Elizabeth. Des larmes inondaient ses joues, se mêlant aux gouttes d'eau qui tombaient des feuilles au-dessus d'elles.

Debout à côté d'elle Anne s'agrippait à sa main comme si elle avait peur que Maman disparaisse. Élizabeth frissonna et se couvrit la tête de son châle. Pierre doutait que cela serve à

grand-chose; ils étaient déjà couverts de boue et trempés jusqu'aux os après leur dangereux voyage depuis Grand Haven.

Ils avaient d'abord longé la côte du lac Michigan vers le sud. Le bateau avait été presque submergé par les vagues. Sur le lac Noir les vents s'étaient calmés mais ils avaient alors échoué sur des bancs de sable. Les hommes avaient dû par deux fois sauter dans l'eau pour pousser la péniche. Une autre fois, ils avaient tous dû quitter le bateau et transporter leurs affaires de l'autre côté du banc de sable. Seule la pensée qu'ils étaient proches de leur destination les avait soutenus.

La pluie, la boue et le ciel gris n'avaient pas empêché Papa de les encourager. Pierre avait été fier de l'entendre chanter les Psaumes. Sa voix profonde et solennelle voguait au-dessus des eaux et avant chaque repas, même le plus frugal, il faisait monter une prière de reconnaissance vers Dieu qui les avait accompagnés tout au long du voyage vers ce nouveau et beau pays.

Or, maintenant, Papa semblait aussi découragé que tout leur groupe.

- Oui, c'est bien la ville de Hollande, soupira-t-il. Il n'y a pas d'erreur.

Neil éternua et s'essuya le nez sur sa manche, laissant une traînée sale sur sa joue. *« On ressemble à des vagabonds en haillons,* pensa Pierre, *encore pires que ceux quon a vus errant dans les rues de New York ou de Détroit. »* Silencieux, il vit un homme grand et maigre sortir d'une cabane de rondins délabrée et se diriger vers eux. Son visage émacié était pâle et il boitait :

— Bienvenue à la Colonie Hollande, dit-il en saluant les hommes d'une bonne poignée de main. Entrez vite vous réchauffer.

Il leur fit traverser la route pour entrer dans l'un des bâtiments.

— Vous pourrez rester ici en attendant que vous ayez votre propre maison, expliqua-t-il. Ces cabanes ont été construites

pour les nouveaux arrivants. Il en arrive de plus en plus tous les jours, comme vous pouvez le constater.

L'unique pièce, pourtant vaste, était déjà pleine. Les gens s'écartèrent pour les laisser passer et Pierre s'approcha le plus possible du feu qui ronflait dans l'immense cheminée. Il entendit Maman dire à Papa, à voix basse :

— Demande des nouvelles de Willem.

— Mon fils Willem Dekker est-il ici ? s'enquit Papa. Nous cherchons aussi le père de cette fillette, Hendrick De Jong. Est-ce que vous auriez entendu parler d'eux? L'homme réfléchit quelques instants :

— Ces noms ne me disent rien, mais de nombreux malades ont quitté leur clairière ou d'autres villages pour chercher un médecin. Il est possible qu'ils soient en ville. Dès que vous vous serez réchauffés et que vos vêtements seront secs vous pourrez vous mettre à leur recherche.

Il se détourna car quelqu'un réclamait son attention.

— Il ne peut être qu'ici, j'en suis sûre, dit Maman. Il faut le retrouver, Jan.

Papa prit Maman par le bras et la conduisit vers un long banc près du feu. Plusieurs personnes se levèrent pour leur faire de la place.

— On va le retrouver, la rassura Papa. Maintenant il faut te reposer. Il la fit asseoir sur le banc où elle se laissa tomber, la tête dans les mains. Papa avait-il raison ? Reverraient-ils Willem un jour? Pierre se détourna du feu car, avec la chaleur, les piqûres d'insectes sur ses chevilles et ses poignets commençaient à le démanger. Le plafond de la pièce était bas, il y faisait sombre, et une odeur de vêtements mouillés l'envahissait. On avait ouvert les volets des petites fenêtres, de chaque côté de la porte, pour laisser passer une faible lueur. Des piles de matelas confectionnés avec des sacs de farine tapissaient les murs. Pierre réalisa qu'ils dormiraient tous dans cette pièce pleine à craquer!

Élizabeth vint vers lui, les yeux rougis par le manque de sommeil et les larmes contenues.

— Quel horrible endroit, murmura-t-elle. C'est pire que sur le bateau. Tout est si moche.

Elle tira Pierre jusqu'à l'une des petites fenêtres qui donnaient sur la rue. On aurait dit un marais plutôt qu'une rue...

- Si c'est là la ville, qu'est-ce que ça doit être à la clairière ? Une larme coula le long de sa joue. Elle l'essuya d'un geste rageur.

— Pourquoi cet homme ne connaissait-il pas Willem ? Où est le père d'Anne? D'abord pourquoi est-on venus ici? C'est impossible que Dieu veuille que nous vivions dans un endroit pareil !

Depuis leur départ du pays, et tout au long du voyage, Pierre n'avait jamais vu sa sœur pleurer. Sa gorge se serra et il lui saisit la main :

— Ça ira bientôt mieux, tu verras, la rassura-t-il, bien qu'il ait du mal à le croire lui-même. Nous ne sommes pas ici pour rien. U fronça les sourcils, cherchant une parole qui saurait la consoler^f^"

- Papa a sans doute raison, finit-il par dire. On ne voulait pas de nous ni de nos idées dans notre pays. Ici les pasteurs sont libres de prêcher...

Il se baissa pour gratter une piqûre de moustique sur sa cheville. Que devait penser Élizabeth? Il parlait comme Papa!

— Tu as raison, concéda-t-elle d'une voix pensive. De plus en plus de gens arrivent chaque jour dans le Michigan. Peut-être Dieu a-t-il besoin de gens avec une foi solide comme la nôtre pour implanter des églises ici.

Pierre hocha la tête :

— Il y a beaucoup d'églises dans notre pays, et sur la côte Est de l'Amérique, mais pas ici !

Un coup de vent fit claquer le volet et Pierre le rouvrit :

— Je crois que le ciel s'éclaircit, avança-t-il, en apercevant un petit coin de ciel bleu au-dessus des cimes agitées par le

vent ; il y vit un petit signe d'espoir et retourna dans la pièce à la rencontre de Papa.

- Les enfants, dit-il, vous allez rester ici. Maman et moi allons à la recherche de Willem et du père d'Anne. Pierre les suivit jusqu'à la porte.

— On peut sortir ?

- Oui, si vous restez près de la cabane, répondit Papa. Il ouvrit la porte au moment où se présentait un jeune homme aux longs cheveux emmêlés et à la barbe mal soignée. Avec ses vêtements trop grands pour lui il avait l'air d'un épouvantail. Il se figea sur place en les apercevant. Des cernes sombres entouraient ses yeux d'un bleu éclatant que Pierre crut reconnaître : V

— Willem ! hurla-t-il. C'est Willem ! Il se jeta contre le jeune homme au risque de le faire tomber. Papa tendit les bras pour les rattraper. Et pour la première fois depuis des semaines, Pierre vit un sourire éclairer le visage de son père.

Maman avait le souffle coupé et le grand jeune homme l'attira dans ses bras. Neil applaudissait. Pierre s'éloigna du groupe tandis que Willem embrassait Élizabeth. Il ne pouvait plus s'arrêter de rire. Willem avait l'air fatigué et ses mains tremblaient mais c'était bien lui, en chair et en os. C'était là l'essentiel. Willem recula pour leur sourire et heurta Anne.

- Qui avons-nous là? demanda-t-il. Pierre se rendit compte que, dans leur excitation, ils avaient oublié Anne. Elle se tenait sur le seuil, son sac à ses pieds, contemplant le chemin de terre qui menait aux cabanes.

— C'est Anne De Jong, expliqua-t-il. Son père est quelque part par ici mais on ne l'a pas encore retrouvé. Il s'arrêta et ajouta tout bas : Sa maman est morte sur le bateau.

— Anne De Jong? Mais... Willem posa la main sur son épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Maman en s'approchant d'Anne et en lui prenant la main.

— Est-ce que ton papa s'appelle Hendrick De Jong? demanda Willem.

Anne hocha la tête ; ses yeux bleus étaient effarés et tout son corps s'était raidi. *« On dirait quelle a peur d'être battue »* pensa Pierre.

- Je suis désolé, Anne. Il y a eu un terrible malentendu, expliqua Willem. Ton papa a reçu une lettre disant que ta maman et toi étiez mortes en route. Il a quitté la colonie il y a un mois et se dirigeait vers le sud mais je ne peux pas te dire où.

Anne poussa un grand soupir tandis que les larmes inondaient ses joues. Elle tremblait de tous ses membres :

- Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ? demanda-t-elle. Soudain son corps se détendit et elle s'affaissa sur la marche comme un sac.

-Tu peux rester avec nous jusqu'à ce qu'on retrouve ton père, n'est-ce pas Papa ? supplia Pierre. Papa regarda Willem qui se passait les mains dans les cheveux et qui répondit :

- Mais oui. J'ai appris une chose tout au long de cette année, c'est que nous sommes tous responsables les uns des autres. On va retrouver ton père, Anne, je te le promets. On va envoyer des messages à tous les villages et aux villes plus au sud.

Il prit Anne par la main et l'aida à se relever :

— Le soleil est sorti. On va marcher un peu, dit-il.

En remontant la rue Anne s'accrochait à la main de Willem comme s'il était une bouée de sauvetage qui la conduirait à son père. Ils pataugeaient dans la boue. Tous voulaient causer en même temps. Willem leur parla de la famille qui l'avait hébergé en mai et en juin :

— Je ne suis pas retourné à la clairière depuis que j'ai été malade des fièvres, expliqua-t-il. J'avais l'intention d'y retourner dans quelques jours, maintenant que je vais mieux.

- Et maintenant on peut tous y aller ensemble ! dit Neil en sautant par-dessus un tronc d'arbre et en perdant ses sabots

par la même occasion. Il atterrit de l'autre côté en chaussettes et poussa un cri qui fit rire toute la famille. Que cela faisait du bien!

— Tes terres sont comment ? demanda Pierre à Willem, espérant entendre qu'elles se trouvaient au bord du lac Michigan.

— Pour l'instant ça ne ressemble à rien, répondit son frère, mais un jour ce sera une belle ferme.

Il regarda Papa d'un air soucieux :

— La colonie ne ressemble pas du tout à ce que nous avions mais au moins ici nous sommes libres de parler, de discuter et de tenir nos cultes comme nous l'entendons!A

Il leur parla du chef de la colonie, le Pasteur Van Raalte qui avait travaillé sans relâche toute l'année, soutenant le moral de tous et aidant des centaines d'immigrants à s'installer, alors qu'il était lui-même malade.

— De nouveaux villages se construisent dans toute la Colonie Hollande, ajouta-t-il en riant. Vous seriez surpris du nombre de personnes qui y sont déjà installées. Seulement, ce pays est si vaste et les arbres si hauts qu'on ne les voit pas. On commence à construire des routes et on parle même d'une école. Nous avons déjà un temple.

Il montra du doigt une route qui descendait vers le sud-est.

« Une école et un temple » pensa Pierre.

— On peut aller au culte dimanche ? demanda-t-il.

— On devra attendre que les travaux soient plus avancés dans notre clairière, avant de pouvoir aller au temple, expliqua Willem. On est déjà en juillet et j'ai pris du retard à cause de ma maladie. On doit terminer la cabane et mettre le toit.

— Il y a déjà une cabane? dit Maman toute surprise.

— Elle n'est pas terminée, avoua-t-il. Des amis m'ont aidé avant que je tombe malade. Je me fais du souci pour mes pommes de terre et mon maïs. Les animaux ont probablement

tout mangé. On devra replanter. Tu as apporté de l'argent et des provisions ? demanda-t-il à Papa.

Pierre s'attendait à ce que Papa lui dise que ce n'était pas à lui de prendre des décisions, ni de leur donner des ordres. Mais Papa lui expliqua que Maman et Pierre avaient vendu les ornements de sa coiffe pour acheter ce dont ils auraient besoin...

— Nous avons tout ce qu'il nous faut pour cet été, ajouta-t-il, mais il ne me reste que peu d'argent.'jx'

- On en aura besoin pour louer un bœuf, dit Willem. Autrement on n'arrivera jamais à transporter nos affaires ni à terminer la cabane.

Papa sortit un morceau de papier de sa poche et se plongea dans ses comptes.

— Il ne reste pas grand-chose mais nous avons toujours ce que tu as gagné en travaillant chez M. Carter l'hiver dernier, précisa-t-il.

Willem secoua la tête :

- Il n'y a pas de salaire, Papa, dit-il. M. Carter est tombé malade et il est mort avant de m'avoir payé. Sa femme est retournée dans sa famille dans l'État de New York. Il donnait des coups de pied dans des pommes de pin...

- Elle n'avait pas d'argent, alors elle m'a donné vingt hectares de terres à la place.

- On pourrait les vendre ? demanda Papa.

- Peut-être. Je ne sais pas encore où elles se trouvent. Elle m'a dit que ce n'était pas loin de chez nous. Les papiers avec l'emplacement exact ne sont pas encore revenus de chez le notaire.

Il regarda Papa droit dans les yeux et Pierre s'aperçut alors que Willem était maintenant aussi grand que son père. Papa posa la main sur l'épaule de Willem :

- Nous sommes tous ensemble, dit-il. C'est tout ce qui compte. On n'a pas besoin d'argent mais les uns des autres.

- Retournons nous reposer, conseilla Maman. Elle prit Papa par la main, ce qui était tout à fait inhabituel chez elle, et de l'autre elle caressa le visage si triste d'Anne.

— Nous sommes à nouveau une famille et nous sommes ta famille maintenant, jusqu'à ce que nous retrouvions ton père. Allons faire nos préparatifs pour quitter Hollande.

Chapitre 13

Trois jours plus tard, Pierre et sa famille quittaient la ville de Hollande pour se diriger vers le sud-ouest. La piste était trop étroite pour un chariot; on dut se contenter d'un robuste bœuf à l'allure tranquille. On avait entassé sur son dos des caisses, des haches, des bêches, des chaînes et des cordes en plus des sacs de farine, de pommes de terre et de mais. Papa, Willem et Neil ouvraient la marche laissant Maman et les filles derrière. Pierre, lui, courait en tête ou traînait derrière le bœuf.

La piste indienne qu'ils suivaient était à peine assez large pour un bœuf. D'immenses chênes et des érables formaient comme une arche au-dessus d'eux, leur cachant le soleil. Leurs sabots glissaient dans la boue...

— On en a encore pour longtemps ? s'enquit Pierre en sautant par-dessus une flaque d'eau sale.

— Probablement toute la journée, répondit Papa. Plus, peut-être, parce que nous avons souvent besoin de nous reposer, surtout Willem.

Pierre soupira. Les arbres étaient si serrés qu'il n'avait même pas aperçu un coin du lac. Willem lui avait bien dit que la clairière était au milieu d'une immense forêt au sud-ouest de Hollande. Donc elle était aussi plus proche du lac Michigan. Il était sûr qu'il le verrait à travers les arbres et que celui-ci l'attendait...

Élizabeth et Anne restaient en arrière pour cueillir des fleurs sauvages ; des moineaux sifflaient dans les buissons mais Pierre avançait péniblement. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner avant de traverser deux ruisseaux à gué. Le bœuf glissa dans la boue de l'un des ruisseaux et ne put remonter de l'autre côté qu'avec l'aide de tous, tirant ou poussant,

L'après-midi était déjà bien avancée lorsque Willem s'arrêta à l'entrée d'un sentier étroit qui partait sur la droite :

— Il faut enlever une partie des bagages et les porter, dit-il. Ce sentier est plus étroit que la piste et il nous faudra faire au moins deux voyages pour tout transporter jusqu'à la clairière.

On laissa Pierre et Anne garder les caisses de vêtements et les matelas tandis que les aînés poussaient et piquaient le bœuf pour le faire avancer au milieu des arbres. Élizabeth et Maman portaient des boîtes et des paniers.

Pierre s'assit, essayant en vain d'entendre le plus petit clapotis de vagues. Mais seuls lui parvenaient les craquements des arbres qui projetaient des ombres mouchetées de lumière sur le visage d'Anne. X

- Papa ne me retrouvera jamais ici, dit-elle. Elle était assise sur un gros rocher au bord de la piste, le menton dans les mains.

— On a laissé des messages à tous les habitants de Hollande et Papa a envoyé des lettres à Allegan et à Kalamazoo. Quelqu'un le trouvera.

Pierre s'assit à côté d'elle et ramassa quelques petits cailloux qu'il lançait négligemment. Il sursauta lorsqu'un petit écureuil dont la queue exprimait toute son indignation sortit des buissons pour grimper à un arbre. Anne soupira :

- Peut-être mais tu ne connais pas mon père ! Il est probablement à des centaines de kilomètres d'ici à l'heure qu'il est.

Ils restèrent ainsi sans parler jusqu'à ce que Papa et les garçons reviennent avec le bœuf qu'ils chargèrent du reste des affaires^

Neil passait devant pour écarter les branches. Pierre suivait avec Anne. Il aperçut un coin de ciel bleu devant eux et soudain la clairière apparut. Le soleil descendait déjà derrière les arbres et la clairière était dans l'ombre. Des souches d'arbres la couvraient, comme de petits nains rebondis assis là. D'énormes troncs d'arbres jonchaient le sol. Au centre, les murs d'une cabane en construction avaient un mètre de haut. Des branches feuillues et des écorces disposées contre un mur formaient un petit appentis. Des arbres enserraient la clairière de tous côtés sans le moindre lac en vue. Pierre eut la gorge nouée.

— Tout d'abord il nous faut terminer la cabane, dit Willem. En attendant, Maman et les filles dormiront sous l'appentis.

Ils s'approchèrent de l'abri que Willem appelait l'appentis. Il mesurait quatre mètres sur trois et on y entrait par une petite porte découpée sur le devant. Les plus gros arbres autour de la cabane avaient été coupés et Willem avait planté du maïs et des pommes de terre entre les souches.

Pierre revit le beau jardin de Maman en Zeelande, les tulipes de toutes les couleurs, les rangs de légumes bien droits, le ciel d'un bleu éclatant. Serait-il capable un jour de faire de beaux tableaux dans un tel paysage ?

— J'ai aidé des amis à construire leur cabane et ils m'ont aidé à démarrer celle-ci avant que je tombe malade, expliqua Willem. Ils ont aussi dû s'aliter. J'ai essayé de continuer mais...

Sa voix s'éteignit...

— Maintenant que vous êtes là, on va la finir en un rien de temps.

Il se tourna vers le bœuf.

- Allez, déchargeons-le.

Pierre fut surpris de voir Papa se charger d'une malle. Est-ce Willem qui commandait maintenant? C'est alors qu'il se rendit compte que son père était aussi perdu que lui. Il avait été fermier mais l'agriculture du Michigan était sans rapport avec celle des Pays-Bas.^

Il se dirigea vers l'appentis pour y jeter un coup d'œil avant de s'asseoir sur une souche pour faire un croquis de la clairière. Il l'enverrait à Dirk. Il lui avait écrit une lettre que des gens d'Albany emporteraient en retournant en Zeelande. Il en avait commencé une autre la semaine précédente et voulait la finir. Il demanderait à Neil de la poster en ville.

- Pierre ! La voix sévère de Papa le fit s'arrêter. Reviens ici et aide-nous à décharger !

Il rougit. Anne et Élizabeth cherchaient des couvertures dans des caisses. Il saisit la poignée d'une malle et aida Niel à la porter, zigzaguant entre les souches jusqu'à la porte de l'appentis.

- Nous ne déballerons que ce dont nous avons besoin dans l'immédiat, dit Willem en se baissant pour entrer. Il n'y a pas beaucoup de place, ajouta-t-il tristement.

Pierre entra sur ses talons. Il n'y avait pas de fenêtre mais dans la pénombre il vit une sorte d'estrade juste au-dessus du sol; elle longeait tout le mur du petit espace et était couverte d'un matelas sale.

De l'autre côté de la porte on avait aménagé deux petites étagères au-dessus d'un large plan de travail à hauteur de la taille. Des patères étaient fixées dans le mur entre le lit et les étagères pour ranger les vêtements. Le sol était en terre battue.

- Je vais dormir par terre ? demanda Pierre, l'air dégoûté.

- Tu ne dormiras pas ici, l'informa Papa sur le seuil. Ici, c'est pour Maman et les filles. Tu vas dormir sous l'abri avec nous.

Pierre se redressa. Il voyait bien qu'il n'y avait de place que pour Maman et les filles. Il dormirait dehors avec les hommes. Mais en voyant les arbres gigantesques entourant la petite clairière il frissonna. Jamais il ne pourrait dormir sous ces géants.

Mais il se trompait. Lorsque l'obscurité eut rendu tout travail impossible, il était si épuisé qu'il aurait dormi n'importe où. Il prit la couverture que lui tendait Maman et, s'enroulant sur un lit de feuilles, il s'endormit aussitôt.

ciel commençait tout juste à blanchir lorsque Pierre sentit que quelqu'un lui secouait l'épaule.

- Debout. Au travail ! disait Papa. Maman a préparé le petit déjeuner.

Pierre sortit de dessous l'abri en titubant et s'aspergea le visage et les mains avec l'eau d'un seau.

Le petit déjeuner était servi sur un tronc d'arbre posé sur deux souches. Maman lui tendit une tartine recouverte de sucre d'érable et tout en mangeant, Papa et Willem distribuaient les tâches.

— Je vais montrer à Papa et à Neil comment abattre les arbres comme les Américains me l'ont appris, dit-il en allant chercher les haches et en les posant sur la table. Puis j'enlèverai les petites branches des arbres qui sont déjà coupés. C'est malheureusement tout ce que je peux faire pour l'instant. Tout le monde doit rester de ce côté de la clairière jusqu'à ce que vous sachiez comment tombent les arbres. Ce n'est pas le moment d'avoir un accident!

Willem prit une hache en disant :

— Pierre, dès que j'aurai enlevé les petites branches des troncs, tu les porteras jusqu'à ce tas de branchages, là-bas.

Pierre balaya la clairière des yeux. Quelle était laide avec ses souches disgracieuses et ces tas de branchages entre les arbres qu'il haïssait.

-Je ne peux pas faire ça, se plaignit-il. Les branches sont trop grosses et piquantes. Je vais aider Maman. Et il se retourna comme pour entrer dans l'appentis.

- Tu feras ce qu'on te dit, le reprit Papa. On a besoin de tout le monde pour nettoyer cette clairière. Ou bien tu préfères que ton frère tombe malade en se surmenant ?

Il prit une hache et suivit Willem jusqu'aux arbres qui entouraient la clairière. *« Non,* pensa Pierre, *je ne veux pas que Willem tombe malade. Mais je riai pas envie de couper des arbres non plus. »* Pourquoi ne pouvaient-ils pas vivre en ville ? En Zeelande on ne lui aurait jamais demandé de travailler de la sorte. Il serait allé à l'université et aurait pu devenir un grand peintre comme Rembrandt. Maintenant tout cela était impossible ! Il leur faudrait une vie entière pour abattre tous ces arbres !

Lorsque Papa et Neil se furent mis au travail de l'autre côté de la clairière, Willem fit signe à Pierre de le suivre. Pierre espérait que Maman l'appellerait, mais il n'en fut rien. Il saisit une branche que Willem coupa d'un grand coup de hache et la tira à travers la clairière pour la lancer de toutes ses forces sur la pile de branchages. Il tira sur une autre branche avant même que Willem ait fini de la couper. Sans tenir compte des conseils de Willem qui voulait qu'il ménage ses forces, il l'emporta au pas de course. Et toute la matinée, dans un va-et-vient incessant, ses sabots finirent par tracer un chemin menant à la pile. Il déjeuna en silence puis retourna au travail. Il se démena jusqu'à que ses épaules soient endolories et ses paumes à vif par l'écorce rugueuse des arbres.

Peu à peu sa colère s'estompa et il n'eut plus qu'une idée, faire monter la pile le plus haut possible. Il entendait derrière lui le choc des haches contre le bois mais ne levait la tête que pour vérifier que les arbres ne tombaient pas dans sa direction quand Neil criait.

Lorsque Papa vint leur dire d'arrêter, il ne put que tituber vers le souper préparé par Maman. Il se laissa tomber sur le sol, ferma les yeux mais il se releva en poussant un cri lorsque l'eau de la cruche éclaboussa son visage en feu.

— Debout, paresseux! disait Neil. On va nager!

— N'importe quoi ! Pierre était aussi grognon qu'un ours affamé.

— Allez, dit Maman en riant. Tu verras !

Willem disparaissait déjà au bout d'un sentier qui s'enfonçait dans les arbres derrière l'appentis.

Pierre courut pour le rattraper et eut le souffle coupé quand les arbres se refermèrent au-dessus de lui. Il faisait très sombre mais il entendait les cris de joie de Willem, suivis d'un grand plouf. Il se trouva soudain dans une petite clairière où filtrait le jour. Willem s'ébattait dans un étang à l'ombre des branches. Neil arriva en courant, se débarrassa de ses sabots et plongea tout habillé, bientôt suivi de Pierre.

L'eau ne lui arrivait qu'à la poitrine mais elle était fraîche et soulagea ses muscles endoloris. Il plongea jusqu'au fond, retenant sa respiration le plus longtemps possible avant de remonter à la surface en faisant de petites vagues.

Suspendu à une branche qui surplombait l'étang, Neil éclaboussait ses frères en battant des pieds. Pierre en fit autant, ce qui lui fit lâcher prise et tomber à l'eau d'où il remonta toussant et crachant.

— Il y a du poisson ici, Pierre, cria-t-il. On pourrait aller à la pêche, demain !

— D'accord.

Pierre se mit sur le dos pour flotter mais ses habits l'entraînèrent vers le fond. Il remontait lorsqu'il entendit une cloche. Un instant il se crut de retour en Zeelande. Mais ici c'était différent, et pas seulement à cause des chênes et des érables au-dessus de lui, ni de l'eau sombre. Au bord de l'étang Neil lui tendit la main pour l'aider à remonter. « *C'est ça,* pensa-

t-il, *cest ça qui est different; d'abord le travail puis après, la baignade ».* Il avait travaillé toute la journée avec ses frères et travaillé dur. Là-bas, chez eux, ils n'auraient pas partagé cet instant de détente avec lui. Il les suivit sur le sentier, étonné de constater combien les choses avaient changé en l'espace de quatre mois, et pas nécessairement dans un mauvais sens...

Après avoir dévoré ses pommes de terre il alla chercher sa couverture et s'y enroula sous l'abri. Les arbres restaient menaçants, au-dessus de lui, mais les voix de sa famille et même l'obscurité semblaient le protéger. Des étoiles brillaient dans le petit coin du ciel qu'il entrevoyait. Un hibou hulula au loin et ses yeux se fermèrent.

Il entendit Willem dire à Neil :

- Maman a confectionné un matelas avec des sacs de farine et des feuilles ; si on le tirait au sort ?

- Pas question, dit doucement Papa ; donnez-le à Pierre, il l'a bien mérité! A

Quelqu'un fit tomber le matelas sur le sol et y roula Pierre qui s'endormit avec les paroles élogieuses de Papa...

Le vent se leva pendant la nuit. Le tonnerre grondait au loin et réveilla Pierre. L'orage s'approchait en longues vagues sonores tandis que des éclairs illuminaient les arbres secoués par le vent. Pierre saisit son matelas et courut jusqu'à l'appentis avec Papa et les garçons juste au moment où la pluie s'abattait sur eux. Il franchit le seuil la tête la première, faillit tomber sur Élizabeth et Anne et s'accroupit dans un coin, la tête dans les bras.

Le bruit du tonnerre éclatait tout autour telles les salves de dix canons^Déjà trempés, Papa et les aînés entrèrent et s'accroupirent le long du mur. À l'extérieur, la pluie frappait les planches et ruisselait de tous côtés. Un mince filet s'infiltra par une fuite dans le toit, tomba sur la tête de Pierre qui se rapprocha de Willem.

Anne se mit à pleurer et Maman entoura les filles de ses bras. Pierre sentait le souffle de Neil dans son oreille alors que le tonnerre redoublait. Quelque part un arbre s'effondra. Pierre était sûr que le suivant s'écraserait sur l'appentis, les tuant tous. Willem l'entoura de son bras mais il frissonnait toujours tandis que Papa récitait le Psaume 23.

Ils eurent l'impression que le tonnerre gronda et que les éclairs illuminèrent les fentes des murs pendant des heures, avant que l'orage ne s'éloigne enfin et que le tonnerre ne devienne plus qu'un grondement lointain. Personne ne bougea pendant de longues minutes puis Willem dit d'une voix grave :

— Celui-là battait tous les records ! Nous avons intérêt à faire vite pour terminer la cabane. Nous aurons d'autres orages comme celui-là pendant tout l'été...

ierre travailla aux côtés de ses frères tout au long des mois de juillet et d'août. Il n'aurait servi à rien de se plaindre car tout le monde devait s'y mettre, mais il aurait tellement préféré être ailleurs — ailleurs au soleil, avec Sep et son matériel de dessin.

Tandis que Willem et lui coupaient les branches, Neil et Papa découpaient les troncs en tronçons de quatre mètres qui devaient former les petits côtés de la cabane, les grands côtés nécessitant de plus grands arbres. Papa et Willem attachaient alors les rondins au bœuf avec de solides chaînes et l'énorme animal tirait les troncs jusqu'au centre de la clairière où se trouvait la cabane.

Willem faisait une entaille à chaque extrémité des troncs et Papa et Neil les accrochaient. Tandis que l'animal tirait le tronc, Papa et Neil le maintenaient en équilibre pour le positionner sur les troncs déjà en place; les murs montaient donc, tronc par tronc.

Un jour un tronc se détacha et s'écrasa sur le sol, manquant Papa de peu. Maman fit tant d'histoires qu'ils arrêtèrent de monter les murs dès qu'ils arrivaient à hauteur d'homme. Même en s'y mettant tous, les troncs étaient beaucoup trop lourds. Papa et Willem devraient veiller à ne pas se cogner aux chevrons !

Il restait à recouvrir le toit d'écorce, à prévoir les ouvertures pour les fenêtres et la cheminée. Mais la cabane était plus grande que l'appentis et tous pourraient y dormir. Maman ferait la cuisine à l'extérieur tant qu'il ferait beau.

Maman, Élizabeth et Anne cultivaient des pommes de terre et du mais. Maman avait planté des haricots et des courges au pied du maïs, comme le faisaient les Indiens, avait dit Willem. Anne et Élizabeth désherbaient les rangs et chassaient les oiseaux et les cerfs qui s'en approchaient. Elles cueillaient des baies dans les bois en prenant soin de ne pas s'éloigner du ruisseau qui sortait de l'étang pour ne pas se perdre.

Un jour, Papa tendit une hache à Pierre :

- Nous devons nettoyer les sous-bois, lui expliqua-t-il. Enlève le lierre et coupe les buissons et les jeunes arbres.

Il lui montra comment manier la hache.

Un matin, Neil se leva plus tôt que d'habitude et quitta la clairière.

- Où est-ce qu'il va? demanda Pierre.

- En ville, l'informa Papa. Il va voir s'il y a du courrier.

Pierre se fit une tartine de sucre d'érable. Si seulement ils avaient ne serait-ce que deux poules pour avoir des œufs de temps à autre, ou une vache pour son lait. Il en avait marre de manger du pain et ne se souvenait même pas de son dernier verre de lait! Même lorsque la cabane fut terminée et qu'ils purent manger à l'intérieur, le pain ne lui sembla pas meilleur.

Ce soir-là, Neil revint avec un grand sourire. Il sortit quelque chose de sa poche. Des lettres ! Il en tendit une à Papa, une à Willem, tenant la troisième à bout de bras.

— Devinez pour qui elle est, dit-il.

— Moi ! Pierre bondit sur Neil et le saisit par le bras. Neil riait en lui tendant la lettre :

— Tu as raison, petit frère, c'est pour toi. Tu nous la lis ?

— Plus tard, répliqua Pierre en s'éloignant pour aller s'asseoir sur sa souche préférée ; il tenait sa lettre avec précaution comme

si elle risquait de se briser comme du verre s'il la laissait tomber. Avec un grand soupir de satisfaction il l'ouvrit soigneusement.

Cher Pierre,

J'ai bien reçu ta lettre d'Albany. Tout va bien ici, mais Sep et moi avons langui après ton départ. Nous sommes maintenant les meilleurs amis du monde. Sep va bien et sera bientôt papa. La chienne de ma sœur va avoir des petits. Sep a attrapé trois lapins et il a retrouvé un de nos veaux tombé dans un fossé. Papa dit que c'est un bon gardien. Il dit aussi que beaucoup de gens quittent la Zeelande pour aller en Amérique. J'enverrai cette lettre par quelqu'un qui va au Michigan. J'aimerais bien vivre les memes aventures que toi. On s'ennuie ici et ce sera encore pire à la rentrée puisque tu ne seras pas là pour m'aider avec mes maths. Tu aimes le Michigan ? Est-ce qu'il y a des ours et des loups?

Ton ami Dirk

« Dirk s'ennuyait? Avec Sep comme compagnon de jeu et l'école? Si seulement je pouvais m'ennuyer, ne serait-ce qu'une journée, pensa Pierre. *Juste une journée sans rien à faire, c'est tout ce que je demande. Une journée pour m'amuser au lieu de travailler... »* Le mal du pays lui noua l'estomac quand il pensa à tout ce qu'il faisait autrefois avec Dirk et Sep. Retrouverait-il un jour le temps de jouer?

Il enfonça la lettre dans sa poche. Sep au moins était heureux! Il le vit en pensée dans son rôle de père avec ses petits l'assaillant de tous côtés. Maintenant il savait que Sep était plus heureux avec Dirk. Enfermé dans une caisse il n'aurait pas survécu et serait mort de chagrin.

Il retrouva sa famille au moment où Willem lisait une lettre à haute voix.

- Situation. Section. Hum, murmura-t-il en se grattant le nez. Ce n'est pas loin d'ici, vers l'ouest.

— Quoi ? demanda Pierre.

- Les vingt hectares que Mme Carter m'a laissés, expliqua Willem. J'ai enfin reçu la lettre me donnant toutes les coordonnées. Elle me dit qu'il y a une cabane inachevée sur la propriété, traversée par un ruisseau. C'est peut être le ruisseau Bart, le même que celui qui passe par ici. Si nous avons le temps, l'année prochaine, nous pourrions aller voir mes terres.

Il rangea la lettre sur l'étagère qu'il avait installée au-dessus de la rangée de patères.

« Quelque part à l'ouest, pensa Pierre. *Plus proche du lac... ».* Il soupira car il était sûr qu'il ne reverrait plus le lac. Même s'il y avait une route, ce qui n'était pas le cas, il n'aurait pas le temps d'aller voir ni la propriété de Willem, ni le lac.

Il écouta distraitement la lecture de la lettre de Grand-maman de Goes et il alla se coucher encore plus fatigué que d'habitude.

dimanche de bonne heure, Pierre fut réveillé par un bruit de casseroles et de vaisselle. Il faisait encore sombre mais Maman était déjà debout. Encore à moitié endormi il sortit de ses couvertures à quatre pattes et se dirigea vers la petite cabane qui faisait office de toilettes. À son retour, Élizabeth et Anne mettaient le couvert sur la grande planche qui leur servait de table.

— Viens nous aider, Pierre, cria Maman. On doit manger sans tarder et préparer le pique-nique.

Pierre bâilla et prit une pile d'assiettes des mains d'Anne.

— Tu te rends compte, lui dit-il. On va aller à l'église !

La cabane avait enfin son toit de chaume. Une ouverture avait été aménagée sur le côté et Papa et Neil avaient amassé un tas de pierres qui serviraient à la construction de la cheminées-Willem s'était senti assez bien pour aller en ville rendre le bœuf à son propriétaire. Papa avait décidé qu'à l'avenir ils se rendraient à l'église tous les dimanches.

Cette fois-ci le trajet leur parut plus court qu'à l'arrivée. *« Déjà un mois,* pensa-t-il. *Que de changements depuis! »* L'été chaud avait séché la boue et le bœuf n'était plus là pour les ralentir. Neil sifflait de bonheur mais Papa, fronçant les sourcils, lui rappela que c'était dimanche !

Maman avait fait de son mieux pour rapiécer leurs vêtements usés et avait blanchi les coiffes des filles au soleil. La chemise

de Pierre était trop petite, les coudes en étaient rapiécés mais il s'en moquait. Il sautillait gaiement derrière la famille pour que Papa ne le voie pas jouer au foot avec des cailloux.

Soudain, il entendit des voix. Deux hommes débouchèrent d'un sentier à côté de la piste. Ils portaient le pantalon sombre, le gilet noir et la chemise typiques de la Zeelande. Papa s'arrêta pour les saluer. Cinq minutes plus tard toute une famille sortit d'un autre sentier. Eux aussi étaient vêtus comme les premiers et, comme Papa et Willem, les hommes portaient le même chapeau de toile noir aux rebords ourlés. Au lever du soleil toute la piste était encombrée de gens se rendant au tempte^

- D'où venez-vous? s'enquit Pierre auprès d'un garçon qui s'appelait Kees. Celui-ci rit.

— On habite tous dans la forêt. Il y a des clairières partout. Il observa Pierre avec curiosité.

- C'est la première fois que vous allez au temple ?

- Oui, on n'a pas eu le temps avant, répondit Pierre, craignant que Kees ne les prenne pour des païens qui n'allaient pas au temple...

-Je comprends ça, admit Kees. Il y a tant à faire quand on vient d'arriver. Mais c'est merveilleux de se retrouver tous ensemble. Quelquefois on fait le culte dehors, comme l'été dernier, même si on a un bâtiment maintenant.

Il ramassa un caillou et le lança dans le bois. Pierre espérait qu'il ferait assez beau aujourd'hui pour rester dehors. Dans le Michigan il faisait si souvent gris et nuageux ; il voulait profiter du moindre rayon de soleil.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le temple les habitants de la ville les avaient rejoints, la laissant déserte. Même si les robes des femmes étaient rapiécées et déteintes, si beaucoup d'hommes étaient en vêtements de travail, Pierre pensa qu'ils venaient de toutes les provinces des Pays-Bas, et pas seulement de la Zeelande.

Ils jacassaient comme des pies en s'installant sur les troncs

jouxtant le cimetière, à côté du nouveau bâtiment.

Lorsque le Pasteur Van Raalte se leva pour prendre place derrière la souche qui tenait lieu de chaire, le silence s'établit. Pierre avait l'impression qu'il y avait des années, et non des mois, qu'il n'était pas allé à l'église. Il baissa la tête en silence avec les autres.

Après les paroles d'accueil et la prière d'introduction le chef de chorale se leva pour annoncer le premier chant. L'assemblée ouvrit son Psautier au Psaume 96. Pierre écoutait les notes lentes et solennelles tandis que les voix fortes et pures montaient vers le ciel à travers les branches des arbres. « Le Seigneur est saint ! Mettez-vous à genoux devant lui. Tremblez devant lui, tous les habitants du monde. »

Maman lui donna un coup de coude et il joignit sa voix aux leurs.

« Dites à tous les peuples, le Seigneur est roi. Oui, le monde tient solidement, il ne risque pas de tomber » chanta-t-il.

« C'est vrai » pensa Pierre. Sa maison était de l'autre côté de la terre mais elle y était toujours. Dirk et Sep aussi. Le monde tenait solidement et lui aussi, dans ce pays sauvage. Verrait-il un jour autre chose que des arbres autour de lui ? Il n'avait même pas su que tous ces gens existaient. Il fit un effort pour repousser ses sombres pensées et pour se concentrer sur le Psaume.<£

« Que le ciel se réjouisse,
Que la terre danse de joie,
Que la mer rugisse avec toutes ses richesses,
Que les champs soient en fête avec tout ce qui s'y trouve!
Que les arbres de la forêt crient de joie devant le Seigneur car il vient!
Oui, il vient pour juger la terre. »

À la fin du Psaume le pasteur inclina la tête pour prier. Le Psaume ressemblait à de la poésie mais les pensées de Pierre s'évadèrent pendant l'interminable prière. Il se souvint de la force de la mer, des ciels clairs et sans nuages ou des nuits constellées d'étoiles. En effet ils pouvaient rugir de joie^Un jour, les champs couverts de blé et de maïs seraient transportés d'allégresse. Mais des arbres en train de chanter ? Il ne les voyait que hurlant pendant les nuits de tempête, s'écrasant lors des orages ou vaincus par la hache. Le pire était lorsqu'ils étaient silencieux, au garde-à-vous comme des soldats géants et menaçants tout autour de la clairière devenue comme une prison.

Il jeta un coup d'œil furtif alentour sous ses paupières à demi closes. Le soleil éclairait les murs du nouveau temple. *« Au moins,* pensa-t-il, *les arbres nous protègent quand ils sont abattus. Certains sont même beaux, comme le prunier de Vautre côté de Vétang. Je pourrai en faire un tableau si j avais des tubes de peinture..* .y

Pendant les trois heures que dura le culte, gigotant sur son tronc d'arbre, il peignit des tableaux dans sa tête, des tableaux inondés de couleur, de la Zeelande, de Dirk et de Sep ; des tableaux du lac Michigan sur un fond de légers nuages blancs, et le soleil scintillant dans l'eau. Il lui tardait de voir un ciel sans limites et de l'eau bleu vert !

Lorsqu'on entonna le dernier Psaume, Anne sommeillait, appuyée sur l'épaule de Maman et Pierre avait du mal à garder les yeux ouverts. Il était très heureux que le pasteur ne sache pas encore leur nom car il aurait pu les rappeler à l'ordre comme il l'avait fait lorsqu'un des fermiers, épuisé, s'était endormi au milieu de la prédication.

Il étira ses jambes lasses et frotta ses fesses endolories tandis que les hommes se rassemblaient pour parler de la prédication et fumer leur pipe. Anne et Élizabeth se joignirent aux autres fillettes qui jouaient avec les bébés.\

Pierre vit Kees qui, derrière le temple, lui faisait signe et il courut le rejoindre.

— Je sais qu'on ne doit pas jouer le dimanche, lui dit Kees. Il emmena Pierre vers un groupe de garçons qui attendaient au sommet d'une colline, et ajouta : Quelquefois on a le temps de faire quelques courses avant de nous faire repérer par les Anciens!

Pierre perdit la plupart des courses qui consistaient à descendre jusqu'au ruisseau pour remonter au sommet de la colline. Lorsque la cloche retentit il était fatigué mais heureux. Il prit son pain et retourna vers les garçons pour les écouter bavarder.

La plupart étaient aussi maigres et dégingandés que lui, avec leurs cheveux trop longs et leurs poignets et leurs chevilles qui dépassaient de vêtements devenus trop petits. Un seul garçon semblait mieux se porter.

— On a une vache, nous, et on boit du lait tous les jours, se vanta-t-il, jusqu'à ce que Kees l'empoigne et le fasse taire. Après le déjeuner il y eut un autre culte plus court, mais c'était encore plus difficile de ne pas s'endormir. Les familles se dispersèrent après avoir remballé leurs affaires. En traversant la ville plusieurs amis de Pierre quittèrent la route. Kees et lui se dirent au revoir de la main et Pierre reprit la piste indienne avec d'autres familles qui retournaient dans la forêt.

Ce qu'il avait pensé pendant la longue prière du pasteur s'avérait faux. Les arbres n'étaient pas toujours menaçants, ils les abritaient et leur fournissaient du bois de chauffage. Ils leur procuraient des fruits et les lapins et les cerfs des bois leur fournissaient de la viande pendant les longs mois d'hiver.

Les arbres ne pouvaient pas non plus les maintenir en prison. La piste qui les conduisait à leur clairière menait à d'autres cabanes. Et tout au bout se trouvait la ville et son temple. Peut-être qu'un jour, avant que ce soit trop tard pour lui, il y aurait une école.

Ils retrouvèrent le ruisseau Creek qui traversait leurs terres à l'ouest de l'étang. *« Je dois courir vers le lac,* pensa-t-il. *Je ne laisserai pas les arbres m emprisonner. Dune façon ou dune autre, meme si je dois parcourir cinq kilomètres, même pendant des journées entières, je suivrai un jour ce ruisseau jusqu au lac Michigan... »*

peux avoir ça ? demanda Pierre.

Marrian finit de déballer les saucisses que Willem avait rapportées de la ville et lui tendit le papier d'emballage, taché de graisse.

— Encore une lettre ? voulut-elle savoir.

- Non. Pierre retourna le papier et lissa la face propre. J'ai pensé que je pourrais m'en servir pour dessiner ou peindre...

— Pas aujourd'hui, dit Papa en fronçant les sourcils et en tendant son couvert à Élizabeth. Aujourd'hui tu dois désherber la plate-bande des légumes.

— De toute façon tu ne peux pas peindre sans peinture, lui rappela Neil.

-J'ai ma petite idée là-dessus, répliqua Pierre. Il y a encore des baies dans les bois et cette argile sombre près de l'étang ferait...

- Pierre! interrompit Papa. Qu'est-ce que je t'ai demandé de faire ?

- Oui, Papa.

Pierre donna son assiette et sa tasse à Anne. Il avait tant de dessins dans son cahier qu'il voulait les regrouper pour en faire un grand tableau. Il le voyait déjà, ce tableau, les paysages paisibles et verts de la Zeelande, un moulin au bord d'un canal, étirant ses grandes ailes vers les nuages. Il n'y avait qu'un arbre

sur le bleu du ciel et Sep courait le long du canal. Mais quand trouverait-il le temps de faire tout cela ? Ce n'était que travail, travail, travail.

Il soupira, plia la feuille et la mit dans sa poche avant de se rendre avec Papa et ses frères à la clairière où il trouva sa binette. Il attaqua les mauvaises herbes en faisant attention à ne pas abîmer les plants de haricots. Il aperçut soudain de petites fleurs bleues nichées dans l'herbe au bord de la plate-bande. Posant sa bêche il regarda autour de lui. Papa et Willem étaient derrière la cabane et il ne voyait Neil nulle part. Il sortit le papier de sa poche. Les fleurs étaient exactement de la même couleur que le ciel de la Zeelande; s'il les écrasait et y ajoutait une goutte d'eau il pourrait peut-être en faire une sorte de peinture qu'il étalerait sur le papier. Vx

Et ces marguerites jaunes, dans un carré de soleil, au bord de l'étang... Mélangées à un peu d'argile ne lui fourniraient-elles pas la bonne couleur pour la robe de Sep ?

Il jeta encore un coup d'œil furtif autour de lui pour s'assurer que Papa ne le voyait pas. Il saisit alors une poignée de fleurs bleues et courut sous les arbres en se baissant. Au bord de l'étang il trouva quelques feuilles assez grandes pour contenir de l'eau et, sortant ses fusains, il dessina les grandes lignes du paysage de la Zeelande. Il avait si souvent dessiné Sep ces derniers mois qu'il ne lui fallut que quelques minutes pour terminer son dessin.

Il déchira avec soin un bout de la feuille et y écrasa quelques-unes des fleurs bleues avant de leur ajouter quelques gouttes d'eau. Il peignit alors le ciel à l'aide d'une brindille. Il travailla sans relâche. Le ciel était comme marbré et la couleur du pelage de Sep ne correspondait pas tout à fait à ce qu'il souhaitait, mais l'herbe était aussi fraîche que dans ses souvenirs. Quant au moulin il dominait le canal. Son premier tableau! Il était sûr que ce ne serait pas le seul.

- Pierre !

Il se leva d'un bond. Le tableau voleta jusqu'à terre avec ses crayons et son cahier.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Papa se tenait tout droit et serrait les poings. Comment oses-tu désobéir alors qu'il y a du travail à faire ? Il se baissa pour ramasser le cahier et les fusains.

- Je garde tout ça, dit-il d'une voix pleine d'une colère contenue. On est dans le Michigan ici, pas en Zeelande. Si nous voulons survivre cet hiver nous devons travailler ! On n'a pas le temps de s'amuser.

— Non, Papa, je t'en supplie, cria Pierre. Laisse-moi les garder. Ce n'est pas un jeu, c'est important. Je te promets que je ne me sauverai plus. S'il te plaît, laisse-moi seulement garder mon cahier.

— Pas avant que tu ne m'aies montré que tu es capable de passer toute une journée sans ne penser qu'à toi. Il y a d'autres personnes dans cette famille qui dépendent de toi.

Papa mit le cahier et les fusains dans sa poche.

— Allez, viens! ajouta-t-il.

Pierre se baissa pour ramasser son tableau mais Papa le saisit par le col de sa chemise et le redressa brutalement.

— Laisse-le, ordonna-t-il en obligeant Pierre à remonter le sentier au pas de course. Les tableaux, c'est pour les gens qui ont le temps et de l'argent pour en profiter. Nous n'avons ni l'un ni l'autre.

Pierre remonta le sentier devant Papa en trébuchant. Son tableau serait irrécupérable s'il restait au bord de l'étang. L'humidité effacerait les couleurs et avec elles les souvenirs de la maison. Il était aveuglé par les larmes. Il commençait déjà à oublier à quoi ressemblait la Zeelande. En fermant les yeux, tout ce qu'il voyait depuis quelque temps c'était cette clairière détestable et les grands arbres qui l'étouffaient. Il haïssait l'Amérique et souhaitait n'y être jamais venu. Au moins dans leur pays Papa l'avait laissé plus ou moins libre, même s'il n'aimait pas que son fils passe tant de temps à dessiner et à

rêvasser. Là-bas, Papa n'avait pas été insensible aux arts. Pierre revoyait le beau tableau du moulin au-dessus de la cheminée avec ses carreaux bleus et blancs que Papa avait acheté et accroché lui-même. Maintenant seul le travail comptait.

Il trébucha sur une racine.

- Papa! dit-il encore. Mais Papa ne le laissa pas poursuivre car ils arrivaient à l'orée du bois.

- Je veux voir cette plate-bande de haricots débarrassée de la plus petite mauvaise herbe avant midi. Et après le déjeuner tu empileras du bois jusqu'au souper. Papa lui tendit la binette.

- Si tu n'as pas encore compris que nous mourrons de faim ou de froid cet hiver si nous ne travaillons pas maintenant, ça va peut-être te l'apprendre. Maintenant au travail !

Pierre tourna le dos à Papa et s'attaqua brutalement à la première mauvaise herbe. « *Je men fiche quon meure de faim,* pensa-t-il. *De toute façon, je déteste cet endroit. Pourquoi est-on venus ici? Tout ce quon fait cest travailler et aller à l'église le dimanche. La liberté de culte était-elle si importante qu'il ny avait plus que le travail qui comptait? »*

Il soupira en jetant encore une mauvaise herbe hors de la plate-bande. Il connaissait la réponse mais la colère grondait en lui. Papa n'avait pas besoin d'être si méchant au sujet de son tableau. Voilà ce que ce pays faisait de vous, il vous rendait méchant! Papa n'avait jamais été très drôle mais il n'était pas méchant...

Il se demanda s'il oserait aller chercher son tableau en cachette mais le souvenir de la colère de Papa l'en empêcha. Il faudrait attendre jusque après le souper quand il ferait noir. Il frissonna rien qu'à la pensée de devoir traverser les bois dans l'obscurité, mais pour son tableau, il le ferait ! Il le cacherait là où Papa ne le trouverait pas.

Toute la journée, il arracha des mauvaises herbes et empila des bûches. En allant aux toilettes, avant de se coucher, il fit un crochet jusqu'à l'étang. Son cœur battit à tout rompre lorsqu'une

chouette hulula et qu'un animal froissa des buissons sur sa gauche. La lune jouait à cache-cache avec les nuages, projetant des ombres fugitives sur le sentier devant lui.

En arrivant à l'étang il se dirigea à l'endroit où il avait laissé tomber son tableau. Il n'y était pas. Il chercha tout autour soigneusement. S'était-il envolé dans l'étang? Non, il en était trop loin et en plus il n'y avait pas de vent.

Pierre pensa alors que Maman devrait se faire du souci à son sujet et il retourna à la cabane en traînant les pieds, le cœur lourd. Son tableau avait disparu. Il ne pourrait plus en faire un autre comme celui-là. Et même s'il avait un jour le temps il savait bien que, d'ici là, il aurait tout oublié de la Zeelande.

48

partir du jour où il perdit son tableau, Pierre perdit aussi toute notion du temps. Tout lui était indifférent. Le soir il s'affalait sur son lit, trop épuisé pour se soucier du fait que Papa avait gardé son cahier de dessin. Aucun de leurs nouveaux amis, rencontrés à l'église, ne leur rendaient visite pour briser la monotonie de leurs interminables journées. Toutes les familles étaient trop occupées à se préparer pour l'hiver.

Mais un jour, Pierre entendit le hennissement d'un cheval qui arrivait par le sentier. Peu après il aperçut un homme de haute taille sur une jument alezan dont les sabots résonnaient sous les arbres entourant la clairière.

— Bonjour! cria l'inconnu en tirant sur les rênes de sa monture et en descendant. Je me demande si vous pourriez m'aider. Je cherche...

- Papa! hurla une voix derrière Pierre. Il se retourna brusquement pour voir Anne traverser la cour presque sans toucher terre; son tablier semblait avoir des ailes. Le seau quelle portait tomba dans un grand bruit de ferraille.

- Anne ! cria l'homme alors quelle passait à côté de Pierre en courant se jeter dans les bras de son père. Je pensais ne plus jamais te revoir. Des larmes inondèrent son visage alors qu'il soulevait sa petite fille dans ses bras, en tournoyant avec elle dans le jardin.

Pierre les regardait sans en croire ses yeux. L'homme posa enfin Anne et la tint à bout de bras avant de lui reprendre les mains et de danser tout autour du jardin. Anne riait aux éclats et aurait voulu l'arrêter pour le serrer à nouveau dans ses bras.

Maman apparut sur le côté de la maison où elle était en train de faire la lessive, suivie de près par Élizabeth. Ébahies, elles regardaient l'homme qui valsait devant elles. Il s'arrêta en les voyant. Soulevant Anne comme si elle avait trois ans il s'approcha de Maman et lui tendit la main, un grand sourire aux lèvres. Maman s'essuya les mains à son tablier et le salua avant d'embrasser Anne sur la joue.

Elle les invita à entrer. Pierre n'arrêtait pas de sourire à Anne et à son étrange père, si exubérant. C'était le genre de père dont il avait toujours rêvé - gai, rieur, bavard, démonstratif dans sa façon de serrer Anne dans ses bras. Papa entra, fidèle à lui-même, calme, un sourire poli sur les lèvres. Il serra la main de M. De Jong tout en observant le visage de Maman.

En voyant les joues roses d'Anne assise sur les genoux de son père, Pierre pensait qu'il ne l'avait jamais vue aussi heureuse. C'est alors qu'une pensée désagréable lui vint à l'esprit. Anne allait les quitter! Elle irait vivre avec son père... Il continuait à sourire pour ne pas se trahir devant Anne, mais que feraient-ils sans elle? Elle faisait partie de la famille maintenant. Il se dirigea vers Élizabeth.

— Comment m'as-tu retrouvée ? Où étais-tu ? demanda Anne en sautant des genoux de son père pour s'asseoir à côté de lui sur le banc. Il l'entoura de son bras et elle se blottit contre lui. Pierre l'enviait tellement qu'il en avait mal. Même Maman ne le serrait plus dans ses bras de cette façon-là.

— Quand j'ai appris que ta mère et toi étiez mortes en mer, j'étais désespéré, expliqua M. De Jong. Alors j'ai plié bagages et je suis parti vers le sud. Il y a du travail partout dans le Michigan. Puis j'ai reçu une lettre d'un ami en Californie qui me disait qu'on y avait trouvé de l'or. Je suis donc revenu à la

Colonie il y a deux jours pour vendre mes terres et aller le rejoindre là-bas.

Son bras se resserra autour d'Anne.

— Dès que j'ai eu de tes nouvelles, je me suis mis en route pour te trouver. Quelqu'un là-bas m'a dit qu'une gentille famille t'avait recueillie. Il tendit le bras pour prendre la main de Maman.

— Je vous remercie du fond du cœur d'avoir pris soin de ma petite fille.

- Maintenant tu n'as plus besoin de vendre tes terres. On peut construire une maison ici. Tu as l'air d'avoir besoin de quelqu'un pour s'occuper de toi, lui dit Anne en montrant sa chemise où manquait un bouton.

M. De Jong rit et se leva pour saluer Neil qui était entré en trombe après s'être lavé le visage et les mains pour le souper. Prenant un couteau, Maman se mit à couper d'épaisses tranches de pain et Pierre se leva pour aller lui aussi se laver les mains. Est-ce qu'Anne et son père partiraient presque tout de suite ? Si les terres de M. De Jong étaient proches, ils seraient voisins. Ils se rendraient souvent visite et iraient peut-être à l'école ensemble...

Tandis que, pendant le souper, le père d'Anne parlait gaiement de la Californie, Pierre se rendit compte qu'un étrange silence s'était installé autour de la table. Maman repoussa son assiette et Papa mangeait sans rien dire et sans lever les yeux.A' Le visage d'Anne s'était figé et elle avait perdu ses couleurs et sa gaieté. Dès quelle eut fini de débarrasser la table elle se glissa hors de la pièce, suivie de Pierre. Derrière lui il entendit Neil rire d'une plaisanterie de M. De Jong.

Anne s'assit sur une souche en bordure de la clairière et Pierre vint s'asseoir devant elle par terre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? voulut-il savoir.

— C'est Papa, murmura Anne en entortillant ses mains dans son tablier. Je pensais qu'il aurait changé.

— Changé ? Pierre aimait le père d'Anne tel qu'il était. Pourquoi veux-tu qu'il change ?

Anne soupira en défroissant son tablier.

— On ne reste jamais au même endroit, expliqua-t-elle. C'est toujours mieux ailleurs.

— Mais maintenant il a des terres ici ! Pierre ramassa une petite brindille pour la mâchouiller. Maintenant qu'il t'a retrouvée tu ne crois pas qu'il va s'installer définitivement?

Elle secoua la tête.

- Tu l'as entendu ? Il parle déjà de la Californie. C'est de l'autre côté du pays. J'aime cet endroit. Je rêve depuis si longtemps d'habiter une maison bien à nous — moi, Papa et Maman. Maintenant... Sa voix s'étrangla. Maintenant nous allons encore partir. J'en suis sûre!

Elle regarda la cabane au moment où son père franchissait le seuil. Il lui fit signe. Anne respira profondément.

- L'essentiel est que j'aie retrouvé mon père. Je t'écrirai très souvent, là où nous habiterons...

Elle se leva et courut jusqu'à la maison. Des lettres. Pierre repensa à la lettre de Dirk; il n'en avait reçu qu'une en quatre mois. Il fallait aux lettres tant de temps pour traverser l'océan. Une lettre d'Anne prendrait aussi longtemps pour franchir la distance entre la Californie et le Michigan.

Pourquoi les gens devaient-ils sans cesse déménager, à commencer par sa propre famille, puis celle d'Anne ? *« Je vais encore perdre une amie,* pensa-t-il tristement. *Personne ne semble jamais vouloir rester au même endroit. »*

kr^-Zmne et son père ne partirent pas car M. De Jong resta pour aider Papa et les garçons. Ensemble ils rehaussèrent les murs de la cabane, ouvrirent des fenêtres et terminèrent l'âtre et la cheminée avant de construire un grenier et de refaire le toit de chaume.

— Après, on comblera les fentes dans les murs, dit Willem. C'est bien d'avoir des courants d'air aérant la maison en août mais on les appréciera moins en hiver...

Effectivement, le bois vert de la cabane avait séché et s'était rétracté et de larges fentes étaient apparues entre les troncs des murs. Ils les remplirent d'un mélange de feuilles et de paille avant de recouvrir les murs d'argile, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Anne et son père passèrent tout le mois d'août avec eux. Un jour, ce dernier prit son cheval pour se rendre à Allegan où il avait à faire.

- Il reviendra, soutint Pierre pour rassurer Anne.

— Je sais, répondit-elle. Mais son regard se portait souvent sur le sentier qui s'enfonçait sous les arbres.

Deux jours plus tard, M. De Jong revint, tirant une petite vache au bout d'une corde. Sur le cheval, de chaque côté, étaient suspendues deux caisses d'où sortaient des criaillements, des grattements et des grognements. Maman observait la scène

avec des yeux incrédules, la main devant la bouche. Willem et Neil détachèrent les caisses et les ouvrirent.

Anne poussa un cri en voyant un gros coq se précipiter hors de la caisse, suivi de trois poules. L'autre caisse contenait deux solides cochons au long cou et haut sur pattes. Des défenses ornaient leur museau.

- On dirait des cochons sauvages, avança Pierre, ce qui fit rire M. De Jong.

- Non, dit ce dernier en refermant la caisse, mais vous aurez peut-être du mal à les tenir enfermés! S'ils s'échappent, laissez-les en liberté jusqu'à ce que vous ayez besoin de viande fraîche. Vous n'arriverez pas à les attraper, il faudra les tuer avec un fusil. Vous avez de la chance d'avoir de bons tireurs, ajouta-t-il en faisant un clin d'œil à Neil.

- Je les attraperai lorsqu'on en aura besoin, dit Neil en redressant les épaules.

Papa tapa une des caisses du pied.

- On vous doit combien ? demanda-t-il, le front barré d'une ligne soucieuse.

- Rien du tout, fut la seule réponse. Le père d'Anne souleva la caisse des cochons et alla la déposer dans l'appentis.

- Des œufs ! s'exclama Maman, les yeux brillants. Et du lait pour les enfants.

Elle secoua la tête.

— Nous ne pouvons accepter de tels cadeaux, commença-t-elle.

M. De Jong leva la main.

— On parlera plus tard, dit-il en jetant un coup d'œil à Anne qui enfonça ses mains dans ses poches et s'éloigna. Pierre se doutait bien de ce que voulaient dire ces cadeaux. Anne et son père allaient les quitter...

Il se passa encore quinze jours au cours desquels M. De Jong partit plusieurs fois, d'abord à Allegan puis à Kalamazoo. Pierre se mit à espérer qu'il achetait des provisions en vue de s'installer sur ses terres avec Anne...

Pierre et Anne, un courage partagé

Le soir de son retour de Kalamazoo, lorsque Pierre et Anne revinrent à la cabane après avoir nourri la volaille, leurs parents discutaient, l'air grave. Élizabeth leva les yeux de l'endroit où elle était assise à côté de la cheminée et leur fit signe de se taire et de s'asseoir à côté d'elle. Ils lui obéirent.

Papa se pencha vers M. De Jong. Il parlait à voix basse et semblait en colère. Il fronçait les sourcils et le rictus de sa bouche s'était encore creusé.

— Vous ne pouvez pas lui faire ça ! entendit Pierre. Il sentit Anne se raidir à ses côtés et la vit serrer les mains sur ses genoux. Un frisson le parcourut.

— Ce n'est que pour deux ans, jusqu'à ce quelle soit plus âgée et que je sois assez riche pour lui construire une maison digne d'elle. Je viendrai alors la chercher, conclut-il en dépliant ses longues jambes et en se levant.

— Anne, annonça-t-il, je pars pour la Californie. Il leva la main pour faire taire sa fille. J'aimerais que tu restes avec les Dekker jusqu'à ce que je trouve assez d'or pour te construire une belle maison. Je reviendrai alors te chercher.

Pierre avait du mal à en croire ses oreilles. Le père d'Anne l'abandonnait-il ?

— Je ne veux pas une belle maison, Papa. Le banc vacilla lorsque Anne se leva brusquement et saisit son père par la taille. Je veux que tu restes ici. On n'a besoin que d'une cabane et de quoi manger. Je t'en supplie, Papa. On n'a pas besoin d'être riches, pourvu qu'on soit ensemble.

- Nous le serons Anne, mais pas encore. Un jour tu auras de beaux vêtements et des calèches. Tu n'auras plus à travailler dur.

Il posa les mains sur les épaules de sa fille et la repoussa pour la regarder dans les yeux.

— Ce ne sera pas merveilleux ?

Elle secoua la tête et Pierre vit les larmes inonder ses joues. Il en eut la gorge nouée. Comment M. De Jong pouvait-il

quitter sa petite fille ? Et les pensées se bousculaient dans sa tête. Mais si son père allait en Californie, elle resterait avec eux! Il ne savait plus s'il devait s'en réjouir ou être triste. Il regarda M. De Jong qui souriait toujours à sa fille.

-Tu sais que je t'aime, insista-t-il. Je t'emmènerais si c'était possible, mais la Californie est un pays rude, trop rude pour une jeune fille. Je te promets que je te ferai venir quand tu seras plus grande. Ou bien je reviendrai ici. On pourra faire construire à Kalamazoo ou à Chicago.

Ses yeux prirent un regard lointain comme s'il voyait des choses que les autres ne voyaient pas. Anne tendit les bras vers lui et le secoua :

- S'il te plaît, Papa, reste ici ! supplia-t-elle. Sa voix était voilée par les larmes. J'ai besoin d'une maison maintenant, ajouta-t-elle, pas dans quelques années. Je t'en prie!

Elle se mit à trembler de tout son corps, comme sur le bateau après l'enterrement de sa mère.

- Tu as une maison ici, insista son père en la prenant dans ses bras. Mme Dekker remplace ta maman. Tu as besoin d'une maman. J'ai donné à M. Dekker une partie de l'argent de la vente de mes terres. Ils seront ta famille pendant deux ou trois ans.

Il la berçait doucement. La rage au cœur, Pierre se leva bruyamment et sortit. L'air frais et humide de la nuit rafraîchit ses joues en feu. Il s'assit par terre à l'orée de la forêt et leva les yeux vers le ciel noir de la nuit. Le parfum des aiguilles de pin l'enveloppa. Des pensées se bousculaient dans sa tête. Comment le père d'Anne pouvait-il partir et laisser sa fille ? Pourtant il disait qu'il l'aimait et le montrait. Son père à lui n'abandonnerait jamais sa famille! Même lorsqu'il en voulait tellement à son père de les avoir emmenés si loin, il savait qu'il serait toujours à leurs côtés.

Il ferma les yeux et revit le père d'Anne - les yeux brillants, riant, bavardant, faisant tournoyer Anne dans ses bras. Puis il

pensa au visage de son père à lui, grave, sévère, figé dans sa détermination. Il compara les yeux bleus de M. De Jong, pétillants de malice, pleins d'amour et de tendresse, toujours en mouvement, avec les yeux gris de Papa, froids, sérieux, constants, fidèles.

Pourquoi pensait-il à tout cela ? Pierre ouvrit les yeux et se rendit compte qu'il pleurait.

— oZ^e lendemain du départ du père d'Anne, la vie reprit son cours. Anne était silencieuse et elle ne souriait plus. Chaque fois qu'ils le pouvaient, Élizabeth et Pierre lui consacraient du temps pour la distraire. Élizabeth lui apprit à broder des marguerites sur son tablier. Pierre lui donna un portrait qu'il avait fait de son père. Anne pleura en le voyant et étreignit Pierre, avant d'accrocher le tableau au grenier, du côté des filles.

Lorsque Anne reçut de Chicago la première lettre de son père, en route pour la Californie, elle dit à Pierre :

— C'est vous ma famille maintenant!

Et peu à peu elle retrouva le sourire.

Un matin, au petit déjeuner, Maman demanda à Pierre et à Anne s'ils seraient capables de lui trouver des noisettes. Pierre se leva de suite, tout excité.

— Avec joie, dit-il, préférant mille fois ramasser des noisettes que d'arracher des mauvaises herbes ou fendre du bois. J'en ai vu l'autre jour dans la forêt.

Même le fait qu'il détestait la forêt ne put refroidir son enthousiasme et Anne s'arrêta de verser la graisse de la poêle dans un bol.

— Si on trouvait des noisettes, Élizabeth et moi pourrions faire des biscuits, ajouta Anne.

- Ce n'est pas sûr que vous trouviez des noisettes, mais il y a un bosquet de chênes un peu plus loin le long du ruisseau, les informa Élizabeth. Vous pourriez ramasser des glands qu'on ferait griller cet hiver.

- Surtout ne vous perdez pas ! dit Maman. Une petite ride lui barrait le front. Suivez le ruisseau et faites en sorte de rester à portée de voix.

- Oui, Maman, promit Pierre en prenant l'un des paniers qu'Élizabeth avait tressés à la veillée cet été.

Anne en prit un autre et Maman lui donna du pain de maïs qu'elle mit dans sa poche, tandis que Pierre sautillait d'impatience. Si elle ne se dépêchait pas, Papa était bien capable de décider qu'après tout il avait besoin d'eux au jardin...

- Dépêche-toi, Anne, lui cria-t-il en poussant la lourde porte de la cabane.

- Pourquoi es-tu si pressé ?

Anne enfila ses sabots, alignés près de la porte avec les autres. À l'intérieur de la maison, ils allaient nu-pieds ou portaient les grosses chaussettes que leur tricotait Maman.

Pierre négligea de se chausser pour traverser la clairière devant Anne. Il avait pris l'habitude de marcher nu-pieds à l'extérieur aussi, lorsqu'il ne maniait pas la hache, car Papa était intransigeant lorsqu'ils travaillaient le bois. Plus d'un orteil avait été épargné lors d'une manoeuvre maladroite dans la Colonie grâce aux sabots de bois ! Un homme de la région avait trébuché et était tombé au moment où un arbre s'abattait, s'écrasant sur ses pieds. Lorsque ses collègues parvinrent jusqu'à lui, persuadés que ses pieds étaient en bouillie, l'homme était indemne. L'arbre était tombé sur ses sabots qui l'avaient protégé.

Pierre remuait les orteils dans la poussière de la piste en guidant Anne sous les arbres. Il connaissait l'endroit où poussaient les chênes dont avait parlé Élizabeth.

- Il y a des pruniers par là aussi, lui dit-il en retenant une branche afin quelle ne vienne pas lui cingler le visage.

- Maman serait heureuse d'avoir des prunes, dit-elle en passant sous la branche.

Le cœur de Pierre fit un bond dans sa poitrine. Anne avait commencé à dire 'Maman après le départ de son père. Elle appelait sa propre mère 'Marna'. Il savait qu'il ne devait pas en être jaloux, mais chaque fois qu'il l'entendait, une pointe de colère venait le chatouiller.

Il avait alors envie de crier : « Ce n'est pas ta mère! ». Mais il serrait les lèvres. Après tout, Anne avait perdu et sa mère et son père. Il ne voulait pas lui faire de la peine mais chaque fois il avait du mal à calmer cette jalousie en lui.

Il remonta le sentier devant Anne d'un pas lourd. *« Tu nés plus un bébé,* se dit-il en lui-même, *Anne na que dix ans et elle a besoin dune maman pour la câliner. Toi tu es trop grand pour ça. »*

Mais la tendresse dont Maman l'avait enveloppé en Zeelande lui manquait. C'était encore un des changements engendrés par leur déménagement. Il ramassa un bâton et en frappa tous les troncs sur son passage.

— Pierre, attends-moi, criait Anne, mais il n'en tint aucun compte, laissant les branches se rabattre violemment derrière lui. Lorsqu'il arriva à la plantation de chênes, il s'en voulut d'avoir été méchant. Il l'entendait haleter derrière lui, s'efforçant de le rattraper.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda-t-elle lorsqu'elle arriva enfin à sa hauteur. Ses yeux s'étaient assombris sous l'effet de la colère et son visage était écarlate. Elle tapa du pied. Pourquoi ne m'as-tu pas attendue ?

Pierre resta sans voix. Il l'avait souvent vue pleurer — sur le bateau, à la mort de sa mère, et lors du départ de son père. Il l'avait vue fatiguée et découragée. Il l'avait vue heureuse quand son père vivait avec eux, mais il ne l'avait encore jamais vue en colère. Il jeta la poignée de glands qu'il avait ramassés et s'assit sur une grosse racine.

- Je regrette, marmonna-t-il.

Anne plissa les yeux.

-Tu as intérêt! répliqua-t-elle en le menaçant de son panier. Tes jambes sont deux fois plus longues que les miennes. Je le dirai à Maman si tu recommences. Et si je me perdais ?

Pierre se leva d'un bond. C'était trop.

- Ce n'est pas ta maman, c'est la mienne, cria-t-il. Toute la colère accumulée ces dernières semaines éclata. C'est pas parce que ta maman est morte que tu as le droit de prendre la mienne!

À l'instant où il prononça ces mots il les regretta. Le visage d'Anne devint aussi blanc que la coiffe du dimanche de Maman. Elle se raidit et le fixa pendant de longs moments, la bouche ouverte, les yeux incrédules.

- Tu es jaloux! s'écria-t-elle. Jaloux de moi! La pâleur de son visage faisait ressortir ses taches de rousseur. Tu as une mère et un père qui t'aiment et qui prennent soin de toi et tu es jaloux de moi!

Pierre fut submergé par la honte. Comment avait-il pu être assez cruel pour lui rappeler que son père lui préférait l'or? Il ouvrit la bouche pour s'excuser mais Anne ne lui en laissa pas l'occasion. Je croyais que tu étais le frère que je n'ai pas eu, dit-elle d'une voix pleine de mépris. Et toi, pendant tout ce temps, tu étais jaloux!

— Non, Anne, répliqua Pierre. Il voulait tant lui dire quelle était comme une sœur pour lui, quelle faisait partie de la famille, mais les paroles restaient coincées dans sa gorge.

— Tu n'es qu'un sale égoïste. J'ai pas besoin de toi. Elle lui tourna le dos et suivit le sentier d'un pas lourd.

— Je vais chercher des prunes pour *Maman,* cria-t-elle de loin, en insistant sur le dernier mot, et elle disparut sous les arbres.

Pierre se leva pour la suivre mais resta planté là. Il valait mieux la laisser seule. Elle avait raison, il était égoïste.

Son estomac se noua en se rappelant que Papa avait dit la même chose quand il s'était sauvé pour peindre au bord de l'étang.

Il ramassa son panier et chercha des glands. Pourquoi était-il si jaloux d'Anne alors qu'il ne l'était pas d'Élizabeth ? *« Parce quÈlizaheth est exactement comme Maman! Elle m'aide et me dorlote tout le temps. »* se dit-il. Avec Anne, il se devait d'être le grand frère fort et solide.

— Pierre ! Il entendit le cri d'Anne un peu plus loin dans les bois. Viens vite ! Il lâcha le panier et courut en direction de la voix, le cœur battant. Que s'était-il passé ? Avait-elle vu un ours ? Lorsqu'il l'aperçut, Anne dansait sous un prunier en faisant de grands gestes :

- Des abeilles ! cria-t-elle. Pierre, si on les suit on trouvera du miel. Et sans l'attendre elle s'élança dans les bois.

- Non, Anne! Son cœur battait à tout rompre. Tu vas te perdre. Mais Anne disparaissait déjà. Il la suivit en frottant ses pieds le long du sentier afin de laisser derrière lui une piste qui les ramènerait au ruisseau.

— Dépêche-toi, Pierre. Je ne les vois presque plus, cria-t-elle. Il trébucha sur une racine, retrouva l'équilibre et se retourna pour voir par où il était passé. Il voyait toujours la clairière des pruniers. Il ramassa vite une branche morte qu'il planta entre deux racines comme point de repère.

La voix d'Anne s'estompait. Pierre était pétrifié mais il ne pouvait pas la laisser se perdre. Il lui répondit et se mit à courir, glissant sur les aiguilles de pin. Lorsqu'il se retourna une nouvelle fois il ne vit plus le ruisseau ni le prunier, mais il savait quelle direction prendre tant que le soleil serait là pour le guider.

Il entendait toujours Anne l'appeler. Il aperçut un mouvement, loin devant lui, et entendit un cri perçant puis tout devint silencieux.

— Anne! hurla-t-il. Il avait du mal à respirer et ses jambes flageolaient. Où était-elle ? Pourquoi ne répondait-elle pas ? Il

trébucha et s'étala de tout son long. Il resta étendu, tendant l'oreille pour entendre la voix d'Anne. Au-dessus de lui un corbeau manifesta sa colère, puis Pierre crut entendre un gémissement.

Il se redressa. Il entendit à nouveau le gémissement et, se levant sans bruit, il se dirigea vers le son qui venait de ce qui semblait un tas de broussailles.

Anne y était étendue. Ses yeux étaient fermés et sa coiffe avait glissé sur une oreille. Seul le haut de son corps était visible, le reste avait disparu sous les branches. Elle ne bougeait pas, ni ne répondait aux appels affolés de Pierre.

Qs^Znne ! Pierre était sur le point d'escalader le tas pour arriver jusqu'à elle, mais il s'arrêta pour avancer avec précaution. Il ne lui serait d'aucun secours s'il tombait à son tour. Anne gémit à nouveau, les yeux toujours fermés. Pierre avait du mal à respirer tandis qu'il examinait les lieux. Deux arbres étaient tombés l'un sur l'autre, formant un V. Des branches et des feuilles s'y étaient accumulées, et le lierre et les broussailles avaient soudé le tout. Soucieuse de ne pas perdre les abeilles de vue, Anne avait essayé d'escalader les troncs sans se rendre compte de leur équilibre instable.

Pierre testa l'un des énormes troncs avec précaution et constata qu'il ne risquait pas de bouger. Il grimpa alors vers Anne. Étendu sur le tronc il lui tapota doucement la joue, ne voulant pas lui faire peur. Les paupières d'Anne battirent et se soulevèrent. Ses yeux bleus étaient troubles quand elle vit le visage de Pierre :

— Qu'est-ce qui s'est passé? Où... Un cri de douleur l'interrompit quand elle essaya de bouger.

— Ne bouge pas, lui conseilla Pierre. Où as-tu mal ?

— À la tête, répondit-elle. Elle remua les bras lentement avant de pousser un nouveau cri de douleur. C'est mon pied qui est coincé et j'ai si mal.

- Ne le bouge pas. Je vais voir si je peux le libérer.

Pierre recula le long du tronc et, toujours couché, il tenta de voir s'il pouvait se faufiler entre les troncs.

- Fais attention, le prévint-elle. Les troncs pourraient te tomber dessus.

- Ils sont tout à fait stables.

Pierre enlevait les feuilles et les brindilles pour pouvoir avancer ; il rampa jusqu'à ce qu'il voie le pied d'Anne pris au piège. Elle avait perdu son sabot et sa cheville était coincée entre deux grosses branches.

- Ce n'est pas trop grave, cria-t-il à son intention. Si j'arrive à faire reculer ton pied tu pourras te relever. Il enleva plusieurs petites branches tandis qu'Anne gémissait.

- Doucement! Pierre saisit le pied d'Anne et le tira en arrière aussi doucement qu'il le put. Anne poussa un hurlement au moment où son pied se libérait. Pierre saisit son sabot et sortit de dessous les troncs à reculons. Le visage d'Anne était ruisselant de larmes tandis que Pierre la soulevait par les aisselles. Elle sortit difficilement des broussailles, traînant son pied douloureux.

- Ça va? s'enquit Pierre lorsqu'ils furent enfin assis sur les aiguilles de pin, tous deux à bout de souffle. Anne frotta la cheville quelle s'était tordue et remua les orteils.

- Je ne crois pas quelle soit cassée, le rassura-t-elle. Aide-moi à me lever.

Pierre lui prit le bras et elle se tint debout sur un pied, mais lorsqu'elle fit un pas un cri de douleur lui échappa et elle se rassit.

- Je ne crois pas que je puisse marcher, avoua-t-elle. Il faudra que tu ailles chercher de l'aide.

Pierre secoua la tête :

- Je ne peux pas te laisser seule ici. Il faut absolument que tu essayes de marcher. Je vais te fabriquer une béquille.

Sa voix tremblait. Il faudrait beaucoup de temps à Anne pour rentrer à cloche-pied mais il était conscient qu'il ne devait pas la quitter. Il y avait des ours dans ces bois et peut-être

d'autres animaux. Alors qu'ils se regardaient consternés, le souvenir de leur dispute leur revint et Pierre se demanda comment il avait pu se montrer aussi cruel.

- Je suis désolé, marmonna-t-il en rougissant. Anne comprendrait-elle où il voulait en venir?

— Ce n'est pas ta faute, murmura-t-elle en baissant la tête. J'étais jalouse moi aussi.

— Toi ? De quoi ? Pierre aurait voulu voir son visage mais elle ne voulait pas le regarder.

— De toi, imbécile. De qui d'autre ? Tu avais une maman et un papa qui t'aimaient, une sœur et des frères. Elle le regarda enfin. Et tu ne les appréciais même pas, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils.

— Oh si, affirma-t-il en détournant le regard.

Il ramassa une grosse branche et en arracha les feuilles. Il lui ferait une béquille et ils pourraient se mettre en route.

- Oh non ! le défia-t-elle. Si j'avais des parents comme les tiens, je ferais tout ce qu'ils me demandent pour leur montrer que je les aime.

Pierre arracha la dernière brindille et soupira :

— Je t'enviais tellement ton papa, avoua-t-il en mordillant la brindille et en regardant la forêt au-dessus de la tête d'Anne. Il était le papa que j'aurais aimé avoir. Mon père ne s'occupe de moi que pour me gronder.

— Il le ferait si seulement tu lui en donnais l'occasion. Je le vois souvent te regarder sans que tu ne t'en rendes compte.

Stupéfait, Pierre la regarda alors quelle essayait de remettre son sabot en grimaçant de douleur.

— C'est vrai que mon père était gentil avec moi et je l'aime de tout mon cœur, ajouta-t-elle, mais il ne s'est jamais bien occupé de Marna ni de moi. Pourquoi Marna était-elle malade quand on a embarqué à Rotterdam ?

Elle ramassa une poignée d'aiguilles de pin et les laissa filer entre ses doigts.

- Parce que quand il est parti, Papa ne nous a pas laissé assez d'argent pour acheter de quoi manger ou louer un logement correct. Il était constamment à la recherche d'une vie meilleure, comme ton papa, mais sans se préoccuper de celle qu'il avait.

Elle releva le menton et ses yeux bleus rencontrèrent ceux de Pierre sans ciller.

- Marna a dû travailler chez les autres pour pouvoir le rejoindre et elle s'est épuisée.

- Je ne le savais pas.

Pierre fouillait les feuilles avec son bâton et il réveilla un scarabée.

-Tu ne t'es jamais plainte, dit-il. Et il rougit en se rappelant toutes les fois où il avait rechigné et marmonné quand on faisait appel à lui.

- C'est pourquoi j'aime tant ta famille. Vous êtes attentifs les uns aux autres et vous vous aimez, même si vous ne le montrez pas trop. Elle rit soudain. En fait, tu es bien le fils de ton père, raide et aussi piquant qu'un porc-épic, la plupart du temps !

— Oh, que non !

Pierre se releva en s'appuyant sur la béquille.

— Oh, que si ! Tu devrais te voir. Tu as tout de lui, sauf la barbe.

Et Anne fut pliée en deux tant elle riait. Pierre ouvrit la bouche pour la contredire mais ne put s'empêcher de rire lui aussi.

- Tu ne t'es pas regardée, lui lança-t-il.

Sa longue jupe était couverte de feuilles, ses cheveux hérissés de brindilles et une oreille dépassait de sa coiffe, de guingois sur sa tête.

- Si je ressemble à mon père, ajouta-t-il, alors tu dois m'obéir. Mangeons le pain que Maman nous a donné, après quoi on rentrera.

Anne hocha la tête et sortit le pain de maïs de sa poche avec quelques petites prunes. Après avoir enlevé les saletés accrochées au pain, qui était en piteux état, Pierre leva les yeux vers le ciel qu'il entrevoyait à travers les arbres. Des nuages gris et bas cachaient le soleil et il était difficile de savoir l'heure.

- Ça doit être l'après-midi, dit Anne en remarquant son air soucieux. Du jus de prune dégoulinait de son menton. On a bien le temps de rentrer avant qu'ils se fassent du souci.

— Peut-être, dit Pierre.

Il avait exploré les alentours tout en mangeant, incertain de l'endroit d'où il était sorti quand il avait aperçu Anne. Il regarda à nouveau le ciel. Si le soleil n'avait pas disparu il aurait pu savoir dans quelle direction se trouvait le ruisseau. Il n'en était plus sûr.

Il avala sa dernière prune, en cracha le noyau et aida Anne à se lever, la soutenant d'un côté tandis que de l'autre côté elle s'appuyait sur la béquille. S'éloignant lentement des troncs à terre ils cherchèrent des indices de leur passage.

- C'est ma faute, dit-elle en essayant d'en rire. Si je n'avais pas suivi les abeilles nos paniers seraient pleins de noisettes et nous serions déjà rentrés. Et on n'a même pas de miel !

Pierre fut tenté de lui dire que c'était bien sa gourmandise qui les avait mis dans ce pétrin, mais il se tut. Il s'était si souvent plaint d'avoir à manger son porridge sans sucre ou son pain sans confiture.

— On va retrouver le chemin, affirma-t-il sur un ton qu'il voulait assuré. Il se retourna pour regarder à nouveau l'endroit qu'ils venaient de quitter.

— Il vaut mieux faire demi-tour et repartir de là-bas. Nous ne sommes pas sur le bon chemin, j'en suis sûr.

Autour d'eux il faisait de plus en plus sombre. Ils cessèrent de chercher leur chemin et durent admettre qu'ils étaient perdus.

Tout au long de leur lent périple dans la forêt ils n avaient pas retrouvé un seul des indices que Pierre avait laissés en suivant Anne alors qu elle courait après les abeilles.

Anne s'affaissa soudain sous un arbre, ses lèvres blanches trahissant sa souffrance.

— Je ne peux pas aller plus loin, avoua-t-elle. Je ne fais que te ralentir. Tu iras plus vite sans moi.

Elle sortit deux prunes de sa poche et en donna une à Pierre. Je vais t'attendre ici et me reposer pendant que tu vas chercher de l'aide. Pierre secoua la tête.

- Même si j'arrive à retrouver la maison comment je vais faire pour te retrouver ? Mes repères n'ont servi à rien et bientôt il fera nuit. De toute façon je ne te laisserai jamais seule ici.

Entre la transpiration et le jus de prune ses mains étaient toutes collantes et il avait mal à la tête à force de chercher le moindre indice et de tendre l'oreille pour capter le murmure du ruisseau.

- Ils doivent nous chercher maintenant, dit Anne en s'appuyant contre l'arbre et en lui souriant pour l'encourager. Quelqu'un nous trouvera.

Cette fois-ci encore, Pierre ne put s'empêcher d'admirer le courage dont elle avait fait preuve sur le bateau et le chaland. Ils avaient oublié leur dispute car leur jalousie réciproque n'avait aucun sens. Ils seraient peut-être obligés de passer la nuit sous ces arbres terrifiants et il était heureux de ne pas être seul.

— On pourrait essayer d'appeler. Si on nous cherche quelqu'un nous entendra peut-être, suggéra-t-il. Anne hocha la tête.

- Si on crie ensemble nos voix porteront plus loin.

Ils crièrent à en perdre la voix; entre chaque appel ils tendaient l'oreille dans l'espoir que quelqu'un répondrait. Des oiseaux s'envolaient en criant chaque fois qu'ils élevaient la voix et des écureuils manifestaient leur mécontentement au-dessus d'eux, mais aucune voix humaine ne vint briser le silence

de la forêt. La lumière se faisait de plus en plus faible autour d'eux, ne laissant derrière elle que des ombres.

Pierre sentit monter en lui la peur de la forêt qu'il avait au début. Les arbres qui leur avaient donné leurs fruits et qui les avaient abrités du soleil étaient redevenus ses ennemis, remplissant son cœur d'une peur irraisonnée. Il serra les poings et respira profondément. « *Je ne dois pas laisser cette peur me submerger,* pensa-t-il, *il faut que je pense à Anne d'abord. »* Il ferma les yeux en se demandant ce que ferait Papa dans cette situation.

Il revit son père, récitant un Psaume tandis que la péniche traversait les eaux agitées du lac Michigan. Quel Psaume était-ce ? Le 91, peut-être. C'était comme une prière. Il ne se souvenait pas de toutes les paroles. Il se rappelait le premier verset : « Celui qui demeure à l'abri du Très-Haut reposera à l'ombre du Tout-Puissant^Il sentit une petite main se glisser dans la sienne et, ouvrant les yeux, il vit qu'Anne suivait ses paroles. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait parlé à haute voix.

— « Je dirai du Seigneur : Il est mon refuge et ma forteresse, mon Dieu en qui je me confie » dit Anne. Je ne me souviens pas du reste.

Elle frissonna et Pierre se rappela soudain que les nuits étaient plus fraîches maintenant que l'été tirait à sa fin. Non seulement ils étaient assis dans le noir mais ils avaient froid. Anne souffrait toujours. Pierre le devinait à sa voix. Il faisait de plus en plus noir.

— « Tu ne craindras pas les terreurs de la nuit » cria-t-il soudain, faisant sursauter Anne. C'est un autre verset.

Il y eut un craquement sur leur droite et Anne s'agrippa à la main de Pierre qui éleva la voix pour réciter encore un verset : « Il donnera l'ordre à ses anges de te garder et de te porter sur leurs mains. »

Les craquements se rapprochaient. Ce ne pouvait être qu'un animal mais Pierre n'arrivait pas à le distinguer dans l'obscurité.

- « Parce qu'il m'aime, dit le Seigneur, je viendrai à son secours » cria soudain Anne.

- Chut! Pierre lui mit la main sur la bouche mais trop tard.

Ils entendirent un souffle rauque, les buissons s'écartèrent et une grande ombre s'avança lentement vers eux. Elle s'arrêta à environ trois mètres.

Les muscles de Pierre se tétanisèrent et Anne poussa un petit gémissement. Devant eux se tenait l'énorme forme grise d'un loup. Il retroussait les babines et un grondement sourd montait de sa gorge.

— *Y* e bouge pas, murmura Anne qui se raidissait à ses côtés. Immobiles, ils ne quittaient pas le loup des yeux et le loup, lui aussi, les fixait sans ciller. Petit à petit ses grognements cessèrent et il baissa les babines. Il était moins effrayant maintenant que les enfants ne voyaient plus ses dents mais ils ne faisaient pas un geste.

Le loup baissa son arrière-train et s'assit en remuant légèrement le bout de la queue. Pierre poussa un long soupir de soulagement.

— Je ne crois pas que ce soit un loup, murmura-t-il du bout des lèvres. Je crois que c'est un chien.

— Je n'ai jamais vu un chien comme ça, répondit-elle à voix basse elle aussi.

— Moi non plus, mais il se comporte plus comme un chien que comme un loup.

Pierre avança la main de quelques centimètres pour voir quelle serait la réaction du loup. Lorsque celui-ci ne bougea pas, Pierre lui tendit la main.

— J'avais un chien autrefois, expliqua-t-il, toujours à voix basse. Il s'appelait Sep et s'asseyait exactement comme ça. Il ne remuait que le bout de la queue s'il ne connaissait pas bien quelqu'un. Il est en train de décider si nous sommes ses amis ou des ennemis.

- Non, Pierre, murmura Anne lorsque l'animal se leva soudain et s'avança vers la main tendue de Pierre. Les deux mains sur la bouche elle étouffa un cri tandis que l'énorme animal s'approchait d'eux.

- Tout va bien, mon vieux. N'aie pas peur, lui dit Pierre d'une voix douce, en se penchant en avant.

- Regarde, Anne. Je suis sûr qu'il remue la queue. En effet, les feuilles bougeaient, fouettées par la queue.

- Je crois que c'est un chien-loup, dit-il rassuré et d'une voix plus forte. J'ai entendu parler d'eux. On dirait que celui-ci n'a pas l'habitude des gens. Il appartient peut-être à quelqu'un qui nous cherche.

Il se leva brusquement pour crier, faisant peur à l'animal qui gronda et retroussa les babines. Anne saisit le bras de Pierre pour le faire rasseoir.

- Attends un peu, lui conseilla-t-elle. On criera quand il sera parti. Ils restèrent assis, sans quitter des yeux le chien-loup qui se coucha devant eux, sa grosse tête sur ses pattes.

- On dirait qu'il nous protège, comme l'ange dans le Psaume, dit Anne. Je crois que tu as raison, Pierre. C'est bien un chien. Mais à qui est-ce qu'il appartient ?

- Il te reste du pain de maïs ? demanda Pierre en tendant la main. Anne y vida les dernières miettes. On va voir s'il a faim.

À nouveau il s'approcha avec précaution du chien et lui tendit les miettes.

- Gentil chien, dit-il. Gentil. L'animal ne se leva que lorsque Pierre fut tout près, et il tendit le museau pour sentir sa main.

- C'est bien un chien. Regarde comme il remue la queue. Pierre leva lentement la main pour caresser la grosse tête.

- N'aie pas peur! Viens le caresser. Anne rampa jusqu'au chien qui renifla sa main avant de lui lécher la joue, ce qui la fit rire.

— Ça chatouille, dit-elle en lui caressant le cou. Je n'ai jamais eu de chien. Je ne savais pas qu'ils étaient si doux.

— Bram ! La voix les fit sursauter. Les oreilles du chien se dressèrent et il tourna la tête en direction du son. Puis avec un aboiement assourdissant qui tenait d'un hurlement, il disparut aussi vite qu'il était apparu.

- Non ! Attends ! hurla Anne. Oh, Pierre ne le laisse pas partir. Il nous protégeait, j'en suis sûre, parce que nous avons prié pour être secourus.

Elle essaya de se lever et s'effondra lorsque sa cheville blessée se déroba sous son poids. Pierre commença à crier et Anne s'y mit aussi.

— Au secours! On est perdus! Au secours! S'il vous plaît! cria-t-il avant de dire à Anne de se taire pour écouter. Au loin le chien aboya à nouveau. Un hibou hulula au-dessus d'eux alors qu'ils appelaient à nouveau avant de tendre l'oreille. Les aboiements ne se rapprochaient-ils pas ?

— Il revient, se réjouit Pierre tandis qu'Anne tapait des mains.

- Ici, on est ici, cria-t-il. Les aboiements se firent plus distincts.

— Il amène quelqu'un, dit Anne. Formidable! On nous a trouvés. Et elle redressa sa coiffe. Le chien réapparut, remua la queue et leur lécha le visage. Anne l'entoura de ses bras.

Pierre leva les yeux et vit son propriétaire. Un homme se tenait dans l'ombre des arbres. Pierre distingua un homme grand, habillé de peau de daim. Son visage était dissimulé par les larges rebords d'un chapeau, en daim lui aussi. Quand il s'avança, Pierre remarqua aussi sa barbe blonde et ses cheveux mal peignés qui lui tombaient dans les yeux. Il portait un fusil sous le bras.

— Assis, Bram, ordonna-t-il. Qu'avons-nous là? demanda-t-il en s'arrêtant à quelques mètres d'eux et en secouant la tête. Sa voix était rauque, comme s'il ne s'en servait que rarement.

— C'est un Indien ? murmura Anne à l'oreille de Pierre en enfonçant ses ongles dans son bras.

— Pas avec cette barbe, et en plus il parle notre langue, dit-

il en s'efforçant de ne pas rire et de voir le visage de l'homme. Était-il hollandais ? Difficile à dire. Même ses bottes étaient en daim.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme. Il s'approcha d'eux, les dominant de sa haute taille jusqu'à ce qu'il s'accroupisse pour tapoter la tête de Bram, comme s'il voulait cacher ses yeux.

-Je m'appelle Pierre Dekker et voici ma sœur Anne De Jong. Il avait parlé sans réfléchir, mais il vit Anne ouvrir de grands yeux ravis. *Ma sœur,* pensa-t-il. C'était, tout à coup, tout à fait naturel de l'appeler ainsi...

- On ramassait des noisettes et j'ai couru après des abeilles mais mon pied s'est coincé dans des branches et je me suis tordu la cheville. Pierre m'a libérée mais on s'est perdus, raconta Anne d'une seule traite.

Pierre vit les dents de l'inconnu briller quand il sourit. Il aurait bien voulu voir ses yeux mais ils étaient cachés par les rebords de son grand chapeau. Il se rendit compte que l'homme ne faisait pas partie d'une équipe de secours puisqu'il ne savait pas qui ils étaient!

- Qui êtes-vous ? demanda Pierre hardiment puisque l'homme ne se présentait pas. Où habitez-vous ? L'homme fit un geste vague en direction de la forêt.

—Tu peux marcher? demanda-t-il à Anne sans tenir compte des questions de Pierre. Lorsqu'elle secoua la tête, il tendit son fusil à Pierre, souleva Anne dans ses bras et fit signe à Pierre de le suivre.

- Viens, ordonna-t-il.

Anne bavarda gaiement avec son sauveteur tout le long du chemin. Au-dessus de leur tête les nuages s'écartèrent et un pâle rayon de lune traversa le feuillage, transformant la forêt en un paysage fantomatique. Seul Bram semblait réel tandis qu'il gambadait dans tous les sens comme le faisait Sep.

— Où allons-nous ? demanda Pierre en essayant de faire taire ses doutes et ses questions. Il restait difficilement à la hauteur

de l'étranger en portant ce fusil. Il allait l'appeler lorsque l'homme s'arrêta ; Pierre le rattrapa en courant. Anne et lui se trouvaient à l'entrée d'une petite clairière.

- Bienvenue chez moi, dit l'homme. On va s'arrêter pour manger un morceau avant que je vous raccompagne. Il les conduisit vers une petite cabane enfoncée sous les arbres.

— Adrian sait où nous habitons, précisa Anne, par-dessus l'épaule de l'étranger. Il sait tout trouver, même la nuit. Elle semblait s'être fait un ami de cet homme. Pierre les suivit. Un petit jardin avait été aménagé devant la cabane faite de branches entrelacées. Alors qu'ils s'en approchaient, Anne poussa un hurlement de peur en montrant du doigt une ombre immense se dressant à l'orée du bois.

— Un ours ! hurla-t-elle. Pierre lâcha le fusil, sur le point de décamper lorsqu'un grand rire secoua l'homme.

— N'ayez pas peur, les rassura-t-il. Venez voir. Il les mena jusqu'à la forme immobile, suivis de Bram qui aboyait et sautait pour poser ses pattes sur le dos de l'ours géant.

Pierre laissa échapper un sifflement ravi lorsqu'il se rendit compte de ce qui se trouvait devant lui : un ours avait été sculpté dans le tronc d'un arbre. Chaque détail était si soigné que Pierre croyait voir les poils de sa fourrure au clair de lune.

— Posez-moi, je veux le toucher, dit Anne en se tortillant.

L'homme la déposa par terre et elle put caresser le museau de l'énorme bête.

— Qu'il est beau ! dit-elle en se tournant vers leur sauveteur, les yeux ravis. Puis elle montra quelque chose du doigt, derrière Pierre.

- Regarde, Pierre. Là, et puis là...

En regardant autour de lui, Pierre eut soudain l'impression que ses épaules étaient déchargées du poids de cette terrible journée. De nombreux animaux avaient envahi le petit jardin : une biche se penchait sur son faon, un renard à la queue touffue semblait sur le point de se sauver dans les bois, des écureuils

perchés sur des souches cassaient des noisettes tandis qu'un dindon sauvage faisait la roue à côté de trois grosses oies. Un loup, les babines retroussées, gardait la porte, bien plus féroce que Bram !

Pour Pierre ils étaient encore plus beaux que de vrais animaux. L'artiste avait saisi la liberté de chaque créature et l'avait figée dans le temps, afin de voir la nature sauvage qui habitait chaque animal. Si seulement il pouvait un jour peindre des tableaux, même bien loin de la beauté qui l'entourait, il serait comblé.

- C'est vous qui avez fait tout ça ? demanda-t-il, le souffle coupé.

Le sourire du bûcheron éclaira son visage, à la barbe mal soignée.

- Personne d'autre n'habite ici, lui répondit-il.

Il ramassa le fusil que Pierre avait laissé tomber.

- Entrez. On ne devrait pas trop s'attarder. Votre famille doit être folle d'angoisse.

Pierre aida Anne à entrer dans la cabane où l'homme alluma une lanterne posée sur la table avant de ranimer le feu. Tandis que la douce lumière envahissait la petite pièce, Pierre éclata de rire. Une maman mouflette suivie de quatre bébés traversait la pièce en se dandinant. Un porc-épic dont on voyait chaque piquant dormait dans un coin tandis qu'un raton laveur, assis sur son arrière-train, grignotait un morceau de poisson qu'il tenait délicatement entre ses pattes...

Sur la table une tête de canard sortait d'une grosse bûche. La table était couverte de couteaux et de copeaux de bois. Les sculptures donnaient l'impression d'être vivantes quand la lueur des flammes se posait sur elles.

Anne s'enfonça dans une chaise basse creusée dans un tronc d'arbre. L'étranger se détourna du feu et enleva son chapeau. Pierre put enfin observer son visage à la lumière de la lampe. Des yeux d'un vert éclatant étaient enfoncés dans un visage

bronzé. Il avait rabattu ses cheveux derrière ses oreilles, révélant ainsi son visage comme s'il ne craignait plus d'être observé.

— Je m'appelle Adrian Vreeke, dit-il de sa voix rauque. Veuillez m'excuser de ne pas m'être présenté plus tôt. Je n'aime pas toujours qu'on sache qui je suis.

Les yeux verts s'assombrirent.

Pierre ne dit rien mais Anne tendit la main pour la poser doucement sur celle d'Adrian.

— On ne dira à personne où vous habitez, si vous préférez être seul, le rassura-t-elle. De toute façon on ne pourrait pas le dire, ajouta-t-elle en éclatant de rire. On ne sait même pas où on est.

Adrian sourit de toutes ses dents en regardant le visage rieur d'Anne.

— Ça ne m'ennuie pas que vous deux sachiez qui je suis.

Pierre lui rendit son sourire.

- Vous pouvez nous faire confiance, l'assura-t-il en caressant l'épaisse fourrure de Bram qui avait posé sa tête sur son genou, comme le faisait Sep. Mais pourquoi vous vivez tout seul dans les bois ?

Adrian contempla les flammes si longtemps que Pierre en déduisit qu'il n'aurait pas dû poser cette question.

— Je n'ai pas toujours été seul, finit-il par dire à voix basse. Je suis arrivé à la Colonie Hollande avec ma femme et ma petite fille au printemps 47.

Il retourna les bûches avec son bâton.

— Elle avait six ans et te ressemblait beaucoup, dit-il en jetant un coup d'œil à Anne. Les mêmes cheveux bouclés qui s'échappaient toujours de sa coiffe. La même fossette quand elle riait.

Ses yeux s'assombrirent.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? murmura Anne.

- Ce fut une année terrible pour la Colonie, répondit-il. On habitait dans des cabanes encore plus primitives que

celle-ci. Son regard fit le tour de la petite pièce. Certains n'avaient rien d'autre que des tentes confectionnées avec de vieux draps ou des dessus-de-lit. Il pleuvait tout le temps, on n'avait pas assez à manger.

Il se leva brusquement, prit une miche de pain sur une étagère et en coupa d'épaisses tranches. Anne et Pierre étaient aussi immobiles que les sculptures qui les entouraient.

- Les gens ont commencé à tomber malades, continua-t-il. Toutes les huttes, les cabanes et les tentes avaient leur lot de malades. Il n'y avait pas de médecin, ni de médicaments.

Il posa le couteau et ses yeux fixèrent un coin de la pièce.

- Les immigrants arrivaient toujours, de plus en plus nombreux. Il n'y avait pas assez de place, pas de nourriture non plus. La plupart étaient très pauvres et c'est alors qu'ils moururent les uns après les autres.

On n'entendait plus rien dans la cabane. Willem avait aconté à Pierre combien l'année précédente avait été dure, mais il n'aimait pas en parler et il n'était jamais rentré dans les détails. Pour la première fois, ces épreuves devenaient réalité. Pierre vit les gens, tremblant de fièvre sous les minces couvertures dans les huttes de fortune. Il ressentit la faim qui leur tordait les entrailles.

Le feu craquait en lançant des étincelles. Adrian prit une tasse et la remplit à un seau près de la porte.

— C'est ma femme qui est tombée malade la première, reprit-il. J'ai prié pour sa guérison pendant trois jours. Puis ce fut le tour de ma petite Jane.

Sa voix se cassa et il se racla la gorge.

— J'ai attrapé les fièvres le jour de la mort de ma femme et je n'ai même pas pu assister à son enterrement.

Il s'assit à la table et se couvrit le visage de ses mains. Anne se leva et boita jusqu'à lui pour poser sa main sur sa tête.

— J'étais si en colère contre Dieu, continua-t-il d'une voix étouffée. Je ne comprenais pas pourquoi il nous avait conduits

jusqu'ici, si c'était pour mourir. J'ai quitté la Colonie dès que possible.

Il leva la tête pour contempler les animaux en bois.

— Je croyais en avoir fini avec Dieu, mais il ne m'a jamais abandonné. J'ai été délivré de ma colère en recréant la beauté autour de moi. Je sais bien que les épreuves et le chagrin font partie de la vie, comme les rires et la joie. Et il en sera toujours ainsi. Mais c'est dur d'accepter ce qui vous arrive.

Des larmes brillaient dans ses yeux en regardant Anne.

— La Bible ne nous a jamais promis une vie sans problèmes, mais au sein de ces épreuves Dieu est là avec nous. Vous êtes les seuls à qui j'aie vraiment parlé depuis mon départ de la Colonie, ajouta-t-il, en ravalant ses larmes et en souriant. J'avais envisagé d'y retourner pour revoir de vieux amis mais ça fait si longtemps que ça me gênait. Maintenant, j'ai de nouveaux amis, ce sera peut-être plus facile.

- Oh oui, concéda Anne. Tu peux faire la connaissance de Maman et du père de Pierre et de tout le monde. Et on viendra vous voir, toi et Bram.

- Si vous êtes d'accord, ajouta vite Pierre, un peu gêné de l'enthousiasme sans bornes d'Anne.

Il ne voulait pas envahir l'intimité d'Adrian, mais il serait heureux de revenir voir les animaux lorsqu'il ferait jour. Adrian pourrait peut-être lui apprendre à sculpter. Il ferait alors une statue de Sep à partir de ses dessins. Comme si elle avait lu dans ses pensées, Anne dit :

— Pierre aussi est un artiste. Il fait de beaux tableaux. Il a fait un portrait de mon père qui est très ressemblant.

— Je me demandais pourquoi vous aviez des noms différents alors que vous vous disiez frère et sœur. Alors vous savez ce que c'est de perdre quelqu'un qu'on aime.

— Seulement Anne, dit Pierre. Et il expliqua comment Anne était arrivée dans leur famille.

- Un jour ton père reviendra, la rassura Adrian en prenant son menton dans sa main. Ce n'est pas possible qu'il reste loin d'une petite comme toi bien longtemps. En attendant, tu as deux nouveaux pères - celui de Pierre et moi. Et si c'est trop, je serai ton frère! Finissez votre pain, il est temps de se mettre en route.

Il était presque minuit lorsqu'ils arrivèrent à la clairière où Anne avait ramassé des prunes avant de courir après les abeilles. Elle dormait profondément sur l'épaule d'Adrian et Pierre se traînait derrière eux comme un somnambule. Devant eux, Bram se mit à aboyer et Pierre entendit une voix familière appeler. Il répondit et quelques instants plus tard, Willem sortit des arbres qui les entouraient, le visage tendu et angoissé.

- Pierre! Il posa sa lanterne, saisit son frère et le serra très fort contre lui.

— Merci, mon Dieu! Où étiez-vous? On vous cherche depuis des heures.

Anne se réveilla et cligna des yeux dans la lumière.

- On s'est pas reperdus ? demanda-t-elle. Adrian rit en la déposant. Elle s'appuya sur lui et Willem se baissa pour la serrer très fort.

— Non ! vous êtes retrouvés ! dit-il en regardant Adrian avec curiosité. Retournons vite à la cabane. Maman est folle d'angoisse et Papa et Neil sont toujours dans les bois à votre recherche.

- Va les trouver et ramène-les, Bram, ordonna Adrian. Et celui-ci disparut en aboyant. Il va les retrouver! Adrian tendit la main timidement à Willem et se présenta.

— Merci, merci de les avoir retrouvés, dit Willem. Venez à la maison. Pierre voyait bien que Willem mourait d'envie d'en savoir plus sur Adrian mais celui-ci recula.

— Il vaut mieux que je rentre, s'excusa-t-il.

— Non ! supplia Anne. Tu as promis. Tu as dit que nous serions amis. Maman voudra te remercier. Elle saisit la main d'Adrian et le tira le long du sentier.

Pierre passa devant en courant et en criant. Maintenant il connaissait le chemin. Avant même qu'il arrive à la cabane la porte s'ouvrit violemment et il aperçut Maman sur le seuil. Il se jeta sur elle comme un petit garçon et quand les bras de Maman se refermèrent sur lui il se dit que c'était merveilleux de n'avoir plus à être le grand frère. Il était heureux de ne pas être à la place de son père, toujours responsable d'eux tous!

La cabane était pleine de monde. Maman ne s'arrêtait pas de pleurer. Même Elizabeth embrassa Adrian qui semblait très gêné d'être le point de mire. Ils entendirent les aboiements de Bram qui ramenait Papa et Neil et les embrassades recommencèrent.

Lorsque le calme fut revenu, Pierre se retrouva assis à côté de Papa qui l'entourait de son bras et Anne sur les genoux de Maman. Adrian avait choisi une chaise dans le coin le plus sombre de la pièce, laissant à Anne et à Pierre le soin de raconter leurs aventures.

Pierre savait qu'ils se posaient tous des questions au sujet d'Adrian mais ils ne dirent rien de son histoire. C'était à lui de la raconter lorsqu'il les connaîtrait mieux. Il savait aussi qu'ils resteraient toujours amis. Maintenant qu'ils s'étaient trouvés rien ne serait comme avant. Adrian avait quelqu'un qui lui rappelait sa petite fille. Anne avait un ami qui comprenait ce que c'est de perdre ceux qu'on aime le plus au monde. Lui-même avait trouvé un ami avec qui partager sa passion de créer des choses reflétant la beauté qui les entourait. *« Et un chien ! »* pensa-t-il en baissant les yeux vers Bram qui remuait la queue, la tête sur son pied.

— Et maintenant nous avons un nouveau voisin à qui rendre visite et à inviter à dîner, conclut Anne, se faisant l'écho des pensées de Pierre. Si nous arrivons à retrouver sa maison !

Le rire d'Adrian s'éleva du coin où il était assis.

- Je veillerai à ce que vous la trouviez, la rassura-t-il. Neil et moi pourrions peut-être tracer un sentier et ouvrir une voie à travers les arbres.

- En attendant, vous viendrez nous voir, dit Papa en se levant et en posant une main sur la tête de Pierre. Je ne veux plus que mes enfants se perdent, mais je suis fier de la façon dont ils se sont comportés pour s'en sortir.

Anne rit et Pierre rougit en repensant à leur dispute mais elle resterait leur secret. « *Après tout,* pensa Pierre, *les frères et les sœurs, cest fait pour ça. »*

Par une matinée d'automne, vers la fin du mois de septembre, Pierre fut réveillé par une odeur qui n'avait pas chatouillé ses narines depuis leur départ de la Zeelande. Il tomba de son lit et dégringola l'échelle sans même prendre le temps de s'habiller.

- Je sens les crêpes ! cria-t-il. Maman, comment tu as fait ?

— Les poules ! Les yeux d'Élizabeth pétillaient. Elles ont pondu leurs premiers œufs. Après tout, c'est une journée spéciale.

Une journée spéciale ? Le regard de Pierre s'arrêta tour à tour sur les visages rieurs autour de la table. Il se rendit compte qu'il portait encore ses vêtements de nuit et il remonta s'habiller en courant.

Qu'est-ce qui se passait? Pourquoi n'avait-il pas entendu les aînés se lever ? Ils faisaient d'habitude assez de bruit pour réveiller la vache. Il était encore tôt, le soleil éclairait à peine le ciel derrière les arbres. Il enfila son pantalon et sa chemise et redescendit l'échelle à la hâte.

— Surprise !

Des cris et des rires le saluèrent à l'unisson. Anne sautait sur sa chaise. Neil tapait sur une casserole avec sa cuiller tandis que Willem souriait d'une oreille à l'autre et un napperon bleu ornait la place de Pierre.

-Tu ne sais pas quel jour on est, Pierre ? demanda Élizabeth en frappant dans ses mains.

- On dirait qu'il a perdu toute notion des jours, dit Maman en sortant une pile de crêpes fumantes du four aménagé sur l'un des côtés de la cheminée.

- C'est ton anniversaire, Pierre. Tu as douze ans ! Joyeux anniversaire!

Ils voulaient tous le toucher, le féliciter, lui taper dans le dos, mais il finit par s'effondrer sur sa chaise, tout abasourdi. Il allait prendre sa fourchette lorsque sa main resta en suspens. À côté de son assiette se trouvaient son cahier de dessin et ses fusains. Il regarda Papa en rougissant.

- Heureux anniversaire, Pierre ! lui dit-il.

- C'est vraiment mon anniversaire? demanda-t-il. J'avais complètement oublié, mais alors complètement.

-Je sais, ajouta Papa avec un petit sourire. Vous vous rendez compte ? Pierre a oublié son propre anniversaire !

Les rires fusèrent autour de lui et Pierre se demanda comment il avait pu l'oublier. Au mois de mars il n'avait qu'une idée en tête - son école, son instituteur, son dessin, son chien et ses amis. Depuis, il avait été si occupé qu'il avait même oublié son anniversaire...

- Mange, Pierre.

La voix de Papa le fit redescendre sur terre.

Les crêpes eurent vite disparu. Lorsque Pierre eut fini son lait, Papa lui dit :

- Et maintenant la surprise. Aujourd'hui et demain on a beaucoup à faire mais on est tous d'accord pour t'offrir un jour de vacances samedi. Tu pourras faire tout ce que tu veux!

— Tu pourras dormir toute la journée, proposa Maman, ou pêcher ou nager dans l'étang...

- Ou lire et dessiner, renchérit Élizabeth. Anne et moi ferons tes corvées.

Toute une journée sans travail à faire. Exactement ce dont il rêvait depuis qu'il avait eu la lettre de Dirk. Il pourrait faire tout ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire de tout l'été. Puis il se souvint d'une chose dont personne ne s'était préoccupé, pas même Willem.

Cette nuit-là il jeta un coup d'œil à la lettre que Willem avait rangée sur une étagère il y avait si longtemps. Il mémorisa le numéro et les cordonnées des terres qui appartenaient à Willem.

De bonne heure le samedi matin il descendit du grenier sans faire de bruit. Tous dormaient encore. Il laissa un mot, enfouit du pain beurré dans sa poche ainsi que son cahier et ses fusains avant de prendre la direction du ruisseau.

Il faisait encore nuit mais les oiseaux se réveillaient, piaillant et voletant dans les arbres et les buissons à la recherche de leur petit déjeuner. La brume matinale était fraîche le long du ruisseau où il dut se frayer un passage dans les épais buissons qui poussaient sur ses rives. De temps à autre la terre meuble, sous ses pieds, lui apprenait qu'il foulait une piste d'indiens. Lorsque ces pistes s'enfonçaient dans les bois, Pierre revenait au ruisseau. Il s'était peu à peu habitué à la forêt mais il n'avait pas oublié qu'il était facile de s'y perdre...

Le soleil se leva, étincelant à travers les arbres. Comme il se frayait un chemin dans le sous-bois, Pierre pensa à Sep. Il vit Sep et Dirk courir dans la plaine, sans être gênés par des arbres ou des buissons. Sep aboyait joyeusement en courant après un lapin et Pierre fut heureux qu'il soit resté en Zeelande.

Une ronce s'accrocha à son pantalon et il dut s'arrêter pour l'enlever. Il en profita pour s'asseoir au bord du ruisseau et se reposer. La brume se levait, les arbres se vêtirent d'or et de vert. Tout était musique autour de lui, le chant des oiseaux, le murmure du ruisseau, le frémissement des grands arbres dans la légère brise du matin.

« J'ai l'impression d'être dans une église, pensa Pierre, émerveillé devant tant de beauté. *C'est Dieu qui a créé ce beau pays, tout comme la Zeelande aux Pays-Bas. Dieu a créé ce ruisseau et les petites fleurs. »* Il se souvint du Psaume qu'ils avaient chanté le premier dimanche à l'église.

« Alors les arbres de la forêt chanteront de joie; ils chanteront devant le Seigneur » récita Pierre à voix basse. *« Même ces grands arbres faisaient partie de la création de Dieu. »* Il essaya d'attraper un petit poisson mais le manqua. Il se releva et se remit en route. À un endroit il enjamba le ruisseau d'un seul saut et regarda ses jambes, étonné :

- Il faut croire que j'ai grandi! dit-il à haute voix. Il tâta son estomac musclé et bien plat, acquis à force de se baisser, de fendre du bois et de traîner des broussailles. Il étira ses bras et rit de voir ses poignets dépasser des manches de sa chemise devenues trop courtes.

Il marchait nu-pieds avec aisance. Un tamia traversa le sentier devant lui. Deux écureuils qui se poursuivaient tombèrent dans les buissons. Pierre savait que des cerfs habitaient ces bois, peut-être même un ours ou un chat sauvage, mais ils se cachaient.

Le soleil avait déjà parcouru un quart du ciel lorsque Pierre aperçut une clairière un peu à l'écart. Il quitta le ruisseau et se dirigea vers elle, le souffle coupé en pensant à ce qu'il était sur le point de découvrir. Il s'arrêta à l'orée de la clairière, toute fatigue oubliée. Il était sûr d'avoir trouvé le terrain de Willem car il correspondait à la description qu'il avait faite.

La clairière était petite, entourée de grands ormes et de hêtres, parsemée comme toutes les clairières, des souches des arbres qui avaient été abattus. Au centre se trouvait une toute petite cabane inachevée. Des ronces enchevêtrées et de petits buissons avaient déjà pris racine dans la terre battue. Les pierres de la cheminée s'étaient détachées et jonchaient le sol comme les feuilles en automne.

Mais comment en être sûr ? Il s'approcha de l'orée de la clairière, cherchant les *b les s en,* les marques faites à la hache par les arpenteurs à chaque coin d'un terrain. Il venait de décider qu'il ne s'éloignerait pas plus lorsqu'il découvrit la première marque.

« Oui! C'était bien la section de Willem et les chiffres creusés dans l'écorce correspondaient à ceux de sa lettre. » S'efforçant de suivre une ligne droite il se dirigea vers l'ouest sans quitter les arbres des yeux ; il cherchait le coin nord-ouest du terrain lorsqu'il s'arrêta, le cœur battant.

Un clapotement très léger lui parvenait à travers les arbres, devant lui. Un bruit d'eau — comme le bruit de vagues qui s'écrasent sur une plage...

Pierre se mit à courir. Il fonça à travers les arbres et les buissons, s'égratignant le visage et les mains. Une branche s'accrocha à une de ses manches qui se déchira. Une odeur de poisson lui parvint. Il traversa encore un bosquet de cèdres particulièrement sombre et alors, devant lui, il vit le lac!

Chapitre 24

lac Michigan. Pierre respira profondément l'air chargé d'odeurs et contempla l'immense étendue d'eau. À l'horizon elle était verte et aussi lisse que du verre. Plus près, elle reflétait l'azur du ciel, se fronçant en de toutes petites vagues coiffées d'écume qui s'écrasaient sur le sable avec un doux froissement.

Pierre descendit une dune en se laissant glisser, traversa la plage et pénétra dans l'eau, surpris quelle soit aussi froide. Se baissant, il fit jaillir l'eau au-dessus de sa tête avant de se retourner pour voir s'il apercevait le terrain de Willem.

Sur sa gauche comme à droite des dunes au dos rond s'étendaient à perte de vue, couronnées de grands arbres, des arbres qui ne lui faisaient plus peur. Il s'étira paresseusement avant de se tourner à nouveau vers le lac. Des mouettes planaient et, plus haut encore, des nuages cotonneux aux joues rebondies traversaient le bleu du ciel, comme en Zeelande.

— Heureux Anniversaire, Pierre! s'écria-t-il.

Puis il se plongea dans la contemplation du lac jusqu'à ce que ses jambes soient complètement engourdies par le froid. Il revint à la plage.

Le temps passait. Il ne retourna donc pas à la clairière de Willem mais, assis sur une branche tombée d'un arbre surplombant le lac et les pieds dans l'eau, il mangea sa tartine de beurre.

L'après-midi il pataugea avec bonheur, ramassant des cailloux étincelants sous les petites vagues qui s'écrasaient sur la plage. Il chercha des coquillages en se demandant quelles petites créatures les avaient créés. Par simple curiosité, il goûta une algue qui flottait entre deux eaux.

Le soleil chauffait sa tête et ses épaules et l'eau rafraîchissait ses pieds. Il respirait à pleins poumons l'air humide et chargé d'odeurs de poisson. Lorsque le soleil se fit trop ardent, Pierre trouva un coin ombragé à l'orée de la forêt et s'y creusa un trou.

Sortant son cahier il le feuilleta lentement. Il était presque rempli des dessins qu'il avait faits — les paysages de la Zeelande, Sep, Dirk, l'océan Atlantique, le chaland, leur cabane au centre de la clairière, le temple en ville. U y ajouta un portrait d'Adrian entouré de ses sculptures avec Bram, avant de dessiner le lac. Il aurait aimé avoir des peintures mais il fit de son mieux. Ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla le soleil était déjà bien plus bas dans le ciel. Il savait qu'il ferait mieux de se mettre en route s'il voulait être à la maison avant la nuit mais il n'en avait guère envie. Même la peur de se perdre à nouveau ne l'incitait pas à partir.

Il redescendit les jambes de son pantalon qu'il avait retroussées pour ne pas les mouiller, et traversa lentement le sable, cherchant l'endroit où le ruisseau se déversait dans le lac. Il entendit un bruissement à côté de lui et sursauta en voyant un homme sortir de la forêt.

« Papa! Que faisait-il là ? »

Papa resta longtemps immobile, les mains dans les poches, sans regarder Pierre. Il contemplait le lac. Pierre savait qu'il revoyait la Zeelande avec ses canaux et ses criques. Son père fit alors une chose étrange. Sortant ses mains de ses poches il les leva en direction du lac, comme il l'avait fait lui-même. Puis il vint vers Pierre, toujours sans parler. Il enleva ses

chaussures, releva les jambes de son pantalon et entra dans l'eau. Pierre le suivit jusqu'au bord.

— Ta mère se faisait du souci à ton sujet, dit Papa sans se retourner. Elle avait peur que tu ne te perdes à nouveau.

Pierre ne dit rien. Papa se retourna pour contempler la forêt puis à nouveau le lac. Il regarda alors Pierre dans les yeux :

— Je n'étais pas inquiet, continua-t-il. Je savais que tu ne risquais rien puisque tu suivais le ruisseau. Il se baissa pour ramasser un caillou qu'il tourna et retourna dans ses grandes mains.

- Et tu as trouvé la propriété de Willem, ajouta-t-il en sortant de l'eau et en s'asseyant sur le sable. Nous ne sommes qu'à quatre ou cinq kilomètres de la maison. Il tapota le sable à côté de lui.

— Assieds-toi, Pierre.

Pierre se laissa tomber à côté de lui alors qu'une mouette criaillait au-dessus d'eux. Devant eux, le soleil peignait de longues traînées rouges sur les nuages. Papa mit sa main dans l'échancrure de sa chemise et en sortit un rouleau de papier qu'il tendit à Pierre en disant : « Ceci t'appartient ». Pierre prit la feuille et la déroula. C'était le tableau qu'il croyait avoir perdu. Le paysage était aussi vert que le jour où il l'avait peint. Le moulin s'élevait au-dessus de l'eau et Sep courait à toute vitesse sous le ciel bleu. Sa gorge se noua.

- Je suis retourné le chercher cet après-midi-là, expliqua Papa. Notre survie dépend de notre travail mais la beauté aussi est importante. Je l'avais oublié. Dès que l'hiver sera là et que nous disposerons de plus de temps je te l'encadrerai. Il sera magnifique au-dessus de la cheminée. Il caressa le tableau.

— Quand on pourra se le permettre, on achètera de vraies peintures et tu pourras nous peindre un plus grand tableau pour que nous n'oubliions jamais notre patrie.

Pierre avait la gorge si serrée qu'il en avait mal. Il hocha la tête car jamais il n'oublierait la Zeelande.

— On ferait bien de rentrer, dit Papa, mais sans faire mine de se lever. Derrière eux, la brise du soir fit frissonner les branches à la cime des arbres.

- Écoute, Papa, murmura Pierre. Les arbres chantent.

- Ils chantent pour toi, répondit son père. Il posa la main sur l'épaule de son fils et s'y appuya pour se relever avant de tendre une main à Pierre pour le tirer aussi. Papa eut un sourire teinté de tristesse.

- Tu n'es plus un petit garçon, n'est-ce pas ? Bientôt tu m'arriveras à l'épaule. Tu as toujours été celui pour qui je me faisais le plus de souci. Je n'étais pas sûr que tu survives au voyage. Tu as toujours été maladif et regarde-toi maintenant!

Pierre rit. Il n'avait aucune idée de son apparence, bien qu'il soit conscient qu'il était devenu plus grand et plus fort. Il se doutait qu'il devait être aussi bronzé que les autres. Et il n'avait jamais su que son père se faisait du souci à son sujet.

-Je suis costaud maintenant, affirma-t-il.

- Oui, lui concéda Papa en se retournant pour regarder les arbres à l'orée du terrain de Willem. Willem aura besoin d'aide pour nettoyer ce terrain. C'est un homme maintenant et il devra construire une maison à lui, un de ces jours. Maintenant que notre cabane est terminée je crois que je pourrai me passer de vous deux, un jour par semaine. Nous, nous récolterons le maïs et les pommes de terre. Ça te plairait? ajouta-t-il en se frottant le nez.

Pierre poussa un hurlement de joie :

— Tu connais déjà la réponse ! cria-t-il.

Il serait si heureux d'être près de l'eau, de sentir les odeurs du poisson, de dormir sur la plage. Il se débrouillerait pour créer de nouveaux pastels et il peindrait le lac. *« Au lever du soleil,* pensa-1-il, *au milieu de la journée, au coucher du soleil et peut-être même la nuit! »*

—Je construirai un bateau, confia-t-il à son père. J'attraperai du poisson et on le mangera au souper. On pourrait même construire une jetée.

Il respira profondément pour contenir son enthousiasme et sourit en voyant l'air sévère de Papa.

— Peut-être l'été prochain, concéda-t-il. Tu dois d'abord aider Willem !

— D'accord, Papa. Et peut-être je pourrais aller à l'école quand il y en aura une, quand il fera trop froid pour travailler la terre.

Papa hocha la tête.

— Tu es un garçon sérieux, Pierre, dit-il, la voix serrée par l'émotion et en se baissant pour ramasser ses chaussures. Rentrons à la maison maintenant.

— Oui, rentrons, répéta Pierre.

Il suivit Papa qui remontait la plage vers le ruisseau. Il jeta un dernier coup d'œil au lac avant de pénétrer avec son père dans les profondeurs de la forêt.

PIERRE ET ANNE
UN COURAGE PARTAGÉ

Pierre Dekker ne veut pas quitter les Pays-Bas pour émigrer en Amérique, mais son père lui explique que la persécution prend de l'ampleur. Pour sauvegarder leur liberté de culte, la famille doit donc partir.
Pour remonter le Canal Érié, ils embarquent sur un chaland où Pierre et sa sœur Élizabeth découvrent Anne, une petite fille de dix ans qui voyage toute seule. Pourquoi ? Pierre pourra-t-il persuader ses parents de lui venir en aide ? Pourra-t-il aussi pardonner à son père de l'avoir emmené dans cet étrange pays où il devra travailler très dur ?
Dans ce livre Pierre apprend à faire confiance à Dieu pour diriger sa vie et à être reconnaissant pour tout ce qu'il lui a donné.

La *collection*

Ce livre est le quatrième de la collection *Vers le nouveau monde* destiné aux jeunes lecteurs (8-15 ans). Chaque ouvrage raconte l'histoire d'un enfant qui doit quitter son pays — les îles africaines, la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas... — pour se rendre en Amérique.
L'Amérique, un continent de rêve, porteur d'espoir pour tous ceux qui en man quent et le cherchent. L'occasion de découvrir des aventures, parfois dramatiques, le choc des cultures, la fascination des changements autant que de vastes espaces. Mais le rêve est-il forcément au bout du voyage ? À vous de découvrir ces garçons et ces filles du monde, partis à la conquête de l'Amérique. Car ce sont eux qui la feront.
Déjà parus : Anna, la petite esclave noire
Yung Lee, la fille au cœur de porcelaine
Élisa. Un précieux cadeau

Helen Denboer est professeur et bibliothécaire. Ses ancêtres hollandais s'installèrent dans le Wisconsin, apportant avec eux un solide héritage chrétien. Elle habite Germantown dans le ! Maryland où, comme autrefois ses ancêtres, elle fréquente une Église Réformée.

Éditions LLB-France
www.LLBFrance.com
ISBN : 2-85031-509-5

9 782850 315091